" LES SAINTS "

Le Bienheureux
Pierre Canisius

(1521-1597)

par

L'ABBÉ L. CRISTIANI

TROISIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Le Bienheureux

Pierre Canisius

DU MÊME AUTEUR

Luther et le Luthéranisme. Paris, Bloud et Gay.

Du Luthéranisme au Protestantisme.— Évolution de Luther de 1517 à 1528 (Ouvrage couronné par l'Académie française). Paris, Bloud et Gay.

Luther et la Question sociale. Paris, Tralin.

Les Propos de table de Luther, chez l'auteur.

Luther au Couvent (épuisé).

Luther, sa Vie et sa Doctrine. — Calvin et le Protestantisme en France. — Henri VIII et le Protestantisme en Angleterre. — Kultur et Civilisation. 4 brochures de la Société d'Études religieuses. Bruxelles, 5, rue Leys.

Luther, de la liberté du Chrétien, traduction française, avec notes. — *Bellarmin, notes de la véritable Église. — Prescience divine et liberté humaine* (épuisé). — *Le Problème de Dieu et le Pragmatisme.* Paris, Bloud (Science et Religion).

Collection : *Pages doctrinales,* cours de religion à l'usage des fidèles :

1re Série : *Dieu et la Religion* (épuisé).
2e Série : *Jésus-Christ et l'Église.*
3e Série : *La Foi et les grands Mystères.*
4e Série : *Le Péché et la Grâce.*

Paris, Gabalda.

Naturalisme et Laïcisme, esquisse historique. Paris, Gabalda.

" LES SAINTS "

Le Bienheureux

Pierre Canisius

SECOND APOTRE DE L'ALLEMAGNE

(1521-1597)

par

L'ABBÉ L. CRISTIANI

PROFESSEUR D'HISTOIRE
AUX FACULTÉS CATHOLIQUES DE LYON

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90
—
1925

NIHIL OBSTAT

IMPRIMATUR.

Lugduni, die 1ª octobris 1024.

F. Lavallée,
v. g. rector.

AVANT-PROPOS BIBLIOGRAPHIQUE

La vie du bienheureux Canisius a été déjà bien des fois écrite. La première en date de ses biographies remonte à 1614. Elle avait pour auteur un humaniste et philosophe distingué, le *P. Matthieu Rader,* Tyrolien d'origine, éditeur des épigrammes de Martial. Elle parut à Munich sous ce titre : « *De vita Petri Canisii, de Soc. Jesu, sociorum e Germania primi, religiosissimi et doctissimi viri*[1] ».

Dès l'année suivante, le P. *Francesco Sacchini,* « le meilleur des historiens de la Compagnie », au jugement de Ranke, mit la main, aux archives de la Société, sur des documents inconnus de Rader et qui lui parurent du plus haut intérêt. Chargé de continuer l'histoire de l'Ordre, commencée par le P. Orlandini, il se prépara à retracer les généralats des PP. Laynez, François

1. Une seconde édition « auctior et emendatior », parut en 1623.

308
ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

de Borgia, Mercurian, Aquaviva, en composant ses « *De vita et rebus gestis P. Petri Canisii, de Soc. Jesu, Commentarii* », qui parurent, en magnifique impression, à Ingolstadt (1616).

En 1625, commença le procès de béatification. Canisius était mort à Fribourg, en 1597, au diocèse de Lausanne. C'est donc dans ce diocèse que fut ouverte l'enquête canonique sur la vie, les vertus et les miracles du vénérable Jésuite. Cinq procès diocésains se succédèrent, jusqu'à 1655 (Fribourg et Dillingen, en 1626; Freising et Fribourg, en 1630; Lausanne, en 1655).

Les dossiers furent transmis à Rome, accompagnés de suppliques signées des plus hautes autorités de l'Allemagne : l'empereur, les ducs de Bavière, des évêques, des magistrats, des Universités.

Mais la *Congrégation des Rites* se refusa à engager le procès en cour de Rome, avant qu'il n'y eût cinquante ans d'écoulés, depuis la mort du Père Canisius. Quand ce délai fut atteint, les circonstances ne permirent pas l'introduction de la cause. Elle ne fut acceptée en cour de Rome qu'en 1735, sur les instances de l'empereur Charles VI et d'un grand nombre de princes et d'évêques allemands.

Cependant une nouvelle biographie du Vénérable religieux avait paru à Paris, en 1707. Elle était due à la plume du *P. Dorigny,* S. J., et portait simplement ce titre : *La vie du R. P. Pierre Canisius, de la C^ie^ de Jésus*[1]. Cette vie fut traduite en latin, trois ans après, par un Père suisse, nommé *Pierre Python* : « *Vita R. P. Petri Canisii, S. J., gallico idiomate scripta a R. P. Dorigny, nunc latinitate donata et multorum accessione aucta* ». (Munich, 1710.)

Les malheurs qui vinrent frapper la Société de Jésus, dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, suspendirent naturellement la marche du procès de béatification, qui ne fut repris qu'en 1833. L'examen canonique des écrits de Canisius prit beaucoup de temps. Le décret sur l'*héroïcité des vertus* fut rendu, par Grégoire XVI, le 28 janvier 1844.

L'examen des quatre miracles exigés pour la béatification se prolongea jusqu'en 1864.

En cette même année, le 20 novembre, Pie IX plaçait solennellement Canisius au rang des Bienheureux. Nul n'était mieux qualifié que le P. *Boero,* postulateur de la cause, pour donner aux catho-

1. Sans nom d'auteur. — Le P. Dorigny avait cependant signé sa dédicace au sénat de Fribourg.

liques une biographie du grand apôtre que le Saint-Siège venait de glorifier ainsi.

Dès 1864, paraissait, sous la signature du postulateur, une « *Vita del B. P. Canisio, della Compagnia di Gesù, detto l'apostolo della Germania, libri sei* » (Roma)[1].

La plupart des provinces de la Compagnie voulurent avoir leur vie de Canisius. Signalons : *Alet V.*, S. J., *Le bienheureux Canisius ou l'apôtre de l'Allemagne, au* XVI^e^ *siècle* (Paris, 1865, — *Garcia Ramon*, S. J., *Vida del B. Pedro Canisio, sacerdote profeso de la Compañia de Jesus* (Madrid, 1865,) — *Riess Florian*, S. J. , *Der selige Petrus Canisius aus der Gesellschaft Jesu, aus den Quellen dargestellt* (Fribourg-en-Brisgau, 1865), — *Séguin Eugène*, S. J., *Vie du B. Pierre Canisius*, (Paris, 1864).

Cependant Canisius méritait mieux encore, au point de vue littéraire, que les monographies qu'on lui avait consacrées jusque-là, ses lettres, pieusement conservées en différentes maisons de la Compagnie, constituaient un recueil d'une grande

1. Dans sa préface Boero mentionnait deux biographies italiennes de Canisius l'une du *P. Fuligatti,* « résumé de Rader, » l'autre du P. *Longaro degli Oddi* « traduction élégante et libre de Sacchini ».

importance pour l'histoire générale de la Réforme catholique. L'historien Janssen en avait reconnu le puissant intérêt et les avait utilisées pour son œuvre monumentale. Le P. *Otto Braunsberger* fut chargé d'en donner une édition critique. Il accomplit son travail avec une intelligence, une acribie, un sens critique, nourris d'une véritable piété pour son héros.

En 1896, parut chez Herder, à Fribourg-en-Brisgau, le premier volume de sa magnifique collection : *B. Petri Canisii, S. J. Epistulae et Acta*, qui devait en compter huit. Dès l'année suivante, un Père français, le *P. Michel,* put publier, en utilisant le volume paru et les documents réunis pour les sept autres volumes à paraître, une « *Vie du B. P. Canisius, apôtre de l'Allemagne et de Fribourg* » (Lille), de tous points remarquable.

Depuis lors, on a eu encore une belle *Vie de Canisius,* de *Genoud*, professeur à l'Université de Fribourg (1915) et une trop courte mais très substantielle esquisse du P. *Braunsberger* lui-même : *Petrus Canisius, ein Lebensbild* (Fribourg-en-Brisgau, 2e et 3e éditions, 3e au 7e mille, 1921).

Malgré tant de publications, il faut avouer que

le nom du B. Canisius demeure peu connu chez nous. La Collection à laquelle appartient le présent livre est assez répandue pour qu'il soit permis d'espérer qu'une biographie nouvelle puisse atteindre un public élargi et contribuer de la sorte à faire admirer et imiter l'un des meilleurs serviteurs de l'Église catholique en son siècle. C'est toute l'ambition de l'auteur.

Lyon, le 5 juin 1924, en la fête de saint Boniface, premier apôtre de l'Allemagne.

P. S. — Au moment de procéder au tirage, on annonce que la canonisation du B. Canisius pourrait avoir lieu, en même temps que celle du B. Curé d'Ars, vers la fin de la présente année 1924, ou au début de 1925.

LE BIENHEUREUX

PIERRE CANISIUS

(1521-1597)

CHAPITRE PREMIER

Naissance et premières années de Pierre Canisius. — De Nimègue à Cologne et Mayence. (1521-1543.)

Nimègue est une jolie ville, d'environ 50.000 âmes, posée dans un site très pittoresque, sur la rive gauche du Wahal, bras méridional du Rhin. Les Romains l'avaient appelée *Numaga* ou *Noviomagus*. Elle fut la patrie de l'audacieux Batave, Claudius Civilis, qui essaya de soulever, contre la puissance romaine, toute la nation gauloise, à l'appel des druides et de la prêtresse Velléda, et qui réussit à imposer le respect aux légions de Cerialis, le lieutenant de Vespasien.

Sept siècles plus tard, Charlemagne avait élevé un palais à Nimègue. C'est là que les empereurs Henri IV et Henri VI vinrent au monde. Longtemps la cité posséda les droits et privilèges d'une ville d'empire.

Le bienheureux Pierre Canisius en est, au point de vue catholique, l'enfant le plus illustre. Il y naquit le 8 mai 1521.

Nimègue était alors une ville tout allemande, capitale du duché de Gueldre, qui faisait partie du collège princier à la diète d'empire. Elle devait ressembler à ces villes étroitement closes de murailles, que les miniatures des manuscrits du temps nous font voir, et où il semble que toutes les maisons soient soudées les unes aux autres, ce qui les oblige à se fermer jalousement aux regards indiscrets.

On y montre encore, dans la « Broërstraat », l'emplacement de la maison où Pierre Canisius vit le jour. Mais de cette maison elle-même il ne reste plus rien.

La famille du bienheureux comptait parmi les plus riches et les plus influentes de la cité. Son père, Jacques Canisius, avait étudié le droit et, après avoir rempli pendant cinq ans les fonctions de précepteur auprès des enfants du duc René II de Lorraine, il était devenu le bourgmestre de sa ville natale. Neuf fois la confiance de ses concitoyens le porta à ce poste d'honneur. Chaque année, un messager de Lorraine venait lui offrir une bourse contenant la pension faite par le duc à l'ancien précepteur de ses fils. Jacques Canisius le recevait magnifiquement et lui faisait cadeau d'un habit neuf.

Le jeune Pierre apprit tout naturellement, dans la demeure paternelle, la façon de parler aux grands

de ce monde et de traiter avec eux les intérêts qui devaient un jour lui être confiés.

Mais, bien loin de s'enorgueillir des relations illustres et des charges importantes de son père, il n'en parle, dans ses *Confessions*[1], que sous la forme inattendue que voici : « Certes les occasions de péché n'ont pas manqué à mon père, alors qu'il était si souvent décoré des honneurs du siècle,... et absorbé par les graves intérêts de la république ou par les affaires des grands. Je crains bien, ô Seigneur, qui seul connaissez tout et qui jugez la justice même, que retenu dans ces ronces et ces filets, il n'ait commis bien des fautes ou omis bien des expiations, et qu'il ne soit mort dans ces soucis, avant d'avoir appris l'art de bien mourir. C'est pourquoi je prie votre miséricorde et votre bonté, qui sont toujours immenses, d'anéantir par le sang très précieux du Christ, toutes les souillures que mes parents ont pu contracter en ce monde et qui ne seraient pas encore effacées. »

Jacques Canisius s'était marié deux fois. Il avait épousé en premières noces une jeune fille de Bois-le-Duc, Egidia van Houweningen, dont il eut deux enfants, Pierre et Wendeline.

Pierre était l'aîné. Il perdit sa mère avant d'avoir pu la connaître et l'apprécier à sa valeur. Mais il bénissait le ciel plus tard des sentiments de foi qu'elle avait toujours montrés. C'était, dit-il, une

1. Le bienheureux Canisius a écrit ses *Confessions,* sur le modèle de celles de saint Augustin, en forme de « louanges à Dieu », vers l'an 1570, à Dillingen, ou Innspruck.

« femme très pieuse », une vraie « servante du Seigneur ». « Bien des fois, m'a-t-on rapporté, elle m'a recommandé avec larmes au bon Dieu. » « Sur son lit de mort, elle avertit son époux, avec autant de sagesse que de religion, de fuir la secte nouvelle qui se répandait alors dans notre pays et de garder une inviolable fidélité à la foi catholique .»

C'était l'époque en effet où le luthéranisme commençait à se propager dans toute l'Allemagne, comme un violent incendie qui court dans une forêt de pins, déjà brûlés par le soleil.

Cette même année 1521, qui vit la naissance de Pierre Canisius, avait vu Martin Luther, dressé en face du jeune empereur Charles-Quint, à la diète de Worms, pour refuser solennellement toute rétractation de ses erreurs. L'édit impérial qui mettait l'hérésiarque au ban de l'empire était daté du 8 mai, le jour même où l'illustre prédicateur, qui devait arrêter net l'expansion du protestantisme en Allemagne, venait au monde.

Chose curieuse, en ce mois de mai 1521 où Canisius commençait sa carrière terrestre, où Luther, caché à la Wartbourg, méditait avec rage la destruction de l'Église, qui venait de l'expulser de son sein, un jeune capitaine espagnol, nommé Ignace de Loyola, défendait bravement la ville de Pampelune contre les Français et recevait une blessure à la jambe, qui, en l'immobilisant pour de longs mois, devait provoquer dans son âme ardente une longue suite de réflexions d'où allait sortir, avec le temps et l'aide de la Providence, un nouvel Ordre, celui

des Jésuites, qui serait, contre le luthéranisme envahissant, le plus solide rempart du catholicisme. Et Canisius devait être le premier des compatriotes de Luther à entrer dans l'Ordre fondé par Ignace de Loyola!

*
* *

Après la mort de sa femme Egidia, Jacques Canisius n'avait pas tardé à se remarier avec une jeune fille de Nimègue, nommée Wendeline van der Bergh, qui lui donna une dizaine d'autres enfants, et qui fut pour le jeune Pierre et sa sœur une seconde mère.

Quand il songeait plus tard aux années de son enfance, l'infatigable travailleur qu'était devenu Canisius regrettait bien du temps perdu en amusements puérils. Le zélé religieux jugeait avec sévérité les sentiments et les désirs trop profanes qu'il se souvenait d'avoir éprouvés, en cet âge de l'insouciance et de la légèreté.

Mais Canisius lui-même nous permet de mettre au point l'impitoyable verdict qu'il a prononcé sur sa première jeunesse, dans ses *Confessions*. Après avoir gémi sur ses égarements, après avoir écrit : « Que j'étais vain, faible et stupide, alors que je vivais sans crainte et sans amour pour vous, [ô mon Dieu], comme si j'ignorais que vous êtes l'auteur, le chef et le gardien de ma vie. Je passais une bonne partie de mon temps dans l'oisiveté, les jeux, les enfantillages, les inepties, les promenades sans but,

et dans je ne sais quels soucis et préoccupations enfantines. Je m'y délectais, même dans le lieu saint, et aux heures consacrées à Dieu » ; il ajoute ce correctif important : « J'ai constaté alors, ce que j'estime devoir attribuer à une inspiration de mon ange gardien, que je trouvais du charme à voir de saintes images et à prendre part aux cérémonies des églises. Volontiers, je servais le prêtre dans le saint sacrifice. Bien plus, étant enfant, je jouais le rôle de prêtre, j'imitais ses gestes, en chantant, en célébrant, en priant; en un mot, je reproduisais de mon mieux, devant mes camarades, les rites sacrés de la messe. C'étaient là des jeux d'enfant, mais dans de tels jeux apparaît la physionomie future du caractère et là encore les sages reconnaissent et admirent les merveilleux desseins de votre Providence[1]. »

En réalité, Pierre Canisius n'était pas un enfant ordinaire. Sans doute, il avait connu les penchants communs de la jeunesse. Son père, trop occupé au dehors pour pouvoir bien surveiller l'éducation de son fils, le laissait un peu à lui-même. Parmi les enfants de son âge et les domestiques de la maison, Pierre était un personnage important. Une pieuse femme, qu'on croit être la sœur de sa seconde mère, Wendeline, lui prodiguait les conseils et les bons exemples. Pierre ne l'écou-

1. Tous ces traits sont tirés des *Confessions* du bienheureux ; voir *Beati Petri Canisii Epistulae et Acta*, publiés par *Otto Braunsberger,* Fribourg-en-Brisgau, 1896, tome I, p. 6 et suiv.

tait pas toujours. Il éprouvait dans son cœur cette lutte des bons et des mauvais instincts, dont tous les éducateurs savent les pathétiques péripéties.

Mais s'il ressemblait, par certains écarts de conduite, par certaines illusions de l'inexpérience, aux petits compagnons de jeux qu'il aimait à grouper autour de lui, il différait assurément de la plupart d'entre eux par des retours sérieux sur lui-même; par des accès de vive et profonde ferveur, par des actes d'énergie qui étaient bien au-dessus de son âge : « J'étais encore enfant, déclare-t-il, et je n'avais pas encore fait l'expérience des graves combats de la chair, que souvent je faisais usage du cilice, sans que personne ne me le commandât ni ne m'y invitât. »

Déjà aussi, le Jésus du tabernacle l'attirait et lui parlait : « Un jour que je priais, raconte-t-il, dans une église de Nimègue, dédiée au bienheureux Étienne, le premier des martyrs, et que j'adorais votre Corps sacré, ô Seigneur, à proximité du maître-autel, je reçus de votre bonté une grâce que je ne puis oublier. Je vous invoquais en effet anxieusement et non sans larmes, autant qu'il m'en souvienne, et je vous exprimais mes désirs, entrevoyant dès lors, je ne sais comment, et les vanités et les folles erreurs du monde, et les mille dangers qui menaçaient ma vie et mon salut, et les pièges de toutes parts tendus contre moi, auxquels si peu ont le bonheur d'échapper. Je vous priais de me prêter, parmi tant de périls, une main secou-

rable et je vous disais : « Seigneur, faites-moi connaître vos voies et enseignez-moi vos sentiers. Dirigez-moi dans votre vérité; instruisez-moi, car vous êtes mon Sauveur et mon Dieu ! »

*
* *

Quand le moment fut venu pour le jeune Pierre de commencer ses études, son père le confia à un directeur d'école : « Je quittai la maison paternelle, écrit-il, pour m'installer chez le maître chargé de m'instruire. Là, je rencontrai des condisciples dont les paroles et les exemples m'apprirent le mal et augmentèrent le désordre de mon âme. Ils se faisaient un mérite de penser à des turpitudes, d'en parler, de s'en glorifier. Je ne les accuse pas, Seigneur, pour excuser et couvrir mon iniquité. Ils péchaient et je n'étais pas exempt de leurs fautes. Ils méritaient le fouet et je le méritais comme eux. J'aurais honte d'avouer, ce que l'on n'avait pas honte de faire alors... Cependant, je proclame que vous m'avez fait une faveur pour laquelle je vous rends, comme à l'auteur de tout bien, de singulières actions de grâces... c'est que vous avez préservé mes sens de tout commerce impur et que vous n'avez jamais permis que je me déshonore par la luxure. Je sais, ô mon Dieu, que je ne puis et que je n'ai jamais pu, par mes propres forces, garder la continence, et que c'est un don de votre bonté, car vous seul, par le torrent de votre grâce, vous pouvez

éteindre les flammes ardentes des passions et rendre non seulement supportable, mais facile, agréable et doux, le vœu et le joug de la chasteté évangélique. »

Des premières expériences faites à l'école, Canisius avait conservé une haute idée de la responsabilité qui incombe à l'éducateur : « Combien terrible, disait-il plus tard, sera le châtiment... de tous ceux qui, par leurs paroles, leurs conseils et leurs actes, scandalisent vos petits enfants, ô mon Dieu, se moquent d'eux et les détournent ou les arrêtent, quand ils viennent à vous pour vous servir! »

Ils ne manquaient pas, hélas! alors comme aujourd'hui, les mauvais maîtres qui ne savaient proposer à leurs élèves que les succès du monde et ne montraient aucun souci de leurs intérêts éternels.

Lorsque Pierre Canisius eut atteint l'âge de quinze ans, il fut envoyé par ses parents à l'Université de Cologne. Ce fut une vraie bénédiction pour lui. Cologne n'était pas seulement un grand centre d'études, c'était aussi une ville où la foi et la piété catholiques demeuraient en honneur.

C'était la ville des saints évêques Séverin, Cunibert, Héribert, Engelbert. Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin comptaient parmi les gloires de son Université.

Les registres de la Faculté des Arts, conservés dans les Archives historiques de la cité, signalent à la date du 18 janvier 1536, l'immatriculation

de « Pierre Canes de Nimègue ». Après avoir compté environ deux mille étudiants, vers la fin du xv[e] siècle, l'Université de Cologne, violemment prise à partie dans les « *Épîtres des hommes obscurs* », avait vu fléchir son prestige d'autrefois. Luther, dont elle avait condamné les doctrines, dès 1519, avait écrit contre elle un de ses pamphlets les plus haineux[1]. Au moment où Canisius arriva à Cologne, la Haute-Ecole n'avait pas encore retrouvé son antique splendeur. Elle n'en comptait pas moins des maîtres savants et réputés.

On sait qu'à la différence de ce qui se fait aujourd'hui, les jeunes gens d'alors entraient dans la vie universitaire aussitôt après les classes de grammaire, qui finissent chez nous avec la troisième. On enseignait les *humanités* et la *rhétorique* dans des collèges qui faisaient partie de la Faculté des Arts. Le grade de licencié ès arts pouvait donc correspondre à notre Baccalauréat. On passait de là aux différentes *spécialités* : droit, médecine, théologie. L'enseignement des sciences demeurait très rudimentaire.

Pierre Canisius fut placé, pour achever sa culture générale, au Collège ou Gymnase du Mont[2], où le thomisme était enseigné, de fondation.

Il eut la bonne fortune d'y rencontrer un

1. *Responsio ad condemnationem doctrinalem per Lovanienses et Colonienses*, édition Weimar, VI, p. 170-195 (1520). — *Scheda adversus Hochstraten*, Weimar, II, 384-387 (1519).

2. On disait aussi la Bourse du Mont ». Le collège tirait son nom de son premier régent : Gérard du Mont.

excellent directeur de conscience, *Nicolas van Esche* : « Bénis Dieu, ô mon âme, s'écrie le bienheureux dans ses *Confessions*, de ce qu'il t'a procuré un tel maître pour te former à la piété, pour t'exhorter chaque jour à la vertu. » Van Esche n'était pas en effet un prêtre d'une sainteté commune. Il est connu par un ouvrage qui a été réédité de nos jours : *Les exercices d'or, pour parvenir à la parfaite uniformité et à l'union constante avec Dieu.* Canisius nous décrit le soin attentif avec lequel ce pieux directeur l'instruisait des règles de la vie spirituelle, le surveillait, l'encourageait, le guidait en toute circonstances. Chaque soir, le jeune étudiant venait rendre compte de sa journée au saint prêtre. Il lui disait ses petites fautes, ses folles pensées, ses tentations et ses chutes, lui demandait une pénitence pour les péchés commis, de sages conseils pour les éviter à l'avenir. Van Esche écoutait le tout avec patience. Il priait pour son élève, il pleurait sur ses égarements, il le bénissait, le reprenait, le pressait de ses avis et de ses recommandations. Il lui écrivait quand il ne pouvait le voir et ne négligeait rien pour éveiller en lui le sens chrétien du devoir, de la règle, de l'amour ardent pour Jésus-Christ. C'est grâce à des hommes tels que Nicolas van Esche, que la Réforme catholique a été possible. Avant la Réforme officielle, opérée au Concile de Trente (1545-1563), il y avait eu la *Réforme spontanée* réalisée soit par les Ordres religieux : Chartreux

qui n'avaient jamais perdu leur ferveur primitive, Capucins, Théatins, Barnabites, Jésuites, Ursulines, soit par des prêtres séculiers de grand mérite, comme le directeur de Canisius.

Partout se manifestait un renouveau évident. Les hommes de bonne volonté se groupaient. Canisius fut mis en rapport avec les chefs du mouvement catholique à Cologne, le prieur des Dominicains, Jean Pessel, le provincial des Carmes, Eberhard Billick, l'évêque auxiliaire Jean Nopel, le théologien Jean Gropper, que le pape Paul IV devait élever au cardinalat.

Canisius prenait goût aux vertus, si méprisées du monde, qu'on nomme la pauvreté et la simplicité. Il aimait à donner aux malheureux les livres qui ne lui servaient plus. Il se sentait attiré à la vie de recueillement et de contemplation que mènent les Chartreux. Un de ses amis, Laurent Surius, de Lubeck, que ses chaudes exhortations avaient arraché aux préjugés luthériens, entrera plus tard dans l'ordre de saint Bruno et s'y fera un nom comme écrivain mystique et comme historien (1522-1578).

Les progrès accomplis par Canisius dans la maîtrise de lui-même s'accusent dans l'anecdote que nous racontent ses *Confessions*. Un jour de carnaval, alors qu'il était assis à un banquet joyeux, avec des camarades, il lui vint tout à coup à la pensée que l'intempérance grossière d'un trop grand nombre des insensés qui l'entouraient était une grave offense envers Dieu et il fut si pénétré

du sentiment de dégoût et de pitié que cette pensée lui inspira, qu'il voulut s'abstenir, pendant tout le repas, de prendre même une goutte de vin. Quand on sait quelle était la violence du penchant à l'ivrognerie des Allemands à cette époque. — de l'aveu d'un Luther, par exemple, — on ne peut s'empêcher de trouver à ce trait des allures héroïques.

Un jeune homme qui a cette puissance de volonté est fait pour de grandes choses, à la condition d'être bien dirigé.

L'élève de Nicolas Van Esche faisait honneur à son maître. Mais il n'avait pas encore trouvé sa voie. Après avoir pris sa licence ès arts, à Cologne, le 15 mars 1538, il s'orienta vers le droit, sur le désir de son père. Il passa quelque temps à Louvain pour étudier le droit canonique. Son père nourrissait pour lui de grands projets d'avenir, mais d'avenir terrestre, comme font la plupart des parents. Il voyait déjà devant lui toute une carrière d'honneurs et de succès et il avait fait choix pour son fils aîné d'une fiancée appartenant à l'une des meilleures familles de sa connaissance.

Pierre était donc arrivé à la croisée des chemins, où se décide le grave problème de l'existence et où l'on risque souvent, sans s'en douter, l'immortelle destinée de l'âme.

De retour à Cologne, Canisius prit sa décision avec cette virile maturité qui le distinguait déjà, et le 25 février 1540, à l'âge de dix-neuf ans, il consacra sa vie au service exclusif de l'idéal divin, par *le vœu de virginité.*

« Je n'ai jamais eu le moindre regret de cette démarche », dit-il dans les *Confessions*, et vingt-cinq ans plus tard, dans son *Testament spirituel*, qui date de 1596, il rappelait encore les sentiments de joie qui remplissaient son cœur au jour béni où il avait fait son vœu.

Un simple rapprochement des dates nous permet de comprendre les saintes émotions qui débordaient de son âme, quand elle se donnait à Dieu tout entière et pour toujours. Le 23 février 1540, l'ami intime de Pierre Canisius, Laurent Surius, était entré chez les Chartreux de Cologne. Sûrement Canisius avait dû assister à une prise d'habit qui le touchait de si près. Les longues causeries des deux étudiants, l'échange prolongé qu'ils avaient fait de leurs pieuses ardeurs, leur communion d'idées et d'aspirations, tout les préparait à ressentir avec force les impressions que doit provoquer dans un jeune cœur le rite de l'immolation mystique, par l'entrée dans la vie religieuse. Pierre Canisius n'avait pas imité son ami. Il n'était pas de ceux qui copient les autres, mais de ceux qui réfléchissent, qui creusent leurs résolutions et se fraient leur route en pleine liberté. Mais n'est-il pas naturel de penser qu'en se consacrant à Dieu, par le vœu du célibat perpétuel, deux jours plus tard, il donnait leur conclusion logique aux méditations de toute son adolescence et aux impressions éprouvées à la prise d'habit de son condisciple le plus aimé?

Il était donc résolu à entrer dans la carrière ecclésiastique. Son père, toujours ambitieux pour

un fils qui donnait de si belles espérances, lui trouva une prébende avantageuse, dans Cologne. Muni d'un riche bénéfice, comme tant d'autres, ne pouvait-il pas s'adonner aux études qu'il chérissait et se faire une vie de jouissances élevées et délicates? C'était là une tentation d'autant plus périlleuse que le jeune homme pouvait croire le sacrifice déjà fait, par son vœu, largement suffisant pour répondre aux appels de la grâce. Mais il ne devait pas s'arrêter sur la route qui conduit vers la perfection. Il ne voulait point d'une vie molle et tranquille. Il avait soif d'immolation et de dévouement. Il écarta donc résolument les nouvelles offres de son père et tout en poursuivant ses études, avec éclat, il continua de chercher la voie où il devait s'engager définitivement, c'est-à-dire l'Ordre religieux qui offrirait à son zèle le meilleur cadre où il pût s'exercer.

Il portait dans son cœur un secret destiné à le guider dans son choix. Un jour qu'il était allé saluer des amis à Arnheim, il avait rencontré, dans cette ville, une pieuse veuve, que Dieu avait douée du don de prophétie, en récompense de ses rares vertus. Elle avait révélé au jeune Canisius une partie de son avenir, — c'est lui-même qui nous l'apprend, — et notamment ceci : qu'il apparaîtrait bientôt un nouvel Ordre de religieux prêtres, par lequel Dieu enverrait ses fidèles ouvriers travailler dans sa vigne et que lui-même entrerait dans cet Ordre. « Personne alors ne songeait aux Jésuites, ni en Italie, ni en France, ni en Allemagne »,

remarque Canisius. Les sept premiers Pères de la Compagnie de Jésus n'avaient fait profession que le 15 août 1534, à Montmartre. Mais nul n'en parlait encore.

Cependant Canisius attachait la plus haute importance au choix de la vocation. « C'est une grâce que Dieu m'a faite dès mon enfance, déclare-t-il dans son *Testament*, que de porter toujours en moi ce grave souci et d'y penser sérieusement en moi-même et d'implorer, avec une particulière confiance, les lumières de Dieu sur ce point capital ».

Le Seigneur entendit les prières du jeune étudiant et le conduisit de Cologne à Mayence, où il devait trouver auprès du bienheureux *Pierre Le Fèvre*, le premier compagnon de saint Ignace, les lumières tant désirées.

CHAPITRE II

Entrée de Canisius dans la Compagnie de Jésus. — Ses premières œuvres à Cologne. — Son séjour en Italie. — Son retour en Allemagne, après sa profession solennelle, à Rome. (1543-1549.)

Pierre Le Fèvre avait quinze ans de plus que Canisius. Il était né, en 1506, à Villaret, au duché de Savoie. Il avait connu Ignace de Loyola, à Paris, où il faisait ses études théologiques, et Ignace, bien que notablement plus âgé, avait été confié aux soins de Le Fèvre, qui devait lui servir de répétiteur de philosophie, au collège Sainte-Barbe. En échange de la science humaine, Ignace donna au jeune étudiant la science divine qu'il avait acquise dans son cœur-à-cœur avec Dieu, à Manrèse. Le Fèvre avait fait les *Exercices spirituels* sous la direction d'Ignace et il en avait si bien compris la puissante ordonnance que nul ne savait dans la suite, au témoignage de saint Ignace lui-même, les donner aussi parfaitement que lui.

En 1540, Pierre Le Fèvre était venu en Allemagne, comme théologien de la suite d'Ortiz, représentant de l'empereur à Worms et Ratisbonne. L'année suivante, le cardinal-prince électeur

Albert de Brandebourg, l'attirait à Mayence, sa ville épiscopale. Deux jeunes Pères espagnols accompagnaient Le Fèvre. L'un de ces derniers vint à Cologne, en pèlerinage, et logea au collège du Mont. Pierre Canisius le vit, entendit parler par lui du P. Le Fèvre et fut si frappé de ce qu'on en disait qu'il résolut d'aller le trouver à Mayence, pour le consulter sur l'affaire qui lui tenait tant au cœur : le choix de sa vocation.

On était en avril 1543. Le Fèvre, qui connaissait les hommes, n'eut pas de peine à comprendre toute la richesse d'âme de son jeune visiteur. Il le reçut avec cette irrésistible bonté qui lui ouvrait tous les cœurs, et il lui conseilla de faire les *Exercices spirituels*. C'était le meilleur moyen, disait-il, de s'éclairer sur la volonté de Dieu au sujet de son avenir.

Canisius obéit. Pierre Le Fèvre logeait au presbytère de Saint-Christophe. Son retraitant devint à son tour l'hôte de l'excellent curé [1] et les *Exercices* commencèrent.

Nous avons peine à nous représenter aujourd'hui l'influence énorme du petit livre de saint Ignace, en son siècle. Ceux qui faisaient alors les *Exercices*, dans toute leur étendue, — on sait qu'ils durent *quatre semaines*, — étaient saisis par la pressante logique du plan ignatien. C'était pour eux une véritable révélation, et comme les sentiments de foi demeuraient très vifs dans cette société si agitée

1. C'était un converti du P. Le Fèvre.

et si troublée, comme les caractères étaient en général tout d'une pièce, les volontés très vigoureuses et les décisions très énergiques et très promptes, une vie entière se trouvait transformée par cette application soutenue et pénétrante de toutes les facultés de l'esprit aux saintes vérités de la religion. Les conversions les plus retentissantes se produisaient, remuant la société catholique jusque dans ses fondements, forçant tous les esprits à réfléchir, à rentrer en eux-mêmes, à faire effort pour mieux comprendre et mieux pratiquer leur religion.

C'était par les *Exercices* que saint Ignace avait gagné tous ses premiers compagnons d'armes. C'est par les *Exercices*, que le duc de Candie, vice-roi de Catalogne, François de Borgia, l'un des plus brillants seigneurs d'Espagne, allait bientôt être conquis[1].

Mais contrairement à ce que nous pourrions penser, ce n'était pas l'armature logique du petit livre ignatien qui séduisait le plus les âmes alors. On était saturé de logique abstraite. La dialectique desséchée des écoles avait perdu tout son prestige. Par une révolution qui n'est pas sans exemple dans l'histoire des idées, l'apparition du sentiment, dans les *Exercices*, redonnait de la vie et de la force aux doctrines conceptuelles. Un livre aussi émouvant que l'*Imttation de Jésus-Christ* pouvait paraître un peu étranger aux préoccupations de théologie

1. Il fera vœu d'entrer dans la Compagnie de Jésus, à la suite des *Exercices,* le 2 juin 1546.

spéculative et même un peu dédaigneux pour elles. L'opuscule de saint Ignace contenait une moelle plus substantielle pour l'intelligence, mais il s'adressait aussi au cœur.

On comprend dès lors le mot suivant d'un théologien du XVI^e^ siècle, le célèbre Jean Dobeneck, dit *Cochlaeus* (1479-1552), qui avait fait les *Exercices* sous la direction du P. Le Fèvre, à Worms, en 1541 : « Comme je lui parlais, raconte Le Fèvre, de la différence entre la science et le sens spirituel, il sourit avec une joie toute céleste et me dit : « Je me réjouis de ce qu'on trouve enfin les maîtres parmi les états affectifs, *Gaudeo quod tandem magistri circa affectus inveniantur*[1]. »

Cette réflexion est tout à fait remarquable et il serait intéressant de montrer comment, en face du luthéranisme, qui n'était en définitive qu'un appel au sentiment contre le dogme traditionnel, les *Exercices* venaient à l'heure voulue pour apporter aux esprits déconcertés et ébranlés le secours des intuitions profondes du cœur.

Canisius fut saisi comme tant d'autres l'avaient été avant lui. Son enthousiasme s'exprima sans retard, par une lettre qu'il faut transcrire tout entière, comme un important document historique :

« Un vent favorable m'a amené à Mayence, écrivait-il. L'homme que je cherchais, si toutefois c'est un homme et non un ange de Dieu, je l'ai

1. Cité par *Braunsberger, B. P. Canisii Epistulae et Acta*, I, p. 77, note 2.

trouvé pour mon plus grand bien. Je n'ai jamais vu ni entendu théologien plus docte et plus profond, un homme d'une vertu aussi éclatante et aussi distinguée. Son désir le plus cher est de travailler avec Jésus-Christ au service des âmes. Pas un mot ne sort de sa bouche, ni dans la conversation, ni dans ses discours, ni à table, qui ne soit dit pour honorer Dieu et inspirer la piété, et sa parole n'est jamais fastidieuse ou fatigante pour qui que ce soit. Il jouit d'une telle autorité que des religieux en grand nombre, des évêques, des docteurs se placent sous sa direction spirituelle. Parmi eux, on distingue Cochlaeus lui-même, qui déclare ne pouvoir le le remercier assez de ses conseils. Beaucoup de prêtres et d'ecclésiastiques de tout ordre renoncent au désordre ou au monde, ou reviennent de graves égarements pour rentrer dans une voie meilleure, tout cela grâce à lui. Quant à moi, je ne puis dire à quel point ces *Exercices spirituels* ont changé mon esprit et mes sentiments, éclairé mon âme de nouveaux rayons de la grâce céleste, donné à ma volonté une vigueur nouvelle. L'abondance des dons divins se répercute jusque dans mon corps et je me sens tout fortifié et comme transformé en un autre homme. »

Mais Canisius ne s'en tenait point à de belles paroles. Il voulut s'engager sans retard dans la Compagnie, et « après mûre délibération » il fit par écrit un vœu dont les archives de la Société conservent précieusement la minute authentique et qui commençait par ces mots :

« Au nom du Seigneur, ainsi soit-il. L'an 1543, au jour de l'apparition de saint Michel, le 8 mai, jour anniversaire de ma naissance, entrant dans la vingt-troisième année de ma vie,... moi, Pierre Canisius, de Nimègue, je fais un vœu simple au Dieu tout-puissant, à la B. Vierge Marie, à saint Michel, archange, et à tous les saints, de me placer désormais sous l'obéissance de la Compagnie dite de Jésus-Christ. »

Il promettait, en outre, d'observer la pauvreté religieuse, de se rendre à Rome, aux tombeaux des Apôtres, et d'entrer dans un autre Ordre, s'il n'était pas agréé dans la Société de Jésus, tout cela subordonné aux avis du P. Le Fèvre, qui devenait son maître des novices.

Canisius regardait plus tard cette date mémorable du 8 mai 1543 comme celle d'une seconde naissance pour lui et le P. Le Fèvre comme son second père. « De toutes les faveurs que Dieu m'a accordées, disait-il peu avant sa mort, la plus grande à mon sens est celle de ma vocation religieuse » [1].

* * *

Canisius était le premier novice allemand, qui fût entré dans la Compagnie Le P. Le Fèvre lui traça un règlement de vie et le renvoya à Cologne, où le novice espagnol Alvaro, celui-là même qui

1. *Testament, Braunsberger*, op. cit., I, p. 44.

lui avait parlé de Le Fèvre, vécut avec lui, au collège du Mont. Tous deux allaient faire en commun les expériments du noviciat. Tout en continuant ses études de théologie, Pierre devait s'adonner à la prédication, dès qu'il aurait reçu le diaconat, à l'instruction religieuse des enfants, au soin des malades dans les hôpitaux.

Il était à peine rentré à Cologne qu'il publia une édition des *Sermons* de *Jean Tauler*, son auteur favori. La préface du livre est datée du 3 juin 1543. Évidemment, Canisius l'avait préparé avant son voyage de Mayence. C'est le premier ouvrage imprimé de la Compagnie de Jésus. Les éloges que le jeune éditeur donne au célèbre mystique dominicain, dont il voulait répandre les œuvres, témoignent d'une étude approfondie de cette école mystique rhénane qui joua, au XIV^e^ siècle, un rôle si important en Allemagne.

Dans le même temps, Alvaro et Canisius se dépensaient avec tant de zèle aux œuvres de charité extérieure que Le Fèvre dut leur écrire pour modérer leur sainte ardeur.

Sur ces entrefaites, Canisius apprit que son père était tombé dangereusement malade. Il s'empressa d'aller à Nimègue pour l'assister et l'encourager à ses derniers moments. Mais il n'eut pas la consolation de remplir ce pieux ministère. A peine entrait-il dans l'appartement où Jacques Canisius agonisait, que le mourant, frappé peut-être par la vue de son premier-né, rendit son âme à Dieu. Après avoir rendu à son père très aimé les suprêmes devoirs,

Canisius mit ordre à ses affaires de famille, distribua une part de son héritage aux pauvres, et, au grand émoi de sa seconde mère dont il fallut apaiser les récriminations, il réserva le reste pour subvenir aux frais de premier établisement de ses confrères jésuites, à Cologne.

La petite communauté commençait en effet à grossir. Le Fèvre était venu à Cologne et y déployait une merveilleuse activité. Avec l'argent de Canisius, on put louer une maison. Un supérieur fut nommé. Il s'appelait Léonard Kessel, prêtre originaire de Louvain. Le Fèvre en effet était souvent appelé dans d'autres villes et ne pouvait suivre de près la formation des jeunes novices.

En son absence, l'orage s'abattit sur leurs têtes. Le sénat de la cité fut informé qu'une nouvelle maison religieuse s'installait dans les murs de la ville. L'archevêque de Cologne, Hermann von Wied, appartenait à cette sorte de prélats que le parti luthérien cherchait à circonvenir par l'appât d'une lucrative sécularisation. Déjà un bon nombre d'évêchés et de riches bénéfices avaient été ravis au catholicisme par d'imprudentes manœuvres. Hermann von Wied, arrivé par faveur au poste important qu'il occupait, trahissait la religion catholique, peut-être autant par ignorance que par faiblesse, mais il se montrait l'adversaire acharné de ces religieux que les Luthériens commençaient à redouter et qu'ils nommaient, par une sorte de sobriquet dont la Compagnie se fit bientôt un titre de gloire, « les *Jésuites* ».

Le 28 juillet 1544, le bourgmestre de la ville vint signifier aux membres de la petite communauté — ils étaient au nombre de neuf — d'avoir à quitter Cologne dans les huit jours.

Les Luthériens se vengeaient ainsi des coups que Le Fèvre leur avait portés et le sénat catholique de la cité se laissait influencer par leurs insinuations mensongères et par les rancunes de l'archevêque.

Canisius prit énergiquement la défense des ses frères. Il s'adressa au recteur de l'Université, en invoquant les privilèges reconnus aux étudiants de la Haute-École. Finalement, les novices purent rester à Cologne, mais à la condition de se disperser. Canisius retourna au collège du Mont. D'autres furent reçus chez les Dominicains, d'autres à la Chartreuse ou dans diverses maisons de la ville. En vain essaya-t-on de persuader à Canisius qu'il nuisait à son avenir en demeurant attaché à une Compagnie aussi décriée. Rien ne put le détourner de la vocation qu'il avait choisie.

Cependant les ennemis des Jésuites ne désarmaient pas. On menaçait les novices et Canisius lui-même de poursuites. Le Fèvre était parti pour le Portugal. Le P. Claude Le Jay, un autre compagnon de la première heure de saint Ignace, donna l'ordre aux membres de la communauté de Cologne de venir se réfugier auprès de lui, à Augsbourg. Ils obéirent. La maison aurait été supprimée définitivement si l'un d'eux n'était tombé malade. Kessel et Canisius demeurèrent pour le soigner. Entre

temps, les choses s'arrangèrent. La communauté put se reformer en paix et bientôt elle compta sept Pères, grâce à de nouvelles adhésions. Cologne, dit le P. Duhr, devint l'un des centres les plus importants de la Compagnie en Allemagne. La plupart des fondations dans le nord de l'Allemagne partirent de là. Le collège fournit des missionnaires à toutes les régions d'alentour. Kessel, qui en demeura très longtemps le recteur, mérita d'être appelé le père d'un grand nombre de peuples. En 1582, le gymnase de Cologne comptera 1.000 élèves.

Canisius poursuivit encore ses études pendant quelque temps. Sa réputation grandissait dans l'Université. Il était devenu un maître dans les sciences bibliques et dans la patristique. Les protestants avaient prétendu accaparer la Bible. Ils l'opposaient en toute circonstance aux catholiques. Les catholiques à leur tour s'appliquaient à l'exégèse scripturaire et ils répliquaient aux attaques des protestants en tirant des Pères les preuves péremptoires de l'antiquité des traditions, des usages et des dogmes de l'Église.

Pierre Canisius était si bien nourri des Écritures qu'il ne pouvait ni parler ni écrire sans que des citations bibliques ne vinssent orner ses discours. Il vivait et pensait dans une atmosphère biblique.

Mais il cultivait aussi les œuvres des Pères, avec une ardeur sans bornes. La seule année 1546 vit paraître trois énormes in-folios, les fruits de son labeur acharné : une édition de saint Cyrille d'Alexandrie, en deux tomes, et une édition de

saint Léon le Grand, en un seul volume. Dans sa préface, le jeune savant prenait vaillamment l'offensive contre les novateurs. Il vengeait de leurs accusations les enseignements de l'Église. « Ils font appel, disait-il, à la seule Écriture, parce qu'elle garde le silence et ne peut se défendre. » Mais la voix des Pères devait réduire à néant leurs téméraires affirmations.

Canisius au surplus ne négligeait pas la théologie scolastique et il professait une spéciale vénération pour l'Ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, très en honneur au collège du Mont. Ses œuvres témoignent qu'il en avait approfondi la doctrine et qu'il était nourri de son esprit et de sa méthode.

Il avait reçu le diaconat, le 20 décembre 1544, des mains de l'évêque auxiliaire de Cologne, Jean Nöpel, et, quelques jours plus tard, il débutait dans le grand art de la prédication, où il devait exceller et remporter les plus éclatants succès. Enfin, il fut ordonné prêtre et célébra sa première messe le jour de la Pentecôte, 13 juin 1546 : « Priez Dieu, écrivait-il à un ami, que la grandeur de la charge que je viens d'assumer soit favorable à mon salut. Demandez aux Pères de prier aussi à cette intention. »

L'importance qu'avait su prendre à Cologne ce jeune religieux, même avant d'arriver à la prêtrise, se révéla dans le rôle qu'il fut amené à jouer, vers ce temps-là, dans la politique.

L'archevêque électeur, Hermann von Wied, penchait de plus en plus au protestantisme. Il prenait

conseil auprès des réformateurs de Wittemberg et de Strasbourg. Mélanchthon et Bucer exerçaient sur son faible esprit une influence déplorable. Le clergé, l'université, le sénat de Cologne étaient résolus à s'opposer aux coupables innovations qu'il méditait. Canisius, inspiré par le théologien Jean Gropper, se chargea d'informer l'empereur Charles-Quint, qui traversa Cologne, en août 1545. L'empereur fit des remontrances à l'archevêque, qui n'en tint pas compte. Coup sur coup, en janvier et février 1546, Canisius fut encore chargé de deux missions auprès de Charles-Quint. Hermann von Wied devenait un danger pour l'Église. Le 16 avril 1546, il fut déposé et excommunié par le pape Paul III. Adolphe de Schauenburg fut nommé à sa place. Un peu plus tard éclatait la guerre de Smalkade, la première de ces sanglantes guerres de religion qui allaient désoler et ruiner les plus beaux pays de l'Europe.

Le P. Canisius était, malgré sa jeunesse, un personnage que les dignitaires les plus éminents de l'Église d'Allemagne appréciaient hautement. Le cardinal d'Augsbourg, Othon Truchsess, à qui on l'avait présenté, dès 1545, à la diète de Worms, le retrouva avec joie, deux ans plus tard, lorsque Canisius vint voir l'empereur à Ulm. C'est alors qu'il résolut de l'attacher à son service et, avec la permission de ses supérieurs, il le chargea d'aller assister le P. Claude Le Jay, qui représentait le cardinal, au Concile de Trente, depuis le mois de décembre 1545.

*
* *

Le travail des théologiens au Concile était des plus importants. Il s'agissait de préciser, dans les Assemblées ou Commissions particulières, les erreurs du temps sur les dogmes spécialement mis en péril par le protestantisme et de réunir les textes de l'Écriture et des Pères par lesquels ces erreurs pouvaient être réfutées. Il fallait ensuite préparer la rédaction des chapitres et des canons que le concile devait adopter et consacrer par le vote des évêques.

L'un des plus remarquables des théologiens du Concile était le célèbre Jacques Laynez, de la Compagnie de Jésus.

Canisius n'arriva à Trente que pour assister à la translation de l'assemblée à Bologne.

De graves dissentiments avaient éclaté entre le pape et l'empereur. Les conseillers de Charles-Quint, — Granvelle surtout, — le poussaient à une politique de concessions que Paul III désapprouvait. Le transfert du Concile à Bologne, en mars 1547, fournit à l'empereur l'occasion d'exprimer avec violence son mécontentement. Il déclarait sans ambages que le Concile n'existait plus pour lui. Dans ces conditions, les travaux de l'assemblée ne pouvaient que se ralentir.

Canisius partit cependant avec les Pères Jésuites, Claude Le Jay, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron,

ses aînés, pour Bologne. Une maladie de Salmeron le retint quelque temps à Padoue. Il arriva à Bologne, le 12 avril 1547 et il fut appelé à prendre la parole, en congrégation particulière, le 23 avril, sur le sacrement de pénitence, et, le 6 mai, sur le mariage.

Cependant, le pape, ébranlé par l'opposition des impériaux, s'était résolu à suspendre le Concile. Canisius fut mandé à Rome par saint Ignace. Cet appel comblait ses désirs. Il se dirigea vers la ville éternelle où il entra en septembre 1547. Le premier soin du saint fondateur, en accueillant le disciple de choix qu'il avait désiré d'entretenir, fut de lui imposer une retraite de vingt jours, avant de lui permettre de se mêler à la communauté. Saint Ignace était un grand connaisseur d'hommes et aussi un grand formateur. Son principe favori, c'est qu'il faut « agir contre soi-même », savoir se vaincre. Sa direction est toute virile. Il veut faire des volontés. La pratique de l'humilité, sous ses formes les plus ardues, sera son grand procédé de culture des énergies. Canisius recueillait avidement les leçons d'un maître aussi parfait. Ses lettres disent avec quel bonheur il profitait des saints exemples qu'il avait sous les yeux : « Quelle joie, écrivait-il, d'habiter tous les jours avec tant de frères d'élite, et surtout avec notre vénéré supérieur, le plus saint de tous... Je suis ici dans la demeure de la sagesse, dans l'atelier de l'humilité, dans l'école à la fois la plus riche et la plus brillante de l'obéissance et de toutes les vertus. Je voudrais y

travailler toujours, même si aucun devoir d'obéissance ne m'y retenait [1].

*
* *

Au début de 1548, les administrateurs de la ville de Messine adressèrent au pape, Paul III, et à saint Ignace une demande pour la fondation d'un collège de Jésuites.

Saint Ignace accueillit leur prière. Il réunit les Pères et leur proposa le projet envisagé. Étaient-ils prêts à partir pour Messine? Accepteraient-ils le poste qui leur serait confié, quel qu'il pût être? Il leur donnait trois jours de réflexion pour répondre par écrit à ces questions. La réponse autographe du bienheureux Canisius existe encore. Elle a fait l'admiration des examinateurs de ses vertus, au procès de béatification. On doit la regarder comme un de ses plus beaux titres de gloire.

« Après avoir mûrement réfléchi, disait-il, sur les propositions soumises par mon R. P. Supérieur général, M. Ignace, je déclare, en premier lieu, qu'avec l'aide de Dieu, je me sens dans une parfaite égalité d'attrait, soit qu'il m'ordonne de rester toujours ici, soit qu'il m'envoie en Sicile, dans l'Inde ou dans quelque autre lieu. De plus, s'il faut aller en Sicile, je déclare simplement qu'il me sera très agréable d'y remplir n'importe quel office même celui de cuisinier, jardinier, portier, étudiant et professeur

1. Lettre du 20 nov. 1547, Braunsberger, *op. cit.* I, 254.

de n'importe quelle science, même inconnue pour moi. Aussi, en ce jour même qui est le cinquième de février, je fais le vœu sacré de ne jamais chercher à me procurer, durant toute ma vie, ce qui pourrait être à ma convenance, en fait d'habitation, de ministère ou de toute autre chose et d'abandonner une fois pour toutes ce soin à mon R. Père supérieur dans le Christ. C'est à lui que je soumets la direction tant de mon esprit que de mon corps, de mon intelligence et de ma volonté en toutes choses, je lui offre humblement et lui confie sans réserve cette direction, en Jésus-Christ Notre-Seigneur ».

Saint Ignace dut bénir le ciel d'une obéissance aussi parfaite Il nomma Canisius professeur de rhétorique dans le futur collège. Les dix Pères qui devaient partir pour Messine furent reçus avec une grande bonté par le pape et Canisius fut chargé de porter la parole devant le Pontife, en leur nom à tous.

Ils prirent, le 18 mai, la route de Naples et, après un heureux voyage, ils parvinrent, le 8 avril à Messine. Le collège qu'ils allaient fonder ne comprenait que les hautes classes : humanités, rhétorique, philosophie, théologie dogmatique et morale, cours d'hébreu biblique. Canisius déploya le plus grand zèle à remplir la fonction qui lui avait été confiée. C'était un latiniste distingué. Les Jésuites avaient compris dès le premier instant le rôle considérable que pouvait jouer, dans l'apostolat catholique renouvelé, ce qu'on nommait alors « les humanités». Canisius demeura toute sa vie un fer-

vent cicéronien. Il cherchera à répandre autour de lui le goût du beau style latin [1]. Il se fera un véritable devoir, pour mieux défendre ses convictions, de savoir les présenter avec force et élégance. Pour se faire comprendre, il faut d'abord se faire lire ou se faire écouter.

*
* *

Cependant la Providence ne destinait pas Canisius à rester longtemps à Messine. De toutes parts, les demandes de fondations nouvelles arrivaient à saint Ignace. Une splendide moisson s'annonçait pour la Compagnie. Mais c'était surtout l'Allemagne qui attirait ses regards, comme ceux de tous les serviteurs dévoués de l'Église. Là se trouvait mis en question l'avenir même du catholicisme dans l'univers. Le luthéranisme avait fait de terribles ravages. On estime que les neuf dixièmes peut-être des Allemands étaient gagnés à l'hérésie ou en voie de l'être. Les régions demeurées les plus fidèles étaient peu à peu rongées par l'esprit de révolte.

Le duc Guillaume IV de Bavière, effrayé des progrès de l'erreur dans ses domaines, s'adressa au fondateur de la Compagnie de Jésus, pour obtenir des professeurs catholiques à l'Université d'Ingolstadt. En vain avait-il sollicité déjà les Hautes-

1. Voir notamment sa lettre du 12 août 1548, à Léonard-Kessel et Adriano Adriani, Braunsberger, *op. cit.*, I, 282.

Ecoles de Louvain, Paris, Cologne. Depuis la mort de Jean Eck († 1543), le grand adversaire de Luther, la faculté de théologie d'Ingolstadt était tombée dans la plus grande détresse intellectuelle. Il n'y avait plus guère d'étudiants, parfois pas même de professeurs. Le pape, supplié par le duc, était intervenu auprès de saint Ignace, qui désigna immédiatement trois théologiens pour Ingolstadt : Le Jay, Salmeron et Pierre Canisius. Celui-ci quitta donc Messine au début de juin 1549, après quatorze mois de séjour en Sicile. Le saint fondateur désirait lui faire prononcer à Rome les quatre vœux solennels de l'Ordre, avant de l'envoyer en Bavière.

Son âme était pleine d'émotion à la pensée de devenir un apôtre de sa chère Allemagne et de consacrer sa vie à lutter contre l'hérésie protestante, au pays même de ses origines.

Le 2 septembre, il fut reçu par le pape. Après l'audience, qui avait eu lieu au château Saint-Ange, il se dirigea sur la basilique de Saint-Pierre, alors en voie d'achèvement, pour demander aux saints Apôtres Pierre et Paul de ratifier la bénédiction qu'il venait de recevoir du Souverain Pontife. Il eut la consolation d'entendre, au cours de sa longue et fervente prière, les encouragements du ciel retentir dans son âme. Deux jours plus tard, avant de prononcer ses vœux, il revenait à l'auguste basilique, et après avoir prié devant la Confession, il alla se prosterner devant le Saint-Sacrement. Son cœur était accablé à la pensée de son

indignité, en face des grâces qui l'attendaient et des charges qu'il allait assumer.

« Mon âme difforme, impure et lâche, écrit-il, était gisante à terre... Mais alors, ô mon Sauveur, vous m'avez comme entr'ouvert le Cœur de votre Corps très saint, et il me semblait le voir au dedans. Vous m'avez invité à y boire, c'est-à-dire à puiser en vous les eaux de mon salut, comme dans leur source. Et moi, je désirais ardemment d'être inondé par les flots de foi, d'espérance et de charité qui en découlaient. J'avais soif de pauvreté, de chasteté, d'obéissance. Je vous demandais de me purifier tout entier, de me revêtir et de m'orner vous-même. Enfin, après avoir atteint votre Cœur très doux et osé me désaltérer en lui, j'ai reçu votre promesse d'être couvert d'un vêtement tissé des trois vertus les plus capables de protéger mon âme et les mieux adaptées à ma profession religieuse : la paix, l'amour, la persévérance. »

Après cette magnifique vision, qui permet de ranger le bienheureux Canisius parmi les précurseurs de la dévotion au Cœur Sacré de Jésus, le saint religieux se rendit à l'église de Santa-Maria-della-Strada, où devait avoir lieu la cérémonie des vœux solennels. On devine ce que furent ses sentiments, en cette circonstance émouvante. Avec quelle ardeur offrit-il à Dieu ses forces, ses talents, sa vie tout entière, pour l'évangélisation de l'Allemagne !

« Au moment de ma profession, dit-il, votre

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

bonté, ô Seigneur, augmenta encore ma foi et ma confiance. Je n'eus plus aucun doute au sujet de la mission reçue en votre nom. Je compris qu'un don particulier de l'Esprit-Saint est réservé aux profès, comme il arriva aux Apôtres, au jour de la Pentecôte. Plus d'une fois je crois avoir entendu une voix qui me disait : *Voici que je vous envoie au milieu des loups. Allez prêchez l'Evangile à toute créature!* »

Canisius regardait comme une grande faveur d'avoir fait profession au sanctuaire de Santa-Maria-della-Strada, la première maison-mère de la Compagnie, dans Rome, capitale spirituelle de l'univers, et entre les mains d'un éminent serviteur du Christ, saint Ignace de Loyola.

« A partir de ce jour, dit-il encore, je me sentis une force extraordinaire, une confiance plus ferme, une paix plus entière, une prudence plus grande, et dans la conduite des autres plus de liberté et de bienveillance. »

Quelques jours plus tard, il partait pour l'Allemagne. Il rejoignit à Bologne ses deux compagnons de route. Tous trois, ils subirent, dans la célèbre Université de cette ville, les épreuves du Doctorat en théologie et furent reçus, après une brillante soutenance présidée par l'illustre Ambroise Catharin.

Vers la fin d'octobre 1549, ils atteignirent la Bavière, et le 13 novembre, ils faisaient leur entrée à Ingolstadt.

CHAPITRE III

Les travaux de Canisius à Ingolstadt et à Vienne (1549-1556). — Voyages divers (1555-1556). — Fondations de collèges. — Canisius nommé provincial (1556).

Quelle était la situation religieuse de l'Allemagne, au moment où Pierre Canisius y rentrait, avec ses deux compagnons, pour y combattre les envahissements de l'hérésie? Nous avons dit déjà qu'elle était lamentable. Luther était mort depuis trois ans et demi, le 18 février 1546. Il était bien loin d'avoir réalisé le rêve néfaste qu'il avait longtemps caressé, celui d'enlever à la papauté la direction de l'Église de Jésus-Christ. Dès 1522, il avait bien vu que ce rêve ne pouvait s'accomplir. Prenant résolument parti entre ceux qu'il nommait « les fanatiques » de gauche, — anabaptistes et révolutionnaires de toute nuance, — et les « romanistes », il avait évolué vers la constitution des Églises d'État. Les princes avaient accueilli avec empressement une doctrine qui favorisait si bien tout ensemble leur désir d'indépendance à l'égard de l'empereur et leur volonté de domination à l'égard du clergé et du peuple. Les États luthériens n'avaient pas tardé à se grouper en

une Ligue, dont la formation seule contenait en germe les guerres civiles qui ne tarderaient pas à éclater.

La Ligue de Smalkade, — c'était son nom, — avait multiplié les empiètements les plus audacieux.

Par elle, les luthériens possédaient une armée, par la confession d'Augsbourg, ils avaient une doctrine et une apparence d'unité. La politique française était de les soutenir. Charles-Quint, empêtré dans ses luttes incessantes, tantôt contre les Turcs, tantôt contre la France ou contre les deux ensemble, souvent mal inspiré du reste par des ambitions dynastiques que flattaient de mauvais conseillers, se trouvait pratiquement réduit à l'impuissance.

Pour accroître leurs forces, les protestants avaient eu largement recours au procédé commode des sécularisations. Tantôt les princes du parti usaient de leur influence politique pour faire nommer à d'importants évêchés des personnages douteux ou faibles, ambitieux ou corrompus, qui ne tardaient pas, une fois en possession de leurs bénéfices, à passer ouvertement dans le camp du luthéranisme ; tantôt les évêchés étaient purement et simplement usurpés par les seigneurs qui convoitaient leur temporel et que soutenait la Ligue de Smalkade.

Un instant, les protestants purent espérer qu'ils obtiendraient la majorité dans le collège électoral lui-même. La couronne impériale, l'antique couronne de Charlemagne allait-elle donc être arra-

chée à l'Église catholique, de qui elle tirait sa raison d'être?

Déjà, les électeurs de Saxe et de Brandebourg étaient luthériens. L'électeur palatin adhérait à la Ligue de Smalkade, depuis 1545. A cette même date, l'archevêché de Mayence tombait aux mains d'un prélat à tendances luthériennes, Sébastien von Heusenstamm.

Qu'il passât ouvertement au protestantisme et que l'archevêque-électeur de Cologne, Hermann von Wied, réussît dans ses projets de sécularisation, les luthériens auraient cinq voix sur sept, dans les élections à l'empire. Les Habsbourg commencèrent à trembler. Heureusement Charles-Quint se trouvait momentanément délivré de soucis du côté de la France et de la Turquie. C'est alors qu'il fit déposer Hermann von Wied et se décida à réduire les protestants par les armes. Mais la politique ne connaît guère les déductions rigoureuses de la simple logique. Elle réduit les devoirs aux possibilités, sans s'apercevoir souvent que les possibilités nous apparaissent à travers nos intérêts ou les illusions de notre bon plaisir. L'empereur ne crut pas expédient de se passer du concours d'un luthérien de marque, traître à son parti, Maurice de Saxe. Il ne vit pas qu'il se liait les mains par avance, en cas de victoire. Il ne vit pas non plus que le traître pourrait un jour se retourner contre lui. La victoire de Mühlberg, le 24 avril 1547, apporta aux catholiques une grande joie, suivie bientôt d'amères déceptions. Maurice de Saxe eut l'art de

garder pour lui le plus clair des profits de la campagne. Il devint Électeur de Saxe, arbitre de la situation politique en Allemagne et ne tarda pas à se poser en protecteur du luthéranisme, sans doute pour se faire pardonner sa trahison à l'égard de ses coreligionnaires. Charles-Quint, entraîné par des promesses imprudentes, prétendit régler la question religieuse, sans recourir au pape ni au Concile. On vit reparaître ces édits doctrinaux, dont avaient jadis abusé les empereurs byzantins du IV^e^ et du VII^e^ siècles, dans les grandes querelles de l'arianisme et du monophysisme.

L'*Interim* d'Augsbourg, signé le 15 mai 1548, accordait aux protestants « le calice laïque », — le mariage des prêtres, — la suppression du Carême, de tous les jeûnes et abstinences, — et donnait de la justification une formule semi-luthérienne. Ces sortes de *compromis* où les politiciens admirent leurs chefs-d'œuvre ne satisfont généralement personne et ne servent qu'à obscurcir les problèmes et qu'à énerver les convictions.

La situation demeurait donc très troublée au moment où Canisius arrivait à Ingolstadt, vers la fin de 1549. Elle n'allait d'ailleurs pas tarder à s'aggraver encore. Maurice de Saxe entrera bientôt dans l'alliance étroite du roi de France, Henri II, en lui offrant comme prix de son amitié un gage superbe : les fameux Trois-Évêchés, Metz, Toul et Verdun, ainsi que la ville de Cambrai, jusque-là ville d'empire. L'Empereur Charles-Quint, complètement surpris par son allié de la

veille, sera mis en déroute, sans coup férir.

La marche triomphale de Maurice de Saxe ne sera arrêtée qu'au moyen des concessions les plus humiliantes. Le traité de Passau, en 1552, confirmé, trois ans plus tard par la *paix d'Augsbourg*, consacrera définitivement le principe néfaste des religions d'État et laissera aux luthériens tout le bénéfice des sécularisations antérieures à 1552. Sans doute, la clause dite du *réservat ecclésiatique* interdira pour l'avenir les odieuses spoliations grâce auxquelles le protestantisme avait eu tant d'attrait pour les princes. Mais la tentation sera trop vive pour beaucoup d'imiter les coups de force qui avaient jusque-là si bien réussi. L'agitation politique se poursuivra en Allemagne jusqu'au jour où l'effroyable guerre de Trente ans viendra liquider tous les conflits accumulés depuis un siècle de luthéranisme.

Si l'on détourne les yeux du domaine politique pour se représenter l'état des croyances et des mœurs, dans la société allemande d'alors, le spectacle n'est guère plus engageant.

Du côté protestant, la confusion doctrinale est extrême, les sectes se multiplient. Depuis la mort de Luther, les divisions s'accentuent, même au sein des Églises de la Confession d'Augsbourg. Mélanchthon passe pour trop modéré. Flaccius Illyricus est le chef des intransigeants. On se querelle sur la question du libre arbitre et de la prédestination, sur celle des œuvres. Au point de vue moral, les Églises luthériennes traversent une crise effroyable.

L'ivrognerie, la débauche, une grossièreté sans nom se sont propagées dans le peuple. La doctrine de la justification par la foi seule a enfanté les plus graves désordres. La guerre de Smalkade a fourni aux aventuriers de toute nature des occasions de pillage, d'attentats contre les mœurs, de crimes de toute nature et d'excès de toute espèce.

Du côté catholique, il y a aussi bien des misères : une effrayante ignorance dans les masses et jusque dans le clergé, un relâchement incroyable dans les monastères, un grand découragement en présence des audaces luthériennes, de l'indifférence chez un grand nombre, Les églises ont été dévastées, les couvents pillés ou brûlés, les fidèles terrorisés. On ne fréquente plus les sacrements. Les prêtres n'observent plus les lois de l'Église. Un grand nombre de paroisses sont sans pasteurs. Les écoles elles-mêmes se vident. La nation rétrograde vers la barbarie.

Saint Ignace avait bien raison d'écrire au duc Guillaume de Bavière, en lui envoyant ses trois religieux :

« Les membres de notre Compagnie dirigent vers un seul but tous leurs efforts : réformer les mœurs dépravées, changer les cœurs par l'exemple, par la sanctification des âmes et par une science et une érudition fondées sur la vraie foi et sur les préceptes de Jésus-Christ; ramener les hommes des funestes séductions des plaisirs à une vie chrétienne et bienheureuse, de la chair à l'esprit,

du monde à Dieu. Quel autre enseignement pourrait mieux répondre aux besoins de l'époque, en Allemagne surtout, où *le sanglier de la forêt cherche à déraciner et une bête sauvage à dévorer la vigne que la main du Seigneur a plantée*[1] ».

*
* *

Canisius et ses deux compagnons se mirent à l'œuvre sans retard. Le 26 novembre 1549, il commençait ses leçons sur les sacrements. La tâche était dure. Il n'avait au début que quatre ou cinq étudiants de théologie. Il fallait attirer des élèves, les former à la piété et à la vertu, agir sur les professeurs eux-mêmes, qui étaient loin de donner l'exemple. Peu à peu, on prit l'habitude, dans le monde des étudiants, de venir à la messe chaque matin, de se confesser et de communier souvent. Canisius prêchait aussi, en allemand, au peuple. Il obtint des succès grandissants, Sa réputation le fit choisir comme *recteur* de l'Université, le 18 octobre 1550. Un recteur n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui. Élu pour six mois, par les professeurs et les étudiants, il avait surtout la charge de la discipline scolaire, ce qui n'était pas une sinécure. Plus d'une fois, Canisius eut à sévir contre la turbulence ou l'inconduite des jeunes gens soumis à sa haute autorité.

1. Le saint fondateur cite, dans ces dernières lignes, un mot du Psaume LXXIX, verset 14.

L'année suivante, on lui offrit le poste de *Vice-chancelier*, qui était très honorifique et bien rétribué. Mais en dépit des sollicitations du duc de Bavière, saint Ignace refusa son consentement[1].

Cependant, Guillaume IV était mort le 9 mars 1550. Son successeur Albert V, qui devait mériter dans la suite le surnom de *Magnanime*, montra d'abord quelque hésitation dans son attitude à l'égard de la Réforme catholique. Volontiers, il aurait concédé, comme avait fait Charles-Quint par l'*Intérim* d'Augsbourg, le « calice laïque » et le « mariage des prêtres ». Les Jésuites comptaient des ennemis dans son entourage. Quand saint Ignace l'invita à tenir les engagements de son père en fondant un Collège universitaire, confié à la Compagnie, à Ingolstadt, il répondit par de bonnes paroles qui demeurèrent sans effet.

Cédant alors au désir de Ferdinand d'Autriche, roi des Romains, qui réclamait des professeurs jésuites pour l'Université de Vienne, le fondateur écrivit au duc qu'il était contraint de lui enlever les maîtres qu'il avait envoyés à Ingolstadt, en lui laissant entendre qu'il ne les rendrait que pour revenir dans cette ville fonder enfin le collège projeté.

Les Pères partirent en effet, pour Vienne, emmenant avec eux plusieurs novices, et ils arrivèrent dans cette ville, le 9 mars 1552.

1. Canisius put toutefois remplir les fonctions, comme suppléant, sans rétribution, jusqu'à la nomination d'un nouveau vice-chancelier.

*
* *

La vie de Canisius, à Vienne, fut à peu près ce qu'elle avait été à Ingolstadt. Le luthéranisme avait ravagé l'Autriche plus terriblement encore que la Bavière. Les protestants se livraient à une propagande effrénée et répandaient, à vil prix, dans les villes et les châteaux, leurs livres et leurs gravures contre la papauté et l'Église. Plus de trois cents paroisses n'avaient pas de prêtres, dans les environs de Vienne. Le recrutement du clergé était arrêté. Certains estimaient qu'il ne restait peut-être pas un catholique sur trente ou cinquante habitants en Autriche et dans les autres pays soumis au roi des Romains. L'Université de Vienne, qui comptait six cents étudiants, n'avait pas fourni vingt prêtres en vingt ans. Le peuple, appauvri par l'invasion, toujours menacé par les Turcs, croupissait dans l'ignorance, la grossièreté et la misère.

Un collège de Jésuites avait été fondé à Vienne, en 1551. Canisius arrivait en renfort. Sa venue précéda de quelques mois seulement la mort du P. Claude Le Jay, dont il fit l'éloge funèbre, à l'église Saint-Nicolas, le 7 ou 8 août 1552.

Le ministère du nouveau professeur ne tarda pas à s'élargir, comme à Ingolstadt. Non content de faire ses cours à l'Université, Canisius allait visiter les prisonniers de droit commun dans les cachots. Il prêchait dans les églises de la ville, puis bientôt en présence de la cour royale. Pendant les

fêtes de Noël de l'an 1552, il se rendit dans une paroisse de campagne, privée de curé depuis plusieurs mois, et se mit à instruire les enfants, à visiter les malades, à prêcher aux fidèles. Au carême de l'année suivante, il fit mieux encore. Affrontant les rigueurs d'un hiver rigoureux, il s'en alla, à travers les neiges et les glaces, prêcher dans les villages sans prêtres et distribuer les sacrements aux foules abandonnées.

Mais ce zèle admirable eut une conséquence tout imprévue pour Canisius. La mort de l'évêque Christophe Wertwein rendit vacant le siège de Vienne, en mai 1553. Le chanoine van den Bergh, frère de la seconde mère de Canisius, crut le moment venu de favoriser l'élévation de son neveu aux honneurs. Il habitait Vienne. Il pressa le nonce du pape, Martinengo, d'indiquer le nom de Canisius au roi Ferdinand, qui avait le droit de désignation. Ferdinand acquiesça immédiatement. Martinengo fut chargé d'obtenir du pape un bref qui obligeât Canisius à accepter la charge épiscopale.

A peine Canisius fut-il informé de ce projet, qu'il s'empressa de mettre tout en œuvre pour écarter de lui une dignité que tant d'autres eussent ambitionnée avec ardeur. Il avertit saint Ignace de ce qui se passait, en implorant son secours contre les influences prêtes à s'exercer pour sa nomination. Saint Ignace avait réussi à détourner Martinengo de son dessein, quand un nouveau nonce résolut d'agir directement auprès du pape. Fort heureusement Jules III était homme à comprendre que

l'humilité religieuse était plus précieuse dans l'Église que la nomination d'un excellent évêque à Vienne. A toutes les instances, il répondit qu'il ne voulait rien faire contre la volonté du Père Ignace. Finalement, il fut décidé que Canisius serait nommé, pour un an, administrateur du diocèse de Vienne, sans recevoir aucun traitement. Ferdinand essaya encore d'obtenir de Paul IV, qui succéda à Jules III, en mai 1555, l'élévation de Canisius à l'épiscopat. Paul IV aurait cédé peut-être, mais les instances de saint Ignace l'emportèrent une fois de plus. Il fut acquis que les membres de la Compagnie de Jésus n'acceptaient point les dignités de l'Église. « Je remercie la Souveraine Bonté, écrivait Canisius, dès le 25 mars 1555, de la grâce qu'il m'a accordée de n'avoir plus à craindre ni l'épiscopat ni même l'administration du diocèse[1]. J'espère que jamais le démon ne parviendra à vaincre notre Compagnie, par ces fumées et ces couleurs. Fasse la divine miséricorde que nous puissions garder la simplicité de notre institution[2]. »

Il ne changea jamais de sentiment et sa joie fut immense quand il vit se dissiper les dernières

1. Il faut donc admettre avec Braunsberger, le plus récent biographe du Bienheureux, que Canisius n'eut même pas à administrer le diocèse, comme il avait été convenu un moment donné. Ce que les anciens biographes ont dit sur ce point est à rectifier.

2. Braunsberger *op. cit.*, I, 520. Il ne reste pas trace d'un acte administratif accompli par Canisius. Le projet fut donc sûrement abandonné.

craintes, que les démarches faites auprès de Paul IV avaient pu lui inspirer (1556).

*
* *

Si la Providence n'avait pas permis que le zèle du P. Canisius fût restreint au seul diocèse de Vienne, c'est sans doute qu'elle le destinait à agir sur un théâtre beaucoup plus vaste et qu'elle voulait en faire l'apôtre de tous les pays allemands.

Déjà le saint religieux s'était accoutumé à voir large. Appelé à maintes reprises dans les conseils des évêques et des princes catholiquee et notamment du roi des Romains, Ferdinand Ier, il avait pu approfondir le grave problème de la conversion de l'Allemagne, si profondément rongée par le luthéranisme. Il avait compris que le plus grand mal des Églises d'Allemagne était l'effrayante ignorance des populations. On verra, au chapitre suivant, comment Canisius fournit aux pasteurs catholiques un instrument de premier ordre pour l'instruction religieuse de toutes les classes de la société, par la publication de son célèbre *Catéchisme*. Mais il ne suffisait pas d'avoir un excellent manuel, il fallait aussi des maîtres pour le répandre, le commenter, le faire valoir et jeter partout dans les âmes le bon grain qu'il contenait. Or les vocations ecclésiastiques ou religieuses ne pouvaient naître que dans des collèges catholiques. Fonder par conséquent, dans les principales villes, des établissements de ce genre, organiser, où il se pourrait, des séminaires

théologiques, créer des prédicateurs ambulants pour les paroisses privées de prêtres, tels étaient, suivant Canisius, les moyens à employer pour restaurer le catholicisme en Allemagne. Ces moyens lui étaient du reste indiqués par le saint fondateur de la Compagnie, dans une lettre très importante, en date du 18 août 1554. Dans cette lettre, saint Ignace insistait avec raison sur la nécessité d'une discipline énergique dans l'Église comme dans l'État. Si les rois et les seigneurs, si les évêques et les autres dignitaires à charge d'âmes voulaient arrêter les progrès de l'hérésie, il leur fallait s'affirmer avant tout eux-mêmes, sans réserve et sans respect humain, comme catholiques, ne donner leur confiance qu'à des ministres, professeurs ou prédicateurs catholiques, arrêter par tous les moyens en leur pouvoir la propagande luthérienne, faire saisir et détruire les livres hérétiques et en défendre la diffusion. Saint Ignace n'était pas de ceux qui reconnaissent des droits à l'erreur. Sans doute, il est des cas où par crainte de plus grands maux, un souverain peut et doit tolérer des erreurs que sa foi condamne, mais il ne lui est jamais permis de pactiser avec elles et il ne saurait oublier que tôt ou tard le bien public souffre des mauvaises doctrines auxquelles on a laissé libre cours. En face du sectarisme protestant, les princes catholiques, les évêques surtout, n'avaient que trop longtemps fait preuve d'une faiblesse et d'une condescendance, qui avaient favorisé la fortune du luthéranisme. Il était temps de réagir.

Canisius est donc dès lors tout occupé de fondations de collèges. Ses lettres ne parlent que de cela. Il en conçoit de deux sortes. Il voudrait des *collèges universitaires*, analogues à celui de Vienne, où l'on recevrait les étudiants pauvres pour leur permettre de se préparer aux examens supérieurs des Universités, et des *convicts*, sorte de collèges payants destinés à la formation intellectuelle et religieuse des jeunes nobles. Un de ces convicts est créé par lui à Vienne, au printemps de 1554, sous le nom de *collège archiducal*. Ce collège recevra dix ans plus tard un élève de choix, dont les vertus seront données en modèle aux étudiants : *saint Stanislas Kostka*. Or y comptera une centaine d'élèves, en 1574.

Dans le même temps, le P. Canisius négociait des fondations de collèges universitaires à Ingolstadt, à Cologne, à Nimègue, sa ville natale, à Prague, à Innspruck, en Prusse et en Hongrie.

Saint Ignace avait pris, deux ans auparavant, une initiative dont l'avenir devait prouver la puissante fécondité. Le 31 août 1552, il avait fondé à Rome le fameux *Collège germanique*, dont l'uniforme en soutane et soprana rouges, barrées de la ceinture noire, met encore aujourd'hui une note pittoresque dans les rues de la ville éternelle. Ce collège devait former une armée de prêtres instruits pour défendre l'Église catholique en Allemagne. Après de laborieux débuts, où la discipline imposée par le saint souleva de graves agitations parmi les premiers élèves venus des pays germaniques, le

collège se développa rapidement, avec la protection et l'encouragement des papes et des prélats importants de tous les pays. Pierre Canisius fut un de ceux qui s'occupèrent, avec le plus de zèle et de bonheur, de lui procurer des élèves. Au mois d'avril 1554, il envoya 22 jeunes Autrichiens d'un coup. Le pape Jules III fut ravi. L'avenir de l'importante fondation était assuré. Canisius ne cessa plus de lui recruter en abondance les sujets d'avenir. De 1552 à 1905, on a calculé qu'il était sorti, de cette maison, 29 cardinaux, 49 archevêques, dont cinq princes-électeurs et 20 primats, 285 évêques, des dignitaires de toute sorte en foule, en tout 6.300 élèves. Parmi les statues et portraits de personnages illustres qui ornent ce Séminaire, le pape Léon XIII a voulu que l'on vît la statue en marbre du bienheureux Canisius. Il le regardait, à juste titre, comme l'un des plus insignes bienfaiteurs de la maison.

Dans les années 1555 et 1556, Canisius s'employa de toutes ses forces à la fondation des collèges de Prague et d'Ingolstadt. On le trouve presque constamment en voyage. Son œuvre à Vienne est pratiquement terminée. Mais il y reviendra souvent et l'on peut dire, en toute assurance, que c'est à lui, pour une grande part, que l'Autriche doit d'être revenue au catholicisme. Bravant les colères et les rancunes, il réussit à faire expulser de la cour et de l'Université des hommes suspects, tels que Nicolas Bourgeois de Bruxelles, connu alors sous son nom grécisé de *Polites*, et Sébastien

Phauser, le prédicateur à la mode dans Vienne, le favori de l'archiduc Maximilien, fils du roi Ferdinand, mais par ailleurs prêtre prévaricateur, d'idées et de mœurs scandaleuses.

En Bohême, il eut à affronter des colères plus violentes encore. Ce malheureux pays, si admirablement favorisé de la nature, avait été ravagé par les hérésies et les guerres de religion. L'antique Université de Prague était en pleine décadence. Les sectes pullulaient : Utraquistes, Frères bohêmes Vaudois, Anabaptistes, Luthériens s'agitaient et se disputaient les âmes. Le catholicisme avait presque entièrement disparu. La création d'un collège de Jésuites à Prague ranima les haines invétérées contre l'Église romaine. Canisius fut menacé du sort de saint Jean Népomucène. On parlait publiquement de le jeter dans la Moldau, comme l'illustre martyr. Un jour qu'il disait la messe, dans l'église de Saint-Clément, il fut, raconte-t-il, « salué d'une pierre, qu'on lui jeta par une fenêtre. » (10 mai 1556.)

Toutes ces menaces ne l'empêchèrent point de prêcher hardiment dans Prague et de mener à bien la fondation d'un collège, qui obtint les faveurs des Hussites eux-mêmes, et d'où partit un beau mouvement de conversions destiné à se développer surtout au siècle suivant [1].

De Prague, Canisius fit encore de nombreux voyages à Augsbourg où se trouvait le roi Ferdi-

1. De 1661 à 1678, les Jésuites convertirent, en Bohême, Silésie et Moravie, près de 30.000 hérétiques, dit Braunsberger, *Petrus Canisius*, p. 76.

nand, au temps de la grande diète de pacification de 1555, — à Vienne, Munich, Ingolstadt, — où s'achevait la fondation d'un collège autrefois promis par le duc de Bavière.

Tous ces travaux du bienheureux étaient connus de saint Ignace. Canisius rendait compte régulièrement de ses moindres démarches, de ses efforts, de ses projets, de ses espérances au fondateur. On n'est donc pas surpris que ce dernier, voyant s'ouvrir pour la Compagnie, un vaste champ d'apostolat, ait eu l'idée de fonder une nouvelle province de l'Ordre, pour l'Allemagne, y compris l'Autriche et la Suisse, et d'en confier la direction à Canisius lui-même. Par une lettre en date du 9 juin 1556, il le créa en effet provincial. Ce fut l'un de ses derniers actes. Le 31 juillet suivant, il allait recevoir la récompense que Dieu réserve au ciel à ses grands serviteurs de la terre.

CHAPITRE IV

L'œuvre catéchistique de Canisius.

Un des principaux titres de gloire de Canisius, c'est son œuvre catéchistique. Il a travaillé toute sa vie au perfectionnement de ses premières publications, dans ce domaine. Mais c'est ici qu'il convient d'en parler, car c'est à Vienne, qu'il a composé son premier Catéchisme, sous le titre de *Somme de la doctrine chrétienne*.

Les Luthériens avaient pris, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, une belle avance sur les catholiques. Ce n'est pas, à vrai dire, que Luther ait inventé le catéchisme, ainsi que le laissent entendre volontiers les protestants. L'idée d'un résumé pour le peuple fidèle est aussi ancienne que l'Église, et la *Didachê* notamment, qui date du 1er siècle de notre ère, n'est pas autre chose qu'un catéchisme très primitif. Saint Augustin avait écrit un « Catéchisme à l'usage des illettrés[1] ». Saint Cyrille de Jérusalem, saint Grégoire de Nysse avaient composé des œuvres du même genre. Beaucoup plus tard, le chancelier Gerson avait formulé l'idée

1. *De catechizandis rudibus* (vers 400).

d'une « *Somme de la doctrine chrétienne,* » pour le peuple, et le concile de Tortose, en 1429, l'avait réalisée. Les publications de ce genre abondaient au XVe siècle. Dès cette époque, le catéchisme catholique actuel existait. L'invention de l'imprimerie permit de le répandre parmi les fidèles. Quand Luther publia en 1524 son *Grand* et son *Petit Catéchisme,* il n'avait donc la prétention de créer ni le nom ni la chose. Mais il avait l'art de simplifier, de populariser, de clarifier. Il sut mettre sa doctrine à la portée des plus ignorants. Les catholiques essayèrent d'imiter son genre. Les catéchismes de Georges Witzel (1535), — de Jean Dietenberger (1537), — de l'évêque Johansen de Meissen (1542), — du chanoine Gropper de Cologne (1547), — du dominicain Pierre de Soto (1548) pouvaient avoir leurs mérites. Mais il ne satisfaisaient pas suffisamment aux exigences de l'apostolat catholique, en face du protestantisme. Dès 1550, alors qu'il était encore à Ingolstadt, Canisius exprimait le désir d'un nouveau catéchisme, destiné à combattre celui de Luther.

Chose curieuse, le roi Ferdinand nourrissait, à la même date, la même préoccupation. Il demandait à son Université de Vienne de mettre sur pied un « Catéchisme chrétien universel » (1551).

A peine Canisius était-il arrivé à Vienne, au printemps de 1552, qu'il se mettait au travail pour rédiger l'ouvrage, dont le besoin se faisait partout sentir. Une lettre qu'il écrit le 7 août 1552 nous apprend qu'il s'y applique depuis plusieurs mois

déjà et que son supérieur lui fait un devoir de renoncer aux visites dans les prisons et les hôpitaux, pour s'y consacrer tout entier. Au début de 1554, il pouvait en soumettre une première partie au roi Ferdinand. Celui-ci exprima le désir que les passages de l'Écriture et des Pères, sur lesquels s'appuyait l'enseignement dogmatique, fussent indiqués en marge. Ce travail fut soumis à l'examen des Pères de Rome. Bref, la « Somme » de Canisius parut à Vienne, en latin, dans le courant d'avril 1555. Elle ne portait point de nom d'auteur. On lisait simplement sur la page de frontispice : « *Summa doctrinae christianae, per quaestiones tradita, et in usum Christianae pueritiae, nunc primum edita.* » — *Somme de la doctrine chrétienne, présentée par demandes et réponses, et publiée pour la première fois, à l'usage de l'enfance chrétienne.* — Au-dessous de ce titre, on lisait, toujours en latin, la mention suivante : « Par l'ordre et l'autorité de Sa Majesté le roi des Romains, de Hongrie et de Bohème, archiduc d'Autriche, etc. » On avait tiré à 4.000 exemplaires. L'édition fut enlevée en quelques mois. Il en parut une seconde, à Vienne, dans l'été de 1555, une troisième, l'année suivante, pendant que Louvain publiait également la « Somme » pour la première fois.

On comptait, dans l'exposé de Canisius, 211 questions. Les réponses n'avaient point cette brièveté que présentent aujourd'hui celles de nos catéchismes. Quelques-unes remplissent quatre ou cinq pages.

L'ouvrage compte deux parties principales : la première traite de la sagesse chrétienne, la seconde, de la Justice. La sagesse chrétienne consiste dans la pratique des vertus théologales : la Foi, l'Espérance, la Charité. La Foi, c'est l'adhésion de l'esprit aux enseignements de l'Église, tels qu'ils sont résumés dans le symbole des Apôtres; — l'Espérance nous est enseignée dans l'Oraison dominicale, — et la Charité, dans le Décalogue. Les commandements de l'Église et la pratique des sacrements ont pour but de maintenir en nous ces trois vertus essentielles. C'est pourquoi Canisius traite successivement du *Symbole,* du *Pater,* du *Décalogue*, des *préceptes de l'Église* et des *Sacrements.*

Dans la seconde partie, qui enseigne la *Justice* chrétienne, il parle des péchés, de leurs espèces, de leurs degrés, des bonnes œuvres, des vertus cardinales, des dons du Saint-Esprit, des huit béatitudes, des conseils évangéliques et des fins dernières de l'homme.

Cette division est moins claire que celle qui a prévalu dans nos catéchismes modernes, qui se divisent en trois parties principales :

Des vérités qu'il faut croire (explication du symbole). *Des moyens de sanctification* (grâce, prière, sacrements). *Des commandements qu'il faut observer* (ceux de Dieu et de l'Église).

Mais Canisius n'en avait pas moins réalisé un progrès remarquable sur ses devanciers. Son exposé était simple, vigoureux, facile à comprendre. Il se

distinguait surtout par la sérénité parfaite du ton et l'absence de toute polémique. On aurait en vain cherché dans la « Somme » les noms de Luther, Mélanchthon, Zwingli ou Jean Hus. On n'y parlait ni de protestants, ni d'utraquistes ou d'anabaptistes. Canisius enseignait la doctrine catholique, rien de plus, rien de moins. Les marges de son livre étaient bondées de références : dès la seconde édition, elles atteignaient le chiffre de 2.000 pour les textes bibliques, de 1.200 pour les Pères. Un compatriote de Canisius, le Père jésuite Pierre Buys (en latin *Busaeus*) eut la pensée de publier, à Cologne, une édition de la « Somme » canisienne, avec la citation *in extenso* des passages allégués. Il obtint de la sorte un énorme ouvrage, en quatre volumes, qui fut dans la suite souvent réédité, soit en in-folio, soit en plusieurs tomes de format plus réduit, et qui pouvait servir d'arsenal inépuisable pour les controverses contre les écrivains protestants.

Cependant Canisius avait compris que, s'il pouvait être utile à quelques-uns de grossir son premier travail, au point que son texte disparaissait au milieu des notes destinées à le compléter, il serait encore plus utile, pour la foule des humbles qu'il désirait atteindre, de le traduire en langue vulgaire et de l'abréger le plus possible. Il s'y appliqua dès le principe. En 1554 ou 1555, il tirait de la « Somme » un extrait en allemand, qui fut traduit, au mois d'août 1555, en italien, avant même d'être achevé. D'autre part, la « Somme » elle-même, — sans les additions de Buys, — fut traduite en

allemand et parut à Vienne, vers le milieu de 1556. La même année, Canisius publiait un *Petit catéchisme*, en allemand, à l'usage des commençants, — une mise au point de l'extrait rédigé un ou deux ans auparavant.

La diffusion de toutes ces œuvres fut extrêmement rapide. Le roi Philippe II d'Espagne prit soin de répandre et d'imposer, dans les Pays-Bas, les différents catéchismes de Canisius, soit en latin, soit en flamand.

En 1557, on eut, à Anvers, la première traduction française de la Somme. A partir de l'an 1558, il serait malaisé de compter les éditions nouvelles de la *Somme* ou du *Petit catéchisme*, tant elles se multiplient un peu partout, souvent à l'insu de l'auteur et dans des langues diverses.

Il faut noter pourtant que ce qu'on nomme d'ordinaire le *Petit catéchisme*, n'est pas ce simple extrait de la Somme que Canisius avait édité en allemand vers la fin de 1556, mais un travail un peu plus développé, en 122 questions, qu'il composa, sur la demande de quelques professeurs de Louvain, au cours de ses voyages, à Worms et Saverne, en 1557, et que les Jésuites de Cologne publièrent, sur la fin de 1558, sous le titre de *Petit catéchisme des catholiques*. Il était en latin, mais il fut traduit dans la suite, en différentes langues. Des œuvres catéchistiques de Canisius, c'est la plus achevée et la mieux adaptée au but poursuivi. C'est du reste celle qui eut le plus de succès. Un siècle plus tard, elle comptait 400 éditions. Dès 1614,

l'un des biographes du bienheureux, le P. Matthieu Rader, pouvait écrire : « Le bien qui a été fait, presque dans le monde entier, par le Catéchisme de Canisius, est immense. On l'explique à la jeunesse, on le commente dans les églises, les écoles, les gymnases et les Universités. On peut vraiment dire que Canisius dès maintenant parle les langues de presque tous les pays, l'allemand, le slave, l'italien, le français, l'espagnol, le polonais, le grec, le hongrois, l'anglais, l'écossais, l'éthopien, et (comme je l'ai entendu dire par mes frères) même l'indien et le japonais, en sorte que Canisius a pu et peut être appelé aujourd'hui le *Docteur* de presque toutes les nations [1]. »

En Allemagne, le nom de Canisius devint si populaire qu'en certaines régions, l'on disait couramment, presque jusqu'à nos jours : « Sais-tu ton *Canisius?* » pour demander à un enfant : « Sais-tu ton catéchisme? [2] »

La colère des Luthériens, en présence d'un tel succès, se traduisit par de violentes attaques, de lourds pamphlets, de grossiers calembours sur le nom du bienheureux.

Toutes les injures lui étaient adressées. Mélan-

1. Raderus, S. I., ,... *De vita Petri Canisii*... Sociorum e Germania primi, religiosissimi et doctissimi viri,... libri tres, — Munich, 1614, p. 58. — On appelle aussi parfois le *Petit Cathéchisme* de Canisius « Institutions de piété chrétienne », ou « La Doctrine chrétienne ».

2. Le pape Léon XIII a rappelé ce fait dans son Encyclique aux évêques d'Allemagne pour le troisième centenaire du B. Canisius, datée du 1er août 1897.

chthon lui-même, qu'on a coutume d'appeler « le doux Mélanchton », par opposition sans doute au rude Luther, affectait de ne l'appeler que le « Cynique »[1]. « Canisius, disait le luthérien Wigand, est un *Chien* qui déchire à belles dents les Saintes Écritures et les traîne par les cheveux; c'est un misérable blasphémateur; son catéchisme est un sabre qui transperce les âmes, les tue et les jette en proie au diable[2]. »

Les historiens protestants de nos jours ont apprécié avec plus de justice et de sang-froid le catéchisme de Canisius. « Ce petit livre, sous ses diverses formes, a écrit Henri Böhmer, obtint bientôt, grâce à la faveur des autorités catholiques, une popularité égale à celle du catéchisme de Luther. Mais il mérita ce succès par sa valeur intrinsèque. Il est écrit dans un style clair et populaire, présenté sous une forme attrayante et empreint d'une forte saveur biblique, conforme aux besoins de l'époque. Son principal mérite est d'être exempt de toute polémique proprement dite. Et c'est là précisément ce qui, dans cette époque batailleuse, lui donna une efficacité supérieure à celle de tous les livres de polémique du parti catholique. Il devint, sous sa forme la plus abrégée, une sorte de bréviaire populaire, comme le petit catéchisme de Luther; aussi fut-il, à cause de cela, de la part de ses adver-

1. Jeu de mot sur le nom de Canisius, qu'on rapproche de *Canis,* Chien, comme *Cynique* dérive d'un mot grec qui veut dire Chien.

2. Voir Janssen, *l'Allemagne et la Réforme*, IV, 444 et suiv.

saires protestants, honoré d'aussi grossières appréciations que le catéchisme de Luther de la part des catholiques »[1].

Quant à Canisius, il se faisait une gloire « d'être vilipendé par les ennemis de l'Église », et rien ne put jamais le faire sortir de sa modération. Intransigeant sur la doctrine, il savait pratiquer la charité la plus parfaite à l'égard des personnes. Jamais aucune injure ne souilla sa plume.

S'il ne connut pas toujours le bien accompli par ses ouvrages, il eut cependant parfois la consolation d'en saisir sur le vif la grande utilité.

Vers la fin de sa vie, alors qu'il était à Fribourg, en Suisse, impotent et immobilisé dans sa chambre d'infirme, il reçut un jour une lettre que la postérité a recueillie et qui est aussi honorable pour celui qui l'a écrite que pour celui à qui elle s'adressait.

Elle était signée de *François de Sales* et portait la date du 21 juillet 1595. François de Sales avait alors vingt-huit ans. C'était la période héroïque de sa vie, celle où il bataillait hardiment, seul et sans ressources, contre les hérétiques obstinés du Chablais.

Voici quelques extraits de cette lettre, traduits du latin[2] « : Tel est l'éclat de la vertu, vous l'ignorez moins que personne, Père très vénérable, qu'aucune distance ne peut l'empêcher d'être aper-

1. Henri Böhmer, *Les Jésuites*, trad. Gabriel Monod, Paris, 1910, p. 107.

2. *Œuvres de saint François de Sales*, édition d'Annecy, tome XI (1900), p. 140-144. Je modifie quelque peu la traduction donnée dans cette édition.

çue, d'illustrer, par sa lumière, ceux qui la possèdent et de les rendre aimables à quiconque honore au moins son nom. C'est pourquoi j'estime n'avoir besoin d'aucune excuse, alors que j'ose vous écrire, moi, homme obscur et inconnu ; car vous n'êtes de votre côté ni inconnu ni obscur, vous qui vous êtes signalé auprès de tous les fidèles chrétiens par tant d'actes, de discours et d'écrits excellents (pour ne rien dire de trop !)...

« Voici le neuvième mois que je suis au milieu des hérétiques et, si vaste que soit la moisson, je n'ai pu renfermer encore que huit épis dans l'arche du Seigneur... Au nombre de ces convertis, se trouve un certain *Pierre Poncet*, jurisconsulte érudit, et, en ce qui regarde l'hérésie, beaucoup plus savant que le ministre calviniste du lieu. Voyant dans ses entretiens familiers, que le témoignage de l'antiquité faisait impression sur lui, je lui ai prêté votre *Catéchisme*, avec les sentences des Pères rapportées au long par Busée. Cette lecture l'a tiré de l'erreur et ramené dans la voie frayée de l'antique Église. Il s'est enfin converti et tous deux nous vous en sommes très, très obligés. »

Dans la fin de sa lettre, le saint apôtre du Chablais questionnait l'apôtre de l'Allemagne et de la Suisse au sujet d'une interprétation difficile du texte hébreu de la Genèse.

Nous ne connaissons pas la réponse de Canisius, mais il dut sans nul doute remercier le Ciel d'avoir béni les armes qu'il avait forgées pour la défense de la vérité et l'expansion de la foi.

CHAPITRE V

Canisius au Colloque de Worms (1557).

Pierre Canisius avait trente-cinq ans lorsqu'il devint provincial de la Compagnie de Jésus, en Allemagne. A partir de ce temps, il fut mêlé à toutes les affaires concernant la religion dans son pays. Son apostolat devint de plus en plus fécond et le flot luthérien, qui menaçait, avant lui de tout envahir et de tout submerger, commença à descendre. Les divisions qui déchiraient le parti protestant, l'appui énergique des Habsbourg, en Autriche, et des Wittelsbach, en Bavière, celui de quelques évêques de cœur, tels que Otto Truchsess, cardinal d'Augsbourg, tels furent les facteurs humains expliquant ses succès. Mais son zèle ardent, servi par un admirable talent oratoire, par une science très sûre et très étendue, par une indomptable énergie au travail, ses mortifications, ses prières continuelles et celles qui se faisaient pour l'Allemage, dans toutes les maisons de l'Ordre, sa sainteté en un mot et celle de ses frères en religion, voilà ce qui obtint surtout la conversion d'un si grand nombre d'âmes.

Au mois d'août 1556, après avoir installé au

collège nouvellement fondé à Ingolstadt, les Pères arrivés de Rome, il se rendit à la diète de Ratisbonne, où le mandait Ferdinand Ier. Il y prêcha, dans la belle cathédrale de la ville, les louanges de la Vierge Marie au jour de l'Assomption, puis, à la demande instante du chapitre, au jour de la Nativité, le 8 septembre.

Nous ne le suivrons pas dans les nombreux voyages que sa fonction lui impose, à Eichstätt, Passau, Padoue, Dillingen. On le retrouve à Ratisbonne, avec le cardinal d'Augsbourg, au début de décembre. Bien que fatigué par une maladie d'estomac, suite de ses travaux trop multipliés, il prêche quatre fois par semaine, pendant l'Avent, à la Cathédrale, au milieu d'un énorme concours d'auditeurs empressés et charmés. Il continuera à prêcher tous les dimanches et jours de fêtes, jusqu'au mois de mars suivant. On ne se lasse point de l'entendre.

Cela ne l'empêche point de prendre part aux délibérations de la diète et d'y jouer un rôle important. Les protestants réclament un nouveau *Colloque* religieux. Ils savent en effet que les *Colloques* leur ont toujours réussi. Ils servent à leurs théologiens à répandre leurs doctrines, et en dépit des réponses et des réfutations catholiques, il reste toujours quelque chose de leurs vaines affirmations. Canisius essaya en vain de détourner le roi Ferdinand d'acquiescer à la demande des luthériens. Le roi avait besoin d'eux pour combattre les Turcs, qui ne cessaient de menacer ses États héréditaires. Il fut donc

décidé qu'un Colloque aurait lieu à Worms, au mois d'août 1557. Canisius fut désigné comme l'un des champions de la théologie catholique, dans la future discussion.

*
* *

Le 23 août 1557, il arrivait à Worms, avec le P. Goudan et un frère de service, pour prendre part au Colloque. Canisius y venait par pure obéissance : « L'expérience de tous les siècles, avait-il écrit à Ferdinand, prouve que dans les assemblées de ce genre, le temps se perd en discours inutiles. Le colloque terminé, aucun parti ne veut avoir le dessous, chacun s'attribue la victoire, des bruits contradictoires sont propagés et ce qui résulte de tout cela, ce n'est point la paix des consciences, mais un dissentiment plus irrémédiable et des rancunes plus amères[1]. »

La thèse catholique était que, dans les querelles théologiques, le dernier mot devait appartenir à l'Église infaillible, représentée par un *Concile général*. Mais les protestants n'avaient pas voulu prendre part au Concile de Trente, et ne cessaient d'attaquer ses décisions. Comment auraient-ils cédé plus aisément aux argumentations d'un petit nombre de théologiens catholiques, dans un Colloque, où ils venaient bien plus pour se faire entendre que pour écouter loyalement leurs adversaires !

1. Janssen, *l'Allemagne et la Réforme*, Paris, 1895, IV, 21.

Le colloque de Worms ne s'ouvrit que le 11 septembre 1557[1].

A la tête des théologiens protestants se trouvait l'illustre Mélanchthon, l'ami intime et le confident de Luther, son successeur à la tête de l'Université de Wittemberg, fortement combattue alors par l'Université luthérienne de Iéna, où dominait l'intransigeant Flacius Illyricus.

Mélanchthon avait soixante ans. Les critiques dont il était l'objet de la part des radicaux luthériens, tels que Flacius, semblent avoir aigri son caractère. Il se montra violent et cassant au colloque de Worms. Dès la première séance, il s'éleva avec force contre l'Église catholique : « Nous n'avons pas dévié et nous ne dévierons jamais, s'écria-t-il, de la Confession de foi, présentée à Augsbourg[2]. Nous rejetons toutes les hérésies ou sectes qui la contredisent, mais avant tout les décisions impies du prétendu Concile de Trente. Nous soutenons que la véritable Église ne peut être cherchée parmi ceux qui contredisent la vérité, malgré la voix de leur conscience. Nous croyons qu'elle ne réside que dans l'Assemblée qui annonce la parole intégrale de l'Évangile et rejette avec horreur le culte des idoles [3].»

Cette déclaration hautaine n'était pas faite pour

1. L'histoire du Colloque, avec les actes authentiques fut publiée, en 1624, à Ingolstadt, par Frédéric Forner, évêque suffragant de Bamberg.

2. On sait que Mélanchthon avait été, en 1530, le rédacteur de cette Confession de foi.

3. *Corpus Reformatorum*, IX, 265-268.

provoquer un rapprochement des esprits. Dire que les catholiques « contredisaient la vérité, malgré la voix de leur conscience », c'était brutalement les accuser de mauvaise foi, les blesser dans leur honneur et montrer que l'on n'attendait d'eux qu'une capitulation sans condition devant le luthéranisme.

Une capitulation de ce genre était pourtant moins possible que jamais. Où était donc le vrai luthéranisme?. Était-ce celui de Mélanchthon ou celui de Flacius Illyricus? La Confession d'Augsbourg avait déjà subi plus d'un changement. Mélanchthon la regardait comme sa propriété. Chaque édition y avait apporté quelques retouches de sa part. Tous ses adhérents ne l'interprétaient pas de la même manière.

La discussion s'engagea cependant, entre les deux partis. Dans la cinquième réunion, ce fut au tour de Canisius de répondre aux déclamations passionnées des protestants contre l'Église romaine.

Il commença par déclarer que les catholiques n'approuvaient point les querelles « peu mesurées et amères » et que si « les hommes droits du parti adverse avaient bien voulu les éviter au même degré il n'y aurait pas eu lieu de s'arrêter si longuement aux abus de l'Église[1] ». Ces abus, les catholiques les condamnaient également. Mais les protestants donnaient le nom d'abus à des usages consacrés par la foi catholique, tel que le culte des saints,

1. Fornerus, *Historia hactenus sepulta Colloquii Vuormatiensis*, 1557, — Ingolstadt, 1624, p. 39-42.

l'adoration de l'Eucharistie, la pratique de la Messe privée. Canisius promit de traiter de tous ces points successivement, mais il demanda aux luthériens de vouloir bien d'abord condamner nettement, avec les catholiques, les doctrines hérétiques dont le nombre ne faisait que s'accroître.

C'était demander aux luthériens de se mettre d'accord entre eux. Ils préférèrent continuer leurs attaques contre les « abus ecclésiastiques ».

Canisius leur répondit encore dans la sixième session qui fut la dernière du Colloque.

« Une mauvaise cause, dit-il, est toujours défendue par des injures, quand il faudrait des arguments et une discussion où l'on rivaliserait de courtoisie. Nous pourrions bien nous aussi opposer les outrages aux outrages... mais arrière la calomnie, nourricière de dissensions. Vienne plutôt, nous le demandons à Dieu par Jésus-Christ, auteur et ami de la paix, la charité évangélique, conciliatrice des esprits. » Venant alors au fond de la discussion, Canisius ajouta: Toutes les fois que l'Écriture est en elle-même claire et évidente, nous nous empressons d'acquiescer à son témoignage et nous ne cherchons aucune autre autorité, aucune autre preuve... Mais lorsqu'une discussion s'élève, sur des passages plus obscurs ou d'interprétation douteuse,... pour avoir la véritable interprétation, nous recourons à l'enseignement commun des saints Pères, non point pour substituer la doctrine de l'Église à celle de l'Écriture, mais pour que l'Église nous apprenne le sens véritable et orthodoxe de l'Écriture. » Que des difficultés de

cette nature pussent exister, l'expérience le prouvait d'une manière indubitable. Les protestants eux-mêmes n'étaient-ils pas divisés sur le sens de cette parole de la Cène : *Ceci est mon corps ?* N'étaient-ils pas en désaccord sur le nombre des sacrements, sur le mérite des bonnes œuvres et sur tant d'autres choses encore?

Canisius avait bien le droit de conclure que les discussions, même sur les vérités les plus essentielles de la foi, seraient sans fin, et que l'Allemagne continuerait à être livrée à des luttes irréconciliables, aussi longtemps que chacun aurait le droit de suivre son propre sentiment et, tout en faisant appel à l'Écriture, se réserverait de l'interpréter à sa guise.

Cet orgueil, qui consistait à n'admettre comme vrai que le sens que l'on voulait bien donner aux textes et à condamner tous les autres, cet orgueil-là était la cause de tous les maux.

Là-dessus, Helding, chef des théologiens catholiques, somma les luthériens de déclarer sans ambages, s'ils condamnaient, oui ou non, les erreurs de Zwingli, de Calvin, d'Osiander et d'Illyricus, enfin celles des Picards ou Hussites.

A ces mots, la colère de Mélanchthon éclata : « Vous nous avez opposé, dit-il en parlant de Canisius, un orateur assez grandiloquent. Mais si vous entendez vous placer sur ce terrain avec nous, soyez certains que nous vous le rendrons abondamment[1]. »

1. Fornerus, *op. cit.*, 63.

Les esprits s'échauffaient de plus en plus. La question posée par les catholiques embarrassait singulièrement les luthériens. Certains d'entre eux pactisaient plus ou moins avec les sacramentaires. Les théologiens de Saxe et de Brunswick furent les seuls à relever le défi qu'on leur avait porté. Ils condamnèrent ouvertement les erreurs que leur avait signalées Helding. Mais les autres luthériens se refusèrent à les imiter et Mélanchthon, outré de dépit, les fit exclure de l'Assemblée.

Leur départ disloqua le parti luthérien et rendit impossible la continuation du Colloque.

Le 6 décembre 1557, Canisius écrivait à Laynez, vicaire général de la Compagnie : « Le Seigneur n'a pas voulu que ce Congrès fût complètement infructueux. Et d'abord, il a servi à montrer la concorde insigne qui règne entre les Catholiques... Le Seigneur a envoyé, au contraire, chez nos adversaires, un esprit de confusion. Ils n'ont pu se mettre d'accord ensemble. Le troisième résultat du Colloque a été de nous faire constater combien méprisable est l'autorité de ces adversaires de l'Église... En quatrième lieu, nous espérons que les divisions des sectaires confirmeront les catholiques dans l'antique religion...

« Nous avons accru, je crois, la crainte que nos adversaires avaient conçue de nous, et il n'est pas surprenant qu'ils soient très acharnés contre les « Jésuites », ainsi qu'on nous appelle dans toute l'Allemagne[1] ».

1. Braunsberger, *op. cit.* II, p. 176-177.

Canisius était convaincu également que « les membres d'Empire comprendraient désormais que l'union des Protestants était impossible à obtenir et que les princes renonceraient à l'avenir à ces sortes de tentatives, pour accepter la seule ressource qui s'offrît à eux : le Concile œcuménique ».

Les Pères Jésuites avaient fourni, pendant le Colloque, un travail formidable. « Souvent le temps nous a manqué pour dire la sainte Messe, avouait Canisius. Je suis surpris que notre santé et nos forces aient pu résister à un pareil labeur[1] ».

Somme toute, Canisius avait raison de se féliciter des résultats du Colloque. Les princes protestants eux-mêmes comprirent que leurs théologiens compromettaient le parti, par l'âpreté de leurs querelles et de leurs jalousies et par le spectacle qu'ils donnaient au monde de leurs divisions doctrinales. Ils recoururent désormais à la diplomatie et à la politique, pour réaliser entre eux cette unité qu'ils sentaient indispensable à la préservation de leurs intérêts. Mais leur attitude même condamnait les principes intellectuels de la prétendue Réforme.

« A ce moment-là, dit l'historien Maurenbrecher, commença le reflux, le mouvement de régression, la décadence du courant protestant en Allemagne ».

1. Même lettre, p. 177.

CHAPITRE VI

Le bienheureux Canisius en Alsace, à Dillingen, — à Rome, — en Pologne, — à la diète d'Augsbourg. (1557-1559.)

Les protestants se vengèrent de leur déconvenue, en répandant contre Canisius les fables les plus enfantines et les plus absurdes. Flacuis Illyricus n'hésita pas à propager, sur la conduite de l'humble religieux, les soupçons les plus outrageants.

Toutes ces rumeurs parvinrent aux oreilles du Père et ne firent que l'encourager dans ses travaux pour la conversion des âmes.

De Worms, il avait pu faire un voyage d'une quinzaine de jours, à Cologne, où il fut reçu à bras ouverts par ses amis, le chanoine Gropper, les chartreux, le comte Gebhard von Mansfeld, futur archevêque. Le Conseil de la cité l'invita à un vin d'honneur, ce qui ne se faisait que pour les princes et les personnages très importants.

Huit jours plus tard, il était de retour à Worms. Après la rupture du Colloque, il en partit, le 8 décembre, pour se rendre en Alsace, où l'évêque Érasme de Limbourg l'avait invité, pour négocier

l'organisation d'un collège de Jésuites, dans la région. L'évêque résidait à Saverne. Strasbourg était presque entièrement aux mains des hérétiques. L'Université de cette ville, qui comptait plus de mille élèves, ne comptait que des maîtres protestants.

Canisius demeura un mois à Saverne. C'est là qu'il acheva le *Petit catéchisme des catholiques*, dont on a parlé plus haut.

De Saverne, sans se laisser détourner par les menaces des hérétiques, Canisius passa par Strasbourg. Sa présence consola les fidèles, plus qu'ailleurs accablés par la majorité protestante.

Cependant, il avait été décidé que le collège de Jésuites projeté serait établi à Fribourg-en-Brisgau, où l'Université était demeurée fidèle au catholicisme.

Canisius se rendit dans cette ville, en janvier 1558, en passant par Sélestat, Colmar, Rouffach, Brisach. On était au fort de l'hiver. Il voyageait dans une voiture prêtée par l'évêque et partout il aimait à exhorter et à instruire les catholiques, nombreux et fervents dans cette région.

Après avoir reçu à Fribourg l'accueil le plus engageant et avoir jeté les bases du futur collège, il repassa par Strasbourg et de là se rendit par le Wurtemberg, à Dillingen, où l'attendait le cardinal Otto Truchsess.

1. Braunsberger, *op. cit.* II, 190, lettre du 1er février 1558.

Ce personnage, on a pu déjà s'en rendre compte, était l'un des plus zélés défenseurs de la religion catholique en Allemagne, le seul à peu près que comptât le haut clergé allemand.

C'était, en 1558, un homme d'environ quarante-cinq ans, très énergique, très cultivé, ami des lettres et des arts, peut-être un peu trop adonné au luxe, mais tout rempli de bonnes intentions et de nobles desseins. Son amour de la somptuosité ne l'empêchait pas de pratiquer l'humilité, à sa manière qui était parfois touchante. Il avait pour Canisius la plus profonde vénération. Quand il le reçut dans son palais de Dillingen, son premier soin fut de s'incliner devant son hôte, comme jadis Jésus-Christ devant ses Apôtres et, à la grande confusion du modeste religieux, de lui laver les pieds.

Il insista ensuite pour que la Compagnie de Jésus acceptât la haute direction de l'Université qu'il venait de fonder à Dillingen [1].

A la fin de janvier 1558, Canisius rentra à Ingolstadt, qui devint provisoirement sa résidence de provincial. Il fut sur le point de partir pour Vienne où les Jésuites étaient menacés d'une violente persécution. Mais les rumeurs qui couraient au sujet des mauvais desseins des protestants

1. Ce serait à l'imprimerie fondée à Dillingen par Truchsess, en même temps que l'Université, que les *Litanies de la Sainte Vierge* auraient été imprimées en latin pour la première fois, en 1558. Nicolas Paulus croit que Canisius n'y fut pas étranger.

contre l'Église, en Autriche, se calmèrent peu à peu. Cependant Ferdinand Ier demeurait très inquiet et un peu découragé. Son frère, l'empereur Charles-Quint, vieilli avant l'âge, venait d'abdiquer. La couronne impériale revenait, de droit, au roi des Romains. Les luthériens qui comptaient trois voix sur sept au Collège des Électeurs n'allaient-ils imposer des conditions pour agréer le nouveau souverain? Canisius alla trouver Ferdinand pendant que ce dernier se rendait à Francfort, la ville du couronnement. Il l'atteignit à Nuremberg. Ferdinand lui ouvrit son cœur et reçut ses viriles exhortations. Après cette entrevue, le nouveau monarque se sentit raffermi dans ses résolutions. A Francfort, il refusa de modifier le serment de la couronne, où l'on trouvait cette phrase : « Je jure de défendre la chrétienté et le Saint-Siège de Rome... » Canisius ordonna à tous les prêtres de la Compagnie, en Allemagne, de célébrer sept messes pour l'empereur. Il comprenait trop bien tout le poids de la tâche qui incombait à un souverain catholique dans un pays aussi agité et divisé que l'Allemagne au point de vue religieux. Peu après, il partait pour la ville éternelle, afin de participer à l'élection du successeur de saint Ignace.

*
* *

Le P. Canisius parvint à Rome, vers le milieu de mai 1558. De toutes les parties de l'Europe, les

autres provinciaux étaient venus. C'était la première Congrégation générale de la Compagnie. Mais, à cause de cela même, elle revêtait une importance exceptionnelle. Il s'agissait de savoir si les institutions du saint fondateur seraient maintenir intactes et si l'Ordre continuerait à marcher dans les voies qu'il lui avait tracées. L'assemblée ne comptait que vingt délégués, mais c'étaient tous des hommes éminents par la sainteté, la science, ou les deux ensemble. Elle s'ouvrit le 19 juin. Lorsque le moment de choisir un nouveau Général fut arrivé, Canisius fut désigné par les voix de ses confrères pour faire le discours prescrit par les Constitutions. C'était le 2 juillet, jour de la fête de la Visitation. Le vicaire général Jacques Laynez fut élu par treize voix contre sept. Quelques jours plus tard, il était reçu, avec tous les membres de la Congrégation générale, par le pape Paul IV. Le pontife bénit paternellement les pères et confirma à la Compagnie tous les privilèges que ses prédécesseurs lui avaient concédés. L'assemblée des provinciaux s'occupa ensuite de l'examen des Constitutions et de l'organisation de la Compagnie. Tous les décrets de saint Ignace furent confirmés. L'esprit de la Société demeurait le même, esprit de dévouement absolu à l'Église et à son chef, esprit de discipline et d'obéissance sans réserve.

Canisius n'assista pas aux dernières séances de la Congrégation. Chargé par le pape d'accompagner le nonce Mentuati, en Pologne, il quitta Rome, avec un confrère, le 8 ou le 9 août. La route était

longue. Enfin, après un voyage fort pénible, le nonce et les deux jésuites arrivèrent à Cracovie, alors capitale du royaume polonais[1] et ville du sacre des rois.

*
* *

L'état religieux de la Pologne ne ressemblait guère à ce qu'il est aujourd'hui. Le catholicisme fait pour ainsi dire partie de l'âme nationale polonaise. Mais à ce moment-là, il semblait que toutes les hérésies se fussent donné rendez-vous dans le pays. Les sectes révolutionnaires, en particulier, celles que le luthéranisme et le calvinisme, religions nanties, persécutaient et pourchassaient, — Anabaptistes, Sociniens, Frères bohêmes, Ariens, Antitrinitaires, — y cherchaient un refuge. Les âmes étaient livrées à une terrible anarchie spirituelle. Le roi Sigismond-Auguste II, soit par faiblesse, soit par manque de clairvoyance, laissait libre carrière à tous les semeurs d'hérésie. La noblesse les favorisait, par une sorte d'infatuation intellectuelle. Sigismond, débordé, essayait pourtant de réagir. Il avait convoqué une diète à Piotrkow dans l'espoir d'y régler à l'amiable les affaires religieuses du royaume. L'expérience des colloques infructueux d'Allemagne aurait pu cependant l'éclairer sur l'inutilité de pareilles tentatives. Le nonce fut en effet reçu très froidement tandis que le principal ennemi de l'Église, le prince Nicolas Radzivill,

1. Cracovie fut capitale de la Pologne, de 1320 à 1629.

entouré d'une escorte de mille chevaux, faisait à la diète une entrée triomphale.

Dans une lettre du 17 décembre 1558, Canisius rendait compte à son Supérieur général de l'insuccès de sa mission : « L'avenir de la religion, disait-il, dépend ici du roi et des évêques. Le roi nous fait quelques promesses et il se donne au nonce comme ayant souci d'être un prince catholique. Mais ceux qui connaissent son caractère n'augurent rien de bon d'un esprit aussi débile. Tout le poids du gouvernement retombe sur d'autres épaules que les siennes. Le Prince n'aime que le repos et la tranquillité... C'est pourquoi les hérétiques ont beaucoup de prestige à la cour. Le roi les traite amicalement. Les évêques les reçoivent à leur table, ils sont familiers avec les chanoines qui sont tous des nobles. Le roi rejette sur les évêques toute la faute en ce qui concerne la diffusion et l'expansion croissante des erreurs religieuses, depuis ces quatre dernières années. Les évêques, de leur côté, se plaignent gravement du roi et affirment qu'il n'use pas de son autorité pour défendre le droit et la liberté de l'Église. Ils ajoutent qu'il est impossible que les sectes ne pullulent pas dès lors qu'il est permis aux nobles d'introduire des nouveautés en matière religieuse. »

Le roi Sigismond, impuissant en face du désordre, se borna finalement à renvoyer le règlement des questions en litige à une prochaine diète.

La mission de Canisius eut malgré tout ce résultat

qu'elle fit mieux connaître les Jésuites en Pologne, — ce qui devait amener plus tard la fondation de collèges de la Société dans ce pays, — et qu'elle servit à renseigner le Saint-Siège sur la situation du royaume.

*
* *

Au début de mars 1559, Canisius, à peine rentré de Pologne par Prague et Ingolstadt, se rendait à Augsbourg pour assister à la diète d'empire. Sa présence y était bien nécessaire. Les rapports étaient en effet très tendus à cette date entre le pape Paul IV et l'empereur Ferdinand Ier. Le pape n'aimait pas les Habsbourg. Il les accusait, non sans quelque raison, de mêler et souvent de substituer leurs ambitions dynastiques aux intérêts supérieurs de l'Église et de négliger trop souvent l'autorité du Souverain Pontife. Ferdinand avait succédé à Charles-Quint, il s'était fait élire et couronner à Francfort, sans aucune participation du Saint-Siège. Paul IV très entier sur la question des prérogatives de la papauté, refusait tout net de le reconnaître comme empereur. Les luthériens profitaient de ce grave conflit, pour déclamer contre Rome et cherchaient à verser de l'huile sur le feu.

D'un autre côté, les évêques d'Allemagne, beaucoup plus seigneurs mondains que prêtres zélés pour la plupart, manquaient d'ardeur pour la réforme du clergé et des fidèles. Ils auraient

dû commencer par se réformer eux-mêmes. Ils manquaient de doctrine, et trop souvent de vertu.

Un homme tel que Canisius pouvait seul réchauffer leur courage endormi, éclairer leurs esprits et leurs consciences, promouvoir en eux et par eux le zèle de cette Réforme catho-catholique, dont le Concile de Trente avait tracé les voies et indiqué les conditions, mais qui restait à exécuter tout entière.

Grâce à lui, l'empereur fut maintenu dans sa fidélité à l'Église, en dépit du conflit entre l'empire et le Siège romain. Aucune concession de principe ne fut accordée aux Luthériens. La mort de Paul IV, peu après (18 août 1559), amena du reste la réconciliation des deux pouvoirs.

Mais Canisius insista surtout auprès des évêques pour les engager à accomplir tout leur devoir de pasteurs. Il leur fit promettre de réunir, dans leurs diocèses, des synodes pour la Réforme, d'ouvrir des écoles, de veiller à la formation de leurs clergés, de corriger les abus, de bannir les scandales, de rester inviolablement fidèles à la foi catholique et de n'admettre dans leur entourage que des conseillers orthodoxes. Il obtint d'eux également des secours pour les pauvres étudiants de l'école cathédrale, qui étaient dispersés dans la ville. Grâce à Canisius deux cents de ces jeunes étudiants purent faire leurs études théologiques, dans de bonnes conditions, et, pour la plupart, ils devinrent d'excellents prêtres. Plusieurs projets de fondation de collèges en différentes villes

d'Allemagne, furent également formés alors par Casinius, de concert avec les évêques réunis à la diète. Parmi ces collèges, l'un de ceux qu'il désirait le plus devait être créé dans la ville d'Ausbourg elle-même. Le cardinal Otto Truchses ne crut pas pouvoir mieux préparer la réalisation de ce dessein qu'en faisant nommer Canisius prédicateur officiel de la cathédrale d'Ausbourg. Le père essaya en vain de décliner cette charge. Le chapitre s'adressa au supérieur général de la Compagnie. La nomination fut agréée. Canisius resta sept ans en fonctions, sans négliger pour cela son rôle de provincial. Cela va nous fournir l'occasion de l'étudier comme prédicateur.

CHAPITRE VII

Le B. Canisius, comme prédicateur, — Ses succès à Augsbourg. (1559-1566.)

Augsbourg était alors une Ville d'Empire, d'environ 80.000 habitants. Le protestantisme y avait exercé de grands ravages. C'était là que Luther avait comparu, en octobre 1518, devant le cardinal Cajétan, légat du pape, de là qu'il s'était enfui en lançant son *Appel du pape mal informé au pape mieux informé*[1]. Le cité fut l'une des premières à passer à la Réforme. Elle fut le théâtre des plus graves désordres. Les prêtres furent expulsés, les églises profanées, le culte catholique supprimé. Le diocèse d'Ausbourg perdit 230 paroisses. Toutes les villes libres, qui en faisaient partie : Augsbourg, Nordlingen, Memmingen, Kaufbeuren, Donauworth, avaient passé au luthéranisme. Le duc de Wurtemberg avait expulsé le catholicisme de la partie de ses États qui appartenait à ce diocèse. Le comte d'Œttingen avait fait de même,

1. Voir Cristiani, *Du Luthéranisme au Protestantisme* Paris, 1911, p. 57-66.

puis le comte palatin. L'évêque Otto Truchsess s'était réfugié à Dillingen, comme on l'a vu. Cependant Charles-Quint avait rétabli la liberté du culte catholique à Augsbourg, après sa victoire de Mühlberg. Depuis ce temps, les catholiques commençaient à reprendre pied dans la ville. Mais ils n'étaient encore qu'une faible minorité, 7 à 8.000 au plus, assez intimidés du reste par la masse de 72.000 protestants qu'ils avaient en face d'eux dans la cité. On assure qu'au Vendredi-Saint de l'année 1558, le prédicateur de la cathédrale n'avait pas eu plus de cinquante auditeurs.

Il fallait à Canisius un véritable courage pour affronter la tâche qui s'offrait à lui. Ce n'était pas par ailleurs une sinécure. Aux prédications des dimanches et des jours de fêtes — on sait qu'elles étaient nombreuses alors, — s'ajoutaient celles de l'Avent et du Carême, où l'on prêchait trois fois dans la semaine. Pendant l'octave du Saint-Sacrement, il y avait sermon tous les jours, en tout une centaine de sermons par an. C'était beaucoup, surtout en présence d'une population ou indifférente ou franchement hostile.

Canisius se mit pourtant à l'œuvre avec énergie. Il reste encore une quantité d'ébauches de sermons, en manuscrit, de sa main. Elles sont pour la plupart, en latin, bien qu'il prêchât toujours en allemand. D'autres brouillons ont été dictés par lui à un secrétaire. On peut se rendre compte ainsi de sa méthode de préparation. Il ne laissait rien à l'aventure. La phrase seule

était abandonnée à l'inspiration du moment. Mais le bienheureux choisissait avec soin son sujet, le creusait par la réflexion et la méditation, notait la meilleure manière de le présenter, les arguments qui devaient appuyer la démonstration, les objections possibles et les réponses à y opposer.

Son esprit était si pénétré du sujet à traiter qu'il passait généralement sans dormir la nuit qui précédait le moment du sermon.

Ce qui donnait à ses discours un puissant intérêt, c'est que sur tous les points de la doctrine traditionnelle, il savait envisager les aspects plus spécialement actuels pour ses auditeurs. L'orateur chrétien doit vivre près des âmes, avec les âmes, s'adapter à leurs besoins, à leurs aspirations secrètes, prévoir leurs difficultés, dissiper leurs ombres, écarter les nuages qui obscurcissent leur ciel. Il y a pour chaque temps et peut-être aussi pour chaque lieu, une manière d'aborder les questions, qui les rend vivantes et saisissantes pour l'auditoire. Il y a un point d'insertion de la vérité éternelle dans la durée qui s'écoule et dans les cœurs qui passent avec elle.

Canisius possédait à un rare degré ce don d'insinuer la vérité dans les âmes, de donner à la doctrine un tour, un ton, un accent, qui charmaient, éclairaient et entraînaient.

Sa prédication était, comme son enseignement catéchistique, toujours sereine et digne. Il avait de grandes et nobles façons de dire les choses, sans blesser personne Une parfaite dignité présidait à

tous ses entretiens, même les plus familiers. Il savait réfuter un adversaire sans l'outrager. Un prédicant luthérien, Jérôme Rauscher, publia, en 1562, un pamphlet anticatholique, dont le seul titre flattait les passions des ennemis de l'Église : « *Cent mensonges papistiques, choisis, grossiers, éhontés, gras, dodus, puants, par lesquels les papistes défendent les articles principaux de leur doctrine* ».

L'odieux libelle fut bientôt dans toutes les mains à Augsbourg. On se délectait de cette affreuse pâture. Canisius consacra un sermon à mettre en évidence la mauvaise foi de l'auteur. Mais lui-même, il parla avec modération et justice Il avouait sans hésiter que certains serviteurs de l'Église avaient traité les Indulgences, comme le traître Judas avait fait de Jésus. Il dénonçait les abus, mais il n'admettait pas que le respect en souffrît. Il ne croyait pas qu'il fût loisible à tout le monde de parler à sa guise, à la légère, des grands mystères de la foi.

« Est-ce que cela n'est pas un grand désordre. disait-il, que les brebis se mettent à juger les bergers? N'est-il pas injuste, que nous prenions plaisir à entendre dire ou à voir quelque chose de mauvais sur leur compte? C'est ainsi que Cham s'est lourdement égayé de la nudité de son père ! Voilà ce que fait le pape, dites-vous, qui vous l'a dit? C'est quelqu'un, réplique-t-on, qui l'a écrit de Rome. Je l'ai entendu dire au marché, dans un dîner. Alors, c'est sûrement vrai, c'est parole d'Évangile ! N'est-ce point un crime contre l'Évangile, une absurdité antichrétienne, que les hommes du jour, un noir

forgeron, un grossier goujat, un ouvrier ignorant, un paysan, un garçon d'écurie aient la prétention de trancher les questions divines. On condamne, on plaisante, on blasphème, sans comprendre. Et ce sont des gens qui savent à peine lire et qui ne connaissent ni le Notre-Père ni les Dix Commandements de Dieu[1] ! »

Ainsi parlait Canisius, vif, pressant, vivant, sachant piquer et forcer l'attention de ses auditeurs, les contraindre à dire dans leurs consciences : « Il a pourtant raison. »

Quand il traitait des grandes vérités, qui faisaient depuis des années l'objet habituel de ses pensées, de ses méditations et contemplations, par exemple du péché mortel, des jugements de Dieu, des châtiments de sa justice, de l'infinie miséricorde de Jésus, il touchait les cœurs les plus endurcis.

***

Le premier résultat que le bienheureux Canisius avait obtenu, c'est qu'on venait l'écouter. La curiosité s'en mêlait. Sa réputation d'orateur incisif, instruit, éloquent, convaincant, attirait les foules. Les églises, jusque-là désertes, se remplissaient pour l'entendre.

Le protestantisme avait donné au sermon la place prépondérante dans la liturgie. La chaire, chez les novateurs remplaçait l'autel. Sous prétexte de

1. Braunsberger, *op. cit.*, II, 852.

détruire les rites d'invention humaine, ils concentraient les regards et l'attention des fidèles sur les gestes et les paroles d'un homme. Canisius retournait l'arme contre eux.

La cathédrale d'Augsbourg semblait refleurir. C'est que le plus bel ornement des vastes églises, comme des humbles chapelles, c'est la multitude croyante qui s'y presse. L'ambassadeur vénitien, Giacomo Soranzo, écrivait de Vienne, au doge, le 13 novembre 1559 : « On apprend d'Augsbourg, que depuis longtemps il n'y a pas eu un tel concours de peuple à la prédication catholique. »

Un Père jésuite, qui accompagnait Canisius, écrivait joyeusement, en avril 1560, au P. Goudan : « Notre Père provincial travaille avec beaucoup de fruit à l'immense et réjouissante moisson d'Augsbourg. Les poissons sont pris, en grand nombre et de belle taille. Il est indubitable que la cité change de face. Qu'adviendra-t-il de cela? Béni soit le Seigneur Christ de qui procède tout bien ! [1] »

Les plus grands espoirs semblaient permis. Le frère du bienheureux, Thierry Canisius, qui venait d'entrer lui aussi dans la Compagnie et qui allait devenir le premier recteur du collège de Munich, disait qu'il commençait à croire fermement « à la conversion de l'Allemagne [1] ».

Canisius pourtant ne flattait pas ses auditeurs. Il les reprenait loyalement et fortement de leurs défauts, surtout de leur manque de piété, de sé-

1. Braunsberger, *op. cit.*, II, 857.

rieux, de bonne tenue à l'église, de mortification.

Voici quelques observations glanées dans ses discours :

« Nous ne venons que bien rarement au Christ pour le prier. Il vaudrait mieux ne pas venir à l'église que de s'y comporter d'une manière aussi inconvenante, aussi profane. Les uns bavardent, d'autres se promènent, comme pour vérifier ce mot de l'Écriture : *Les impies tournent en rond.* D'autres non seulement ne prient pas, mais dérangent ceux qui prient. Ce qu'ils ne supporteraient pas dans leurs demeures, ils osent le faire à l'église, ils jasent, ils rient, ils jurent. Ils mériteraient, mieux que les Juifs, d'être chassés du temple par le Christ [1]. »

Une autre fois, Canisius critique le *luxe* et la *mollesse* des dames : « Nos Augustanes, dit-il, mettent à peine le pied dehors, qu'il leur faut une voiture, un cheval Elles se font traîner comme des duchesses. Elles se laissent accabler de dépenses, tout cela uniquement pour leur corps. Il n'y a pas de telles habitudes dans les autres villes, mais les richesses ont pour nous ce fruit que nous ne savons guère que vivre mollement [2]. »

Sur le jeûne : « D'où vient tant de négligence, un si grand mépris du jeûne? Parce que nous n'apprenons pas à nous mortifier étant enfants. Et pourquoi? Parce que nul ne nous l'enseigne. C'est pour

1. Sermon du 25 juillet 1560.
2. 2 juillet 1560.

cela que nous ne commençons jamais et n'apprenons jamais. Sur cent fidèles, il y en a un à peine qui jeûne. Les autres croient même qu'ils ne peuvent pas le faire. S'il y avait quelques florins à gagner, ils le pourraient. Mais pour notre salut et pour le Christ, nous ne pouvons que ce qui nous plaît[1]. »

Sur la prière avant le repas, *sur l'ivresse :* « Nos ancêtres, avant de manger, faisaient toujours une prière. Aujourd'hui les enfants retiennent une ombre de l'antique piété. Les plus grands ont honte de faire comme eux publiquement et d'affirmer leur foi... Aujourd'hui, on trouve que ce n'est pas un péché de s'enivrer. C'est la même chose, dit-on, que se réjouir. Combien se tuent par les excès de table? Comme les vieillards sont rares[2]! »

Sur la confession, le bienheureux se plaint de ceux qui ne disent rien autre chose que ceci : « J'ai péché contre Dieu, je n'ai observé ni les grands ni les petits commandements. Je n'ai pas aimé Dieu ni mon prochain. J'en ai du regret, donnez-moi l'absolution[3] ».

Contre l'inconduite : « Nous l'emportons sur les Juifs pour l'usure, sur les Turcs pour l'ivrognerie et les excès de table, sur les païens pour l'avarice et l'immoralité, sur les bêtes pour la luxure et la débauche. Nous ne sommes pas fidèles à la loi du mariage, mais nous avons le cœur et les yeux pleins d'adultère, nous sommes prêts et prompts

1. 16 sept. 1560.
2. 28 juillet 1560.
3. 5 avril 1560, à Augsbourg.

à toute mauvaise jouissance... C'est à peine si nous songeons une fois par mois à observer l'abstinence le vendredi, et une fois dans la vie à observer le Carême. Nous ne payons pas les dîmes, mais nous retranchons autant que nous pouvons sur ce que nous devons à l'Église[1] ».

Le bienheureux Canisius contemplait avec tristesse l'état de son pays. Parmi ses papiers, on a trouvé la note suivante, qui doit dater de la fin de 1559, et où il avait déposé son jugement personnel sur l'Allemagne :

« Les Allemands sont à l'heure actuelle châtiés par Dieu. Où donc est leur gloire antique dans la guerre et la victoire? Qu'est devenu l'accord des princes et l'unité des esprits? Quel souci a-t-on de la religion et des choses saintes? Nous préférons abandonner plutôt que conserver les institutions sacrées des ancêtres. A la place de la loyauté, de la gravité et de la vaillance allemandes, quel luxe en tout lieu, quelles jouissances efféminant les âmes viriles! Nous ne buvons ni ne mangeons pour vivre, mais bien plutôt nous vivons pour manger et pour boire. Quel résultat obtiennent les Conseils et les Comices? Tout va de mal en pis. Nous ne faisons rien, ni au dedans, ni au dehors, qui mérite la louange. Nous ne faisons qu'offenser un Dieu irrité. C'est à peine si nous pouvons vivre en paix. Nobles et citoyens se lamentent sur la cherté des vivres, sur le désordre

1. 25 août 1560.

des mœurs, sur la dépravation de tout âge et de tout sexe. Ni les enfants ni les serviteurs ne peuvent être maintenus dans le devoir. Ne voyons-nous pas les conséquences funestes des troubles religieux, en notre temps? Oh! douleur et honte! Des centaines de milliers de paysans et peut-être plus misérablement massacrés, autant de soldats sacrifiés en Hongrie, l'empereur et le roi mis en fuite, les chefs de la ligue luthérienne jetés en prison, des princes chargés de dépouilles, des soldats devenus semblables aux « Crétois, ventres paresseux, bêtes malfaisantes ». Les prêtres, mêlés aux peuples, ont appris à se conduire comme eux. Les femmes font couramment et impudemment ce qu'il était honteux jadis d'avouer. Le peuple a trouvé les maîtres qu'il désirait, on lui dit ce qui lui plaît et il change de religion à sa guise[1] ».

*
* *

Malgré ces constatations attristantes, Canisius ne se décourageait point. Il savait que les apôtres n'ont pas converti le monde en un jour et qu'ils y ont laissé leur vie.

Après quelques mois de prédication à Augsbourg, de sa part, le chapitre faisait savoir à Rome, que 900 personnes déjà étaient revenues à l'Église. Les communions pascales avaient augmenté de ce chiffre. en 1560. L'année d'après, le pape Pie IV concéda

1. Braunsberger, *op. cit.*, II, 908.

une indulgence de jubilé. Elle fut prêchée du 14 au 28 décembre. Le cardinal Truchsess écrivait au lendemain de cette période de grâces : « La ville n'a pas eu un semblable renouveau religieux depuis cent ans. L'affluence aux sacrements et la participation aux processions a été prodigieuse. Le nombre des catholiques grandit de jour en jour. »

Comme il arrive toujours, à côté de ceux qui se convertissaient, sans viser à autre chose qu'à une vertu et à une piété communes, il y avait ceux et celles que la grâce touchait plus profondément, âmes généreuses qui apportaient dans la pratique du catholicisme la même ardeur qu'elles avaient mise parfois aux affaires du siècle ou à la propagation de l'hérésie. A ces âmes-là, le P. Canisius proposait les *Exercices spirituels*. Elles en sortaient transformées pour le reste de leur vie.

De nombreuses vocations naissaient, à la suite des prédications de Canisius. Il posait en principe que le choix d'une vocation est la grande chose de la vie. Ne le savait-il pas par son expérience personnelle? Et il déclarait sans ambages aux parents : « Vous commettez un péché, si vous obligez vos enfants à se marier, et vous commettez aussi un péché si vous les contraignez à rester dans le célibat ou à entrer au couvent. »

« La vocation est chose essentiellement libre. Il n'appartient à aucune puissance terrestre d'y apporter la moindre contrainte. Il faut que l'enfant soit libre, quand il est parvenu à l'âge de choisir sa voie, de prendre la route qu'il lui

plaît. » Grâce aux sages conseils d'un directeur aussi éclairé, bien des jeunes gens et des jeunes filles purent en effet s'engager dans les chemins de la perfection religieuse.

On comprend que, ravi de tant de travaux suivis de si beaux triomphes, le pape Pie IV, informé de tout cela par le cardinal d'Augsbourg, ait adressé au P. Canisius un Bref de félicitations et d'encouragement, en date du 8 mars 1561[1].

1. Voir le Bref, dans Braunsberger, III, 64-65.

CHAPITRE VIII

Le bienheureux Canisius et le Concile de Trente. Diverses fondations (1562-1565). — Mission de Canisius en Allemagne. Diète d'Augsbourg (1566).

Cependant le pape avait réuni de nouveau le Concile de Trente. Canisius n'était pas étranger à cet événement. A peine élevé au trône pontifical, Pie IV avait réconcilié le Saint-Siège avec l'Empire et reconnu Ferdinand Ier comme empereur. Mais il restait à le gagner à l'idée du Concile. Les protestants y étaient si violemment opposés, que beaucoup d'hommes politiques du parti catholique, en Allemagne, ne jugeaient pas opportune la continuation de l'assemblée œcuménique. Pie IV envoya à Vienne un légat chargé de négocier à ce sujet avec Ferdinand. Ce légat était *Stanislas Hosius*, évêque d'Ermeland.

Ce personnage est un de ceux qui, avec Pierre Canisius, ont travaillé le plus efficacement à la Réforme, dans les pays de langue allemande et plus encore en Pologne. Il était né, le 5 mai 1504, à Cracovie. Sa famille était d'origine germanique. Sa jeunesse s'écoula à Cracovie et Vilna. Plus tard, à

Bologne, il eut comme professeur de droit Ugo Buoncompagni, qui devait être le pape Grégoire XIII, comme condisciples des hommes tels que Reginald Pole, futur cardinal anglais, Otto Truchsess, que nous connaissons déjà, Christophe Madruzzo, futur évêque de Trente, la ville du Concile. Hosius s'était élevé rapidement aux honneurs dans son pays d'origine : évêque de Kulm, en 1549, ambassadeur de Pologne auprès de Charles-Quint, évêque d'Ermeland, en 1551. Comme Canisius, il prêchait et il il catéchisait. Sa « *Confession de foi catholique* » (1552) était le pendant de la « *Somme de la doctrine chrétienne* ». Paul IV l'avait attiré à Rome et Pie IV lui continuait la faveur de son prédécesseur. Il connaissait déjà Canisius. Dès 1555, il lui avait écrit afin de lui demander dix pères jésuites, pour son diocèse, et afin de lui soumettre quelques travaux de controverse qu'il venait de composer[1]. A peine arrivé à Vienne, il s'empressa de demander Canisius, à titre de théologien adjoint, pour l'aider dans sa mission. Canisius était allé à Vienne, en mai 1560, et il avait eu assez de crédit auprès de l'empereur pour le faire acquiescer, non sans peine, à la reprise du Concile. Hosius fut récompensé avec le chapeau de cardinal (1561), et le titre de président et légat du pape au Concile, qui fut rouvert effectivement, le 18 janvier 1562[2]. Il ne tarda pas à réclamer la présence de Canisius à

1. Lettre du 11 mai 1555, dans Braunsberger, I, 538.

2. Avec Hosius, devaient présider Hercule Gonzague, Seripando, Simonetta, Jacques du Puy.

Trente. Le saint religieux dut se rendre à son appel qu'appuyait un ordre du pape, en mai 1562. Canisius prit part aux délibérations des commissions théologiques. Les séances étaient très actives. Elles duraient chaque jour de six à huit heures. Plus de cent théologiens renommés étaient présents. Rarement pareille réunion de savants et de sages avait eu lieu dans le monde : « Que de fois nous désirons que nos adversaires viennent enfin assister à de telles assemblées, écrivait Canisius, le 19 juin 1562 ; ils apprendraient ce qu'ils ignorent sur nos saints Mystères, ils comprendraient mieux ce qu'ils savent déjà, ils apporteraient plus d'attention et de prudence dans leur enseignement, ils n'attacheraient pas autant de prix à leurs objections contre les catholiques. Ils verraient, ils entendraient des théologiens, dont la pénétration, le jugement, l'éloquence, l'habileté, la science spirituelle, la charité et la sincérité, seraient pour eux au-dessus de tout soupçon, qu'ils reconnaîtraient sans nul doute comme supérieurs à leurs théologiens germaniques, pour peu qu'ils voulussent être équitables dans leurs appréciations. Ne croyez pas que chacun d'eux ne puisse s'exprimer en toute liberté. Ceux qui parlent en dernier lieu examinent, commentent, corrigent avec soin les paroles et les arguments de ceux qui les ont précédés. Mais tout cela modestement, de telle sorte que le souci de la vérité apparaisse davantage que celui de l'emporter sur les autres [1]. »

1. Braunsberger, *op. cit.*, III, 464.

Canisius lui-même avait pris la parole, dans la Congrégation théologique du 15 juin. Depuis dix jours déjà les théologiens discutaient du sujet de la communion des petits enfants et de la communion sous les deux espèces. Cette dernière question était particulièrement grave. L'empereur Ferdinand, dont les yeux étaient toujours fixés sur le monde protestant, demandait que l'on permît la communion par le calice aux catholiques d'Allemagne. On sait que les hussites avaient fait du « calice laïque » une affaire capitale, un dogme intangible. Les luthériens les avaient imités. L'empereur croyait une concession nécessaire sur ce point. Il avait gagné le duc Albert de Bavière à son opinion. Vingt et un théologiens avaient parlé avant Canisius. La plupart étaient des Espagnols, qui traitaient la question d'un point de vue purement théorique et ne soupçonnaient aucunement l'importance qu'elle revêtait aux yeux des Allemands.

Aussi la curiosité fut-elle grande lorsque Canisius prit la parole. Il fit un discours de plus de deux heures, dont Massarelli, secrétaire du Concile, nous a gardé le résumé. Sur la question du calice laïque, son avis, motivé par des raisons d'ordre pratique, fut le suivant : « Aux hérétiques, il ne faut pas accorder l'usage du calice, puisqu'ils ne le réclament que pour en abuser. Mais il y a des catholiques hésitants, entourés d'hérétiques. A ceux-là, il serait peut-être bon de concéder la communion sous les deux espèces, comme un moyen de les retenir dans la foi. De même pour les Bohêmes, privés de pas-

teurs et que la propagande hussite a trompés, on pourrait se montrer condescendant sur ce point, afin de les ramener à la foi sur tous les autres. »

Cet avis de Canisius remplit de joie les envoyés de l'empereur. L'événement prouva cependant que Ferdinand se trompait sur les heureux effets de la concession demandée. Le Concile en effet remit la question à la décision du pape. Nul n'y voyait autre chose qu'une affaire de discipline ecclésiastique. Pie IV crut devoir, pour le bien de la paix, accorder le « calice laïque » à certaines provinces d'Allemagne (16 avril 1564). Mais il en résulta de tels inconvénients et même de tels scandales que le pape saint Pie V dut révoquer, en 1566, la concession faite par son prédécesseur.

Cependant, à Augsbourg, on réclamait avec instance le retour du prédicateur que tout le monde aimait. Canisius recouvra sa liberté et quitta Trente, le 20 juin, et après un court séjour à Inspruck, il reprit ses fonctions, dans le courant du mois d'août, et les remplit presque sans interruption jusqu'en février 1563.

A cette date, il fut mandé à Inspruck, par l'empereur Ferdinand. Ce prince continuait à manifester une certaine défiance à l'égard du Concile de Trente. Une campagne effrayante de pamphlets, de calomnies, de rumeurs mensongères, était poursuivie par les luthériens et Ferdinand, ainsi que ses conseillers, ne laissaient pas d'en être impresionnés. On disait couramment à la cour que l'absence des puissances protestantes suffisait à enlever au Concile de Trente

son caractère œcuménique![1] D'autres poussaient l'empereur à exercer son influence sur l'assemblée et à peser de tout son pouvoir sur ses décisions, dût-il pour cela employer les menaces et des mesures de force. C'était en partie pour cela que Ferdinand était venu à Inspruck. Il voulait être à proximité de Trente, pour agir dans le sens que ses conseillers lui indiquaient.

Canisius eut le bonheur, dans ces difficiles conjonctures, de jouer un rôle d'apaisement et de conciliation. Il déconseilla nettement à l'empereur de se rendre personnellement à Trente, où sa présence ne pouvait que nuire à la liberté des délibérations. Ferdinand retira plusieurs de ses exigences, mais, sur l'avis de Canisius, il insista respectueusement auprès du pape, pour que des décrets de réforme très énergiques fussent joints aux décrets dogmatiques du Concile.

Lors d'une seconde réunion de théologiens à Inspruck, en avril 1563, ce fut Ferdinand lui-même qui exigea la présence de Canisius. Le pape avait envoyé le cardinal Morone, en personne, pour négocier avec l'empereur. Un certain nombre de théologiens de l'entourage impérial, affectant de traiter le Saint-Siège comme une puissance ennemie, exigèrent que le secret fût gardé sur les articles en discussion devant la commission théologique d'Inspruck. Mais Canisius, jugeant, avec raison, que le pape n'était ni un étranger, ni à plus forte

1. Voir Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, IV, 157.

raison un ennemi dans l'Église catholique, et que rien n'était plus nécessaire que l'accord de l'empereur avec le Souverain Pontife, n'hésita pas à demander à plusieurs reprises les sages conseils de son supérieur, Laynez, pour répondre sur les questions qu'on proposait dans les réunions auxquelles il était convoqué. Pendant que d'autres ne cherchaient qu'à envenimer les querelles, il ne visait au contraire qu'à rétablir l'harmonie et la concorde. Il intervint directement auprès de Ferdinand, le mit en garde contre les dangereux conseils qui lui étaient donnés, lui prêcha l'accord avec le pape, condition indispensable d'une réforme sérieuse dans l'Église, lui montra que des récriminations de sa part, contre l'œuvre du Concile, ne feraient qu'aigrir les esprits, réjouiraient les ennemis de la foi, en leur fournissant des armes : « Nul conseil ne pourrait être plus heureux, disait-il, ni plus salutaire, que celui qui s'appuiera sur une union intime et constante de César avec le Pontife[1] ».

Ferdinand se laissa convaincre. Le cardinal Morone reçut un meilleur accueil qu'il ne s'y attendait. Les difficultés s'aplanirent et quand le légat revint à Trente, il put rendre compte à ses collègues, les cardinaux présidents du Concile, du succès presque complet de sa mission,

Grâce au zèle de Canisius, l'œuvre de la Réforme

1. Lettre de Canisius à Laynez, 8 mai 1563, Braunsberger IV, 175.

catholique venait de traverser un de ses pas les plus malaisés à franchir.

*
* *

Au mois de février 1565, le P. Canisius avait reçu la nouvelle de la mort du P. Laynez, général de l'ordre[1]. Il fut invité à se rendre à Rome, pour prendre part à la nomination de son successeur. La seconde Congrégation générale de la Compagnie s'ouvrit le 21 juin et dura jusqu'en septembre. Comme pour le P. Laynez, l'élection du nouveau Général eut lieu le 2 juillet. Ce fut le nom de François de Borgia, l'ancien duc de Gandie et vice-roi de Catalogne qui fut désigné, dès le premier scrutin, par les trois quarts des suffrages. Le même jour, les membres de l'Assemblée furent reçus, à l'Ara Coeli, par le pape Pie IV, qui leur exprima sa satisfaction de leur choix et les bénit : *Ce sont de vaillants hommes*, disait-il, *ce sont mes soldats !* et il montrait les Jésuites, rangés autour de lui. Le P. Mercurian, supérieur de la province rhénane, fut choisi comme assistant de la Compagnie, pour l'Allemagne. On ne voulait pas priver ce pays de la présence de Canisius. Le cardinal Truchsess avait insisté pour qu'il fût de retour au temps de la diète d'Augsbourg.

1. Laynez était mort le 19 janvier, la lettre de saint François de Borgia, vicaire général, convoquant Canisius, est du 21 janvier Elle arriva à Augsbourg, en février; un service eut lieu le 16 et le 17.

Dès le début du mois d'août, Canisius demandait que les provinciaux fussent au plus tôt renvoyés dans leurs provinces respectives. Cependant, la Congrégation avait tant de choses à régler qu'elle dura encore un mois. Et Canisius fut retenu quatre semaines de plus par le pape, qui désirait le charger d'importantes missions en Allemagne.

Quand il partit, à la fin de septembre 1565, il était porteur de plusieurs Lettres pontificales pour divers dignitaires ecclésiastiques et il avait la charge, de la part de saint François de Borgia, de visiter toutes les maisons de la Compagnie, dans les pays allemands.

A plusieurs reprises, Canisius avait été convié à des réunions cardinalices concernant les affaires de son pays. Le véritable esprit de la Réforme soufflait alors dans la capitale du catholicisme. Deux saints authentiques exerçaient une influence prédominante dans les conseils du Pape : saint Charles Borromée, et le cardinal Ghislieri, le futur saint Pie V.

Le pape lui-même avait voulu entretenir Canisius des intérêts qu'il lui confiait. Il s'agissait surtout de faire accepter les décrets du Concile de Trente, dans les diocèses germaniques. Canisius ne devait pas avoir le titre ni les prérogatives de nonce. Il serait un envoyé secret du Saint-Siège. Ce n'était pas une mission sans péril. Outre les fatigues des voyages, il y avait à traverser des régions entièrement luthériennes. Les Jésuites y étaient détestés et les catholiques de tout ordre y couraient du

danger. Mais Canisius était lié, comme tous ses confrères par un vœu spécial d'obéissance au Saint-Siège. Il obéit donc sans hésiter aux ordres du pape et se rendit d'abord dans des régions où il était connu et vénéré, à Inspruck — où une fièvre le retint huit jours, — puis à Dillingen.

Il passa de là à Wurzbourg, Aschaffenbourg, Coblenz, Cologne. Il allait revoir des contrées qui lui étaient bien chères.

A peu près partout, sa mission comportait les mêmes mesures. Il y avait une quantité de cloîtres, à moitié déserts, qui, après avoir été des lieux de prière et de pénitence, des sources de bénédiction pour les villes qui les possédaient, ne servaient plus qu'à offrir une proie à l'avidité des seigneurs ou des communes. Une des idées importantes de la Réforme catholique en Allemagne consista à employer les biens de ces couvents déchus à la fondation d'institutions plus vivantes, plus modernes, mieux adaptées aux besoins d'une époque nouvelle, à l'établissement de collèges de Jésuites notamment. L'Ordre des Jésuites profita ainsi des ressources accumulées par les siècles. Il est probable qu'il s'attira également, de ce chef, quelques inimitiés persistantes qui expliquent ses épreuves ultérieures. Et pourtant, il n'avait rien fait que sur les ordonnances expresses du Saint-Siège.

Déjà à Prague, à Vienne, à Inspruck, en d'autres lieux encore, c'était avec les biens d'anciens monastères presque abandonnés qu'on avait doté les collèges de la Compagnie.

A Würtzbourg, l'évêque Frédéric de Wirsberg avait demandé au pape l'autorisation d'établir un collège de Jésuites dans l'ancien couvent des Clarisses, qui ne comptait, en 1562, qu'une seule professe. Canisius lui apporta un bref de Pie IV, qui lui donnait l'autorisation demandée, mais, après avoir visité le cloître, il réclama les réparations et les aménagements qu'exigeait l'hygiène, avant de consentir à envoyer ses Pères. A Aschaffenbourg, Canisius fut reçu par l'archevêque électeur de Mayence, qui y résidait. L'archevêque avait déjà fondé un collège de Jésuites, en 1561, à Mayence. Il voulait maintenant ouvrir un séminaire. L'envoyé du pape lui annonça l'arrivée prochaine des bulles nécessaires pour la dotation définitive des deux maisons.

A Coblenz, il rencontra l'archevêque électeur de Trèves. Un bref du pape lui permettait d'attribuer au collège de Jésuites, qu'il avait fondé à Trèves, les biens du monastère vide des Dominicaines.

A Cologne, il ne fit d'abord que passer, et poursuivant sa route, il poussa jusqu'à Nimègue, sa ville natale, en compagnie de P. Henri Denijs, son parent. Il y avait bien longtemps que Canisius n'était pas revenu auprès des siens. Il rentrait à Nimègue avec un prestige de célébrité qui ne pouvait laisser indifférents ceux qui l'avaient connu dans son enfance. Quelques biographes ont bâti une légende sur ce séjour du bienheureux dans la cité de sa naissance. Les choses se passèrent plus simplement qu'ils ne l'ont dit. Il fut reçu chez

sa sœur Wendeline, qui avait épousé Godefroy van Triest, maire de la ville. Le conseil lui souhaita la bienvenue et lui offrit un vin d'honneur. Naturellement ses compatriotes voulurent entendre l'orateur illustre, dont ils étaient si fiers. Beaucoup furent déçus, parce que Canisius parlait le haut allemand et avait perdu l'usage du dialecte de son pays. Mais une affluence énorme remplit néanmoins à deux reprises l'église Saint-Étienne. Le Père s'attacha surtout à confirmer dans la foi catholique ses parents et leurs amis. Sa sœur Wendeline donna plusieurs banquets en son honneur. Canisius en profita pour exhorter les convives à demeurer fidèles à leurs croyances, à fuir les nouveautés périlleuses. Enfin, pour satisfaire tous ses autres frères et sœurs il les réunit tous à la maison des pauvres, afin que tous les reliefs du repas fussent donnés aux nécessiteux et il édifia tous les pensionnaires de l'hospice, en recevant d'abord à l'église, avant le banquet projeté, tous les parents qu'il avait invités. Tous communièrent pieusement de sa main et reçurent sa bénédiction.

Canisius ne resta que neuf jours à Nimègue[1] et ce fut sa dernière visite, mais elle laissa aux siens une impression ineffaçable. Bientôt après éclatèrent les troubles qui devaient aboutir à la naissance de la Hollande. Le catholicisme traversa des jours terribles. Cependant, un témoin pouvait écrire en 1613 : « On compte actuellement environ 150

1. Du 25 novembre au 4 décembre 1565.

descendants de Jacques Kanis, le père de notre Pierre Canisius ; jusqu'à présent, tous sont demeurés catholiques. »

Encore aujourd'hui un bon nombre de familles, appartenant à la noblesse catholique de Hollande, se font gloire de descendre d'un frère du bienheureux, Gisbert Kanis, marié à Lutgarde van Melen.

*
* *

De Nimègue, Canisius repassa à Cologne où il laissa le P. Denijs, et se rendit à Münster, en Westphalie. N'y trouvant point l'évêque, il lui adressa un messager porteur des instructions du Saint-Siège. Il fit de même à l'égard de l'évêque de Paderborn. A l'un comme à l'autre, il apportait un exemplaire authentique du Concile de Trente, avec des lettres apostoliques en déterminant l'application dans leurs diocèses respectifs. Au milieu de décembre, il parvint à Fürstenau, résidence de l'évêque d'Osnabrück, Jean de Hoya. Celui-ci le retint pendant quinze jours auprès de lui, ne se lassant point de réclamer ses conseils pour la réforme de son diocèse, d'après les principes du Concile de Trente, et s'efforçant de mettre sur pied, avec lui, un projet de collège, pour sa ville épiscopale.

Cet évêque si plein de bonne volonté était déjà depuis douze ans administrateur du diocèse d'Osnabrück et n'avait pas encore été sacré ! Ce seul fait en dit long sur le désordre disciplinaire qui régnait alors dans l'église d'Allemagne. L'archevêque élec-

teur de Trèves était du reste dans le même cas. Sur les instances du bienheureux, Jean de Hoya se mit en règle avec le droit canonique et après avoir déterminé avec le Saint-Siège les conditions de son sacre, il reçut la consécration épiscopale en 1567.

De Fürstenau, Canisius revint sur Dusseldorf, où il avait à traiter avec le duc de Juliers et Clèves. Ce prince, à la fois présomptueux et fantasque, agissait en véritable pape dans ses États, réglant à sa guise les questions religieuses et se montrant fortement incliné aux erreurs protestantes. Les exhortations de Canisius ne furent pas étrangères, semble-t-il, au revirement qui se produisit dans sa politique. Le 23 janvier, environ trois semaines après le passage de Canisius, le duc lançait une ordonnance contre les sectes hérétiques. Le service divin à la cour fut purifié de toute infiltration luthérienne. L'aumônier du duc, un prêtre marié, de doctrine suspecte, fut congédié. L'entourage du souverain se déclara nettement pour la foi catholique et le duc lui-même finit par renoncer, en 1570, à la communion sous les deux espèces qu'il avait introduite, de son propre chef, dans ses États.

A Dusseldorf, Canisius apprit, le 4 janvier 1566, la mort du pape Pie IV, survenue le 9 décembre précédent. Mais comme à Cologne, où il rentra deux jours plus tard, on ne savait rien de cet événement, il put croire que la rumeur était fausse et il continua sa mission.

Cologne était pour lui la ville des chers souve-

nirs. C'était là qu'il avait fait ses études, là que son âme s'était ouverte à la piété, sous la direction de van Esche, là qu'il avait appris à connaître la Compagnie de Jésus et accompli le temps et les épreuves de son noviciat. Son nom était connu dans la cité. Il séjourna deux semaines au collège de Pères. Le Sénat lui offrit un vin d'honneur. La Faculté de théologie fit de même. On voulut l'entendre dans les gymnases et collèges. Il remit aux délégués de l'Université et du Sénat le bref que Pie IV leur adressait, et leur proposa les mesures capables d'assurer la réforme dans la ville. Après de longues incertitudes les pouvoirs catholiques, jusque-là si indulgents et si condescendants, comprenaient que l'intransigeance des princes protestants faisait leur force, et ils en venaient à l'imiter. Le programme développé devant les délégués de Cologne par Canisius comprenait sept points :

1° Interdiction de la prédication et de l'enseignement aux hérétiques et aux suspects; 2° défense d'imprimer des livres contre la foi ou les mœurs; 3° expulsion de tous les non-catholiques hors de la cité; 4° expulsion de ceux qui favoriseraient sourdement l'hérésie; 5° mesures de rigueur contre les sectaires; 6° obligation d'une profession de foi catholique pour les grades universitaires; 7° obligation de prêcher et d'enseigner pour tous les titulaires de bénéfices ecclésiastiques.

C'étaient là des mesures radicales. Mais il y a lieu d'être surpris qu'on ne les ait adoptées, dans les pays catholiques, que quarante ans après

qu'elles étaient devenues la règle suivie en pays protestant. Luther et Calvin prétendaient que la logique de la foi exigeait l'intolérance. L'indulgence des pouvoirs catholiques passait aux yeux de beaucoup pour de l'indifférence ou pour un manque de certitude.

En arrivant à Mayence, au sortir de Cologne, Canisius qui regardait sa mission comme provisoirement suspendue, depuis que la mort de Pie IV était devenue certaine, résuma, dans une lettre à saint François de Borgia, ses impressions d'ensemble. Il y mit en évidence le danger que courait l'Église d'Allemagne. On s'imaginait que les sécularisations seraient définitivement arrêtées, depuis qu'elles étaient déclarées illégales par la clause du *réservat ecclésiastique*, dans la paix d'Augsbourg. Or les protestants ne tenaient aucun compte de cette clause. Ils tâchaient toujours de faire nommer, par des influences politiques, des évêques à leur dévotion, pour les sièges vacants. Ces évêques entraînaient ensuite leurs sujets à l'hérésie soit ouvertement soit par des négligences calculées. « Déjà, écrivait Canisius, les Luthériens occupent ou mieux dévorent huit évêchés, sans parler de l'archevêché de Magdebourg, jadis siège du primat de Germanie, maintenant livré spontanément à la confession d'Ausbourg. Peut-être serait-il opportun que les évêques se choisissent, de leur vivant, des coadjuteurs et les fissent confirmer par le pape et l'empereur. Ainsi les sectaires auraient moins de facilités pour envahir les dignités épiscopales à la

faveur des élections par les chapitres. Je crois très important que l'on prenne des mesures sérieuses, à la diète prochaine, avec l'empereur et les États, pour prévenir désormais ces profanations sacrilèges, ces usurpations des Églises par les protestants [1]. »

Ces mêmes suggestions, Canisius les confiait, le lendemain 28 janvier, à une lettre destinée au cardinal Truchsess, puis, comme il en avait reçu l'ordre, il partait pour Augsbourg, où la prochaine diète allait s'ouvrir.

* * *

La diète d'Augsbourg commença le 23 mars 1566. L'empereur Ferdinand Ier était mort depuis deux ans. Son successeur Maximilien II était secrètement attaché au luthéranisme et trahissait la cause catholique. Fort heureusement, un pape très énergique était arrivé au pouvoir à la suite de Pie IV. Saint Pie V était bien résolu à user de tous les moyens en son pouvoir pour arrêter les progrès de l'hérésie. Il avait délégué à la diète le cardinal Commendone, qui s'entoura de conseillers excellents, parmi lesquels trois Jésuites. Canisius était l'un de ces derniers. Maximilien, tenu en respect par l'attitude très franche et très ferme du légat, affectait des sentiments catholiques. Les princes luthériens, avec qui il demeurait en bons termes, se préoccupaient

1. Braunsberger, *op. cit.*, V, 169.

davantage d'extirper le calvinisme du Palatinat, où il s'était introduit depuis peu, que de faire opposition aux mesures réclamées par les États catholiques. Cependant ils n'oubliaient pas de lancer contre les usages catholiques, contre l'emploi de l'eau bénite par exemple ou la pratique du jeûne, leurs grossières plaisanteries habituelles. Mais les catholiques commençaient à s'unir, à ne plus avoir peur des moqueries de leurs adversaires, à s'élever au-dessus du respect humain. Canisius revit autour de sa chaire, à Augsbourg, les beaux auditoires d'autrefois. Il donna en particulier d'importants sermons sur la passion du Sauveur, au cours de la Semaine sainte, et il eut la consolation, ainsi que ses confrères, de voir les fidèles de tout rang, se préparer avec une admirable ferveur à l'accomplissement de leur devoir pascal. Les confessionnaux furent assiégés. Le légat donna la communion dans la chapelle des Pères. A la Cathédrale, la messe de communion fut spécialement grandiose. Les protestants étaient stupéfaits de ce renouveau de ferveur chez ceux qu'ils avaient tant dénigrés.

Au point de vue politique, les divisions entre le luthéranisme et le calvinisme servirent la cause que défendait Canisius. Les dispositions de la paix d'Augsbourg, de 1555, furent confirmées, le réservat ecclésiastique expressément maintenu. L'empereur Maximilien, qui détestait le calvinisme, fut outré de voir que les luthériens, mis au pied du mur, reculaient devant les mesures extrêmes, envers l'Électeur palatin et, de ce jour, il perdit un peu de sa

confiance dans les partisans de la Confession d'Augsbourg. Cependant, une vive alerte se produisit un instant parmi les catholiques. Le pape avait envoyé au légat l'ordre formel de protester solennellement contre le recez de la diète, s'il contenait des dispositions opposées à celles du Concile de Trente, et de quitter la ville sans retard. Or, le pape Paul IV avait expressément condamné la paix d'Augsbourg, en 1555. On savait que saint Pie V était de son avis. Fallait-il donc briser ouvertement avec la diète d'Empire? Le légat se trouva dans une douloureuse perplexité. C'était l'éternel conflit entre la *thèse* et l'*hypothèse* qui surgissait devant lui. Faire un éclat, c'était rouvrir en Allemagne l'ère des guerres religieuses, c'était rejeter l'empereur, déjà si hésitant, vers les ennemis de la foi, décourager les catholiques, dont tout l'effort n'avait pu obtenir mieux que le maintien de la paix de 1555.

Commendone demanda conseil aux théologiens qui l'entouraient. Pendant quinze jours, les trois Jésuites, Canisius surtout, furent assaillis par lui de projets de notes, de recherches, d'études, de rapports de toute nature. Ils avaient à peine le temps de manger et de dormir. Leur avis fut qu'il y a une grande différence entre un traité de paix, œuvre politique où il entre nécessairement une part de concessions, et une définition dogmatique, d'où l'erreur doit être rigoureusement exclue. Pour Canisius, il n'y avait pas d'opposition formelle entre le traité de 1555 et le Concile de Trente. Il

avait fallu admettre certaines conditions « en raison de la dure et inévitable nécessité des temps », et « pour éviter de plus grands maux[1] ».

Dans le même temps, — 4 mai 1566, — Canisius et ses confrères rendaient compte à leur Supérieur-général de leurs consultations et le suppliaient d'intervenir auprès du pape. Autant ils estimaient nécessaire d'imposer aux États catholiques l'acceptation du Concile de Trente ; autant ils croyaient dangereuse une protestation, au nom de ce Concile, contre la paix d'Augsbourg. Saint François de Borgia se rendit auprès du pape. Il le trouva presque entièrement gagné aux mesures de rigueur. Il tenta cependant de le fléchir. Saint Pie V consentit à surseoir à ses desseins. De part et d'autre, on pria. Finalement le Souverain Pontife se rendit à l'avis des Pères. Il remit la solution au jugement du légat. Commendone s'empressa d'approuver le recez de la diète, à la seule condition qu'on ne parlerait plus de substituer un Concile national au Concile de Trente, dont tous les princes catholiques devaient accepter les décisions comme irréformables. Les États catholiques, ecclésiastiques et laïques, obéirent à l'invitation du légat. Le Concile de Trente fut formellement accepté en Allemagne, et, bien avant que la France n'en recueillît les bénéfices, les Églises germaniques entrèrent, grâce à cette heureuse démarche, dans les voies de la Réforme : « De ce moment, a écrit Ranke, com-

1. Voir l'avis dans Braunsberger, *op. cit.*, V, 230-232.

mence une vie nouvelle pour l'Église catholique en Allemagne. »

Le bienheureux Canisius avait bien mérité de sa patrie. C'était à lui et à ses confrères que l'on devait d'avoir évité une crise terrible. Lorsque, cinquante ans plus tard, éclatera la guerre de Trente ans, les catholiques seront assez fortement organisés pour supporter l'épouvantable épreuve. Humainement parlant, il semble bien que l'Allemagne était perdue pour l'Église catholique, si un conflit grave eût éclaté, en 1566, entre l'empereur et le pape.

CHAPITRE IX

Travaux du B. Canisius pour la Réforme catholique en Allemagne. Sa réfutation des Centuriateurs de Magdebourg. — Voyage à Rome (1568).

Le pape saint Pie V avait d'abord eu la pensée de faire reprendre au P. Canisius ses courses, à travers l'Allemagne, en vue de faire appliquer partout les décrets du Concile de Trente, mais sur les représentations que le Père lui fit respectueusement soumettre par saint François de Borgia, le pontife renonça à son dessein. Canisius redevenait prédicateur de la cathédrale d'Augsbourg, sans cesser d'être provincial. Cependant ces deux charges étaient de plus en plus incompatibles entre elles. Canisius ne pouvait garder la résidence et remplir ses fonctions d'orateur attitré d'une église, sans manquer à ses devoirs de provincial. Le P. Nadal, visiteur de la Compagnie, s'entendit avec le chapitre. Le P. Grégoire Roseffius remplaça le bienheureux, comme prédicateur. Augsbourg n'oublia cependant pas celui qui avait si vaillament combattu l'hérésie, dans ses murs. L'évêque de la ville rappelait encore, en 1629, qu'on y regardait le docteur Pierre Canisius comme « l'apôtre de la cité ».

A partir du mois de juillet 1566, le Père fut tout entier à son rôle de provincial. Dillingen était désormais son point d'attache. Mais il n'y séjournait jamais bien longtemps. Sa vie est un mouvement perpétuel. Il va sans cesse d'une maison à une autre, pour veiller aux intérêts de la Compagnie et de l'Église, et dans l'intervalle, il est pris par de multiples affaires où il se dépense sans compter.

Au premier rang des travaux qu'il entreprit pour le bien de la Réforme catholique alors, il faut compter sa Réfutation des Centuriateurs de Magdebourg.

On sait ce qu'était cette *Histoire ecclésiastique*, écrite par des protestants : un monument élevé contre le catholicisme, où la critique et l'érudition n'empruntaient qu'à la haine une clairvoyance intermittente, avec une quantité prodigieuse de préjugés et d'erreurs.

L'initiateur de cette œuvre gigantesque était le luthérien fanatique *Flacius Illyricus* (1520-1575). Il se regardait comme le dépositaire de la véritable pensée de Luther et traitait Mélanchthon de modéré et de cryptocatholique. Vers 1553, il avait conçu le plan d'un ouvrage où seraient rassemblées, d'après les sources, toutes les armes qui pouraient être utiles aux polémistes luthériens contre le dogme catholique. C'était moins une histoire qu'un arsenal de combat. Il avait trouvé des collaborateurs, réuni des matériaux, fouillé les bibliothèques. Aucun scrupule ne l'arrêtait. Il arrachait parfois aux manuscrits des fragments importants, pour les

introduire tels quels dans son œuvre. Des personnages de marque patronnaient son entreprise. Des sommes considérables avaient été réunies pour subvenir aux frais de l'édition.

L'ouvrage commença à paraître en 1559. Il était en latin et portait le titre suivant : « *Histoire ecclésiastique, comprenant tout le plan de l'Église du Christ, suivant les siècles successifs, présentés dans leur ordre.* » Huit volumes, embrassant 1300 ans, furent publiés jusqu'en 1574.

A la considérer au point de vue de la méthode historique actuelle, cette œuvre marquait un recul prononcé sur l'histoire humaniste. Elle était d'une révoltante partialité. Flacius Illyricus et ses collaborateurs étaient aveuglés par le sectarisme. Ils n'avaient qu'un seul principe pour décider de la valeur des témoignages : tout ce qui était contre la papauté était bon à leurs yeux; mauvais, tout ce qui parlait en sa faveur. Ils n'avaient eu garde de laisser choir la fable ridicule de la papesse Jeanne. Ils assuraient que le fameux Gerbert, devenu pape sous le nom de Silvestre II, avait dû sa science et son prestige à un pacte conclu entre lui et le diable en personne.

Malgré ce violent parti pris, ou peut-être à cause de lui, les *Centuriateurs de Magdebourg*, — c'était le nom qu'on leur donnait, — eurent un succès énorme. Le public luthérien fut émerveillé de la quantité formidable de documents accumulés dans l'ouvrage. Il ne se croyait pas si bien muni en projectiles massifs contre Rome. Plus que jamais il fut

entendu que les princes chrétiens avaient seuls défendu la foi contre les ambitions cléricales et que Rome était le siège de l'Antéchrist.

Il fallait prémunir les catholiques contre cet amas de mensonges. La réponse décisive aux Centuriateurs ne sera donnée que par le cardinal Baronius, dans ses *Annales ecclésiastiques*, qui paraîtront à Rome, en 12 volumes, de 1588 à 1593.

En attendant, le pape saint Pie V avait voulu que Canisius se mît à l'œuvre. Saint François de Borgia lui avait transmis les désirs du Souverain Pontife, par une lettre en date du 31 mai 1567.

Il ne s'agissait du reste pas d'une réfutation complète. Il suffisait de montrer, par des exemples choisis, « le peu de vérité et de loyauté avec lesquelles avaient écrit les Centuriateurs, soit en alléguant des histoires fausses, soit en mutilant des documents authentiques, et en passant sous silence ceux qui réfutaient leurs doctrines ».

Le P. Canisius avait présenté à son supérieur quelques objections, que lui suggérait son humilité, avant de se charger de ce travail. Puis sur les instances du Général, il s'était mis à l'œuvre, sans cesse interrompu par d'autres occupations ou d'autres soucis.

Saint François l'avait bien déchargé, on le verra plus loin, de ses fonctions de provincial. Mais il restait la prédication, qui lui prenait beaucoup de temps. Lorsque enfin il trouvait quelque loisir, il se jetait dans ses recherches, avec tant de zèle que son entourage, et notamment le nouveau provincial de Haute-

Allemagne, craignait pour sa santé, et que son secrétaire demandait grâce.

Le bienheureux Canisius sortit exténué du labeur que la composition de son livre lui avait imposé, mais l'ouvrage reçut les approbations les plus flatteuses. Il parut à Dillingen, vers le mois de septembre 1571, sous ce titre : « *Commentaires sur les altérations de la parole de Dieu*, livre I, dans lequel il est traité de l'histoire évangélique de Jean-Baptiste le très saint Précurseur de Notre-Seigneur, tant contre les sectaires de notre époque, que contre les récents compilateurs de l'histoire ecclésiastique, appelés Centuriateurs. »

Au-dessous de son titre, l'auteur avait mis en exergue ce mot du psaume 118 : « Les impies m'ont raconté des fables, mais elles ne sont point conformes à ta loi. »

Le livre ne traitait qu'une toute petite partie de la matière développée par les Centuriateurs. Canisius s'attachait à réhabiliter contre eux le Précurseur du Christ, dont ils avaient prétendu faire, grâce à une interprétation tendancieuse de sa prédication, un précurseur de Luther. Il projetait un second volume, destiné à venger la Sainte Vierge des outrages, que les mêmes auteurs lui avaient infligés, et un troisième sur saint Pierre le premier chef de l'Église.

Chemin faisant, Canisius aurait touché à tous les points essentiels du dogme catholique rejetés par les luthériens.

Le succès de son premier livre, les encouragements d'érudits tels que les cardinaux Hosius et

Sirlet, la volonté de son Supérieur général le poussèrent à poursuivre son œuvre. Le célèbre P. Salmeron lui avait exprimé personnellement le désir qu'il avait de le voir s'appliquer à honorer la Vierge sans tache. Canisius profita des critiques adressées à son « Jean-Baptiste ». Il ne s'astreignit plus à citer, à chaque pas, le texte des Centuriateurs, qu'il voulait réfuter, ce qui embarrassait la marche de son exposé. Son tome II constituait un traité magistral sur la Mère du Sauveur. Il parut en 1577 et le cardinal Hosius écrivait à l'auteur, le 25 janvier 1578 : « La Vierge très sainte n'oubliera pas le très bel ouvrage que vous avez si bien écrit à sa louange que nul peut-être ne l'a jamais exaltée davantage. Tout me paraît dans ce livre, rédigé avec tant d'exactitude, que je ne vois pas quels reproches on pourrait lui faire [1]. »

Mais le P. Hoffée, qui avait succédé à Canisius dans la charge de provincial, supportait impatiemment de voir s'épuiser à des œuvres de cabinet un homme qu'il estimait taillé plutôt pour l'action extérieure, pour la prédication surtout. Une série de lettres furent échangées entre l'Allemagne et Rome. Canisius lui-même, malgré le désir qu'il avait de terminer son grand ouvrage, se soumettait humblement à l'avis de ses Supérieurs. Le P. Mercurian, qui dans l'intervalle avait remplacé saint, François de Borgia, estima qu'il fallait ménager une

1. Migne a introduit l'ouvrage du P. Canisius dans sa Somme dorée des louanges de la B. Vierge Marie », Paris, 1862, en latin naturellement.

santé si précieuse. Le Souverain Pontife, c'était alors Grégoire XIII, déchargea le pieux Jésuite de la tâche que son prédécesseur lui avait imposée. Le troisième volume contre les Centuriateurs ne parut jamais.

En tête de son ouvrage, Canisius avait pris soin de placer une fière profession de foi, que, dès 1571, il avait publiée, à la fin d'une nouvelle édition de sa *Somme de la doctrine chrétienne*.

Il entendait par là couper court aux infâmes rumeurs qui circulaient avec persistance dans les milieux protestants, et qui le représentaient comme ayant apostasié de la foi catholique pour se faire luthérien.

Voici quelques passages de cette belle déclaration : « Je ne connais point Luther, je repousse Calvin, je dis anathème à tous les hérétiques, je ne veux rien avoir de commun avec eux. Ils ne disent ni ne croient la même chose et n'observent point la même règle de foi que l'unique et sainte Église catholique, apostolique et romaine. Tous ceux au contraire qui écoutent et suivent le Christ, non seulement dans son enseignement de l'Écriture, mais dans ses décisions des Conciles œcuméniques et sa parole du haut de la chaire de Pierre, ainsi que dans les témoignages des Pères, je leur suis associé par la communion de foi, j'approuve leur religion et leur doctrine. Quel que soit le nombre des blasphémateurs qui méprisent et persécutent l'Église romaine, et qui la dénoncent comme antichrétienne, je me déclare citoyen de cette Église, et je ne veux m'écarter en rien de cette autorité ».

*
* *

Le long travail du P. Canisius contre les Centuriateurs de Magdebourg avait été coupé comme toute sa vie antérieure, d'innombrables voyages. Sans entrer dans le détail de tous ces déplacements, il nous faut dire un mot de son séjour à Rome au cours de 1568.

Il avait été choisi, par la province de Haute Allemagne, comme délégué à l'Assemblée des procureurs, qui devait se tenir au mois d'octobre dans la ville des papes. Profitant de ce que le cardinal Truchsess se rendait lui-même à Rome, Canisius partit dès le mois de mai. Il comptait profiter du temps qu'il aurait devant lui pour fouiller les bibliothèques, en vue de son ouvrage sur saint Jean-Baptiste. Les voyageurs arrivèrent à Lorette le 13 juin, dimanche de la Sainte-Trinité, et Canisius donna, dans l'église du pèlerinage, un discours latin en l'honneur de la Sainte Vierge. Le 20 juin ils étaient à Rome, Canisius devait y rester jusqu'au 1er décembre. Malgré les fièvres qui plus d'une fois l'arrêtèrent, il ne demeura pas inactif. On voulait l'entendre dans les maisons de la Compagnie. Il se donnait toujours, sans ménager ses forces. Il visita souvent le Collège germanique, qui lui était si cher, encourageant les jeunes étudiants à la piété et au travail intellectuel.

Rome avait bien changé depuis le temps de Jules II et de Léon X. Ce n'était plus la ville demi-païenne

en qui la Renaissance voyait l'une de ses capitales. La piété, la charité, l'esprit chrétien partout refleurissaient. L'un des centres les plus populaires de ce renouveau catholique était *l'Oratoire*, fondé en 1564, par *saint Philippe de Néri*, le plus aimable, le plus joyeux, le plus aimé des saints romains. Canisius ne pouvait manquer d'aller admirer sur place l'œuvre accomplie par cet admirable prédicateur, qui savait si bien soulever l'enthousiasme des foules et conduire vers les sommets de la perfection les âmes délicates. Il vit saint Philippe à maintes reprises, devint familier avec lui et rencontra dans son entourage l'illustre César Baronius avec qui il put s'entretenir longuement de son projet de traité contre les Centuriateurs de Magdebourg. Baronius commençait en effet, à cette date, à préparer lui aussi son monumental ouvrage, en réponse aux historiens tendancieux de l'école luthérienne.

Canisius, édifié de tout ce qu'il voyait et entendait, aurait pu dire comme Jean-François Lombardo : « Combien la Rome d'aujourd'hui est différente de celle qui abondait en vaines délices : elle respire vraiment une odeur de sainteté[1] ! »

La sainteté, on la trouvait alors partout dans Rome, depuis qu'elle avait établi son siège au palais du pape lui-même. Des hommes tels que saint Pie V, saint François de Borgia, saint Philippe de Néri, le

1. Lettre adressée, le 11 nov. 1568, au cardinal Hosius. Braunsberger, *op. cit.*, VI, 580, note 2.

bienheureux Canisius, suffisent à illustrer une époque. Or, en cette même année de 1568, la capitale du catholicisme admirait les vertus d'un jeune saint, que nous avons déjà nommé, auquel Canisius était lié d'une façon toute particulière, et dont la mort émouvante frappa tous les esprits par l'éclat de son éblouissante beauté. Depuis le temps de sainte Catherine de Sienne l'on n'avait pas vu, dans un âge si tendre, une telle splendeur d'amour.

Saint Stanislas Kostka n'avait encore que dix-huit ans. Il était né le 28 octobre 1550, à Rostkow, d'une des premières familles de la noblesse polonaise. A l'âge de treize ans, il était venu, avec son frère Paul, faire ses études au convict des nobles, fondé à Vienne, par le bienheureux Canisius, en 1554. Vers la fin d'août 1567 on le vit arriver à Dillingen, en fugitif, et il vint frapper à la porte de la maison des Jésuites. Le P. Canisius le reçut avec bonté. Son noble maintien, son visage angélique ne pouvaient manquer de frapper le pieux provincial. Stanislas était porteur de deux lettres, émanant du P. Francois Antonio, prédicateur de l'impératrice Marie à Vienne. L'une était adressée à Canisius lui-même, l'autre, destinée au général de la Compagnie, François de Borgia. Canisius interrogea longuement le jeune homme. Il apprit que depuis deux ans il sollicitait en vain, du provincial d'Autriche, son admission dans l'Ordre. Stanislas déclarait que sa famille, non seulement ne consentirait point à son entrée en religion, mais emploierait tout son crédit, qui était fort puissant,

pour l'arracher au noviciat, s'il y était reçu. C'était cela qui avait effrayé le provincial de Vienne. Mais Stanislas se sentait appelé par Dieu. Après deux ans de réflexion et de prière, il s'était résolu, avec l'avis du P. Antonio, à aller demander en Allemagne ce qu'on lui refusait en Autriche, à se rendre au besoin à Rome, pour se jeter aux pieds du Général de la Société, et le supplier de lui en ouvrir les portes. Il était donc parti, en mendiant son pain le long de la route, et il avait fini par trouver Canisius à Dillingen. Le Père fut ému de tant de générosité, de tant d'ardeur. Son regard plongea dans cette âme d'une pureté merveilleuse. Il comprit que l'appel de Dieu, un appel profond, irrésistible, se manifestait dans ce cœur tout débordant de piété. Une sagesse plus qu'humaine éclatait en effet dans les paroles de Stanislas. Cet enfant de dix-sept ans avait sur la vie et la mort, sur le temps et l'éternité, sur l'amour de Dieu, qui est notre unique raison d'être, des lumières que n'ont pas, hélas! trop souvent, des hommes mûris par l'âge et l'expérience.

Canisius l'encouragea, lui donna bon espoir. Il voulut cependant l'éprouver quelque temps et il l'employa, au Séminaire de Saint-Jérôme, à servir les élèves à table et à d'autres offices inférieurs. Pour le fils de la noble famille des Kostka, l'humiliation était grande. Mais Canisius ne s'était pas trompé. L'humilité de Stanislas égalait son enthousiasme et sa piété. N'osant pas cependant le garder dans sa province, Canisius, répondant à l'intime

désir du jeune homme, le fit partir, le 25 septembre 1567, avec deux autres postulants, pour Rome. Dans la lettre qu'il donna aux voyageurs, pour Saint François de Borgia. on lisait ces lignes : « Je vous envoie, en troisième lieu, Stanislas, noble Polonais, jeune homme droit et studieux. Nos Pères de Vienne n'ont pas cru pouvoir l'admettre au noviciat, pour ne point irriter sa famille. Il est venu chez nous et comme il désirait remplir un vœu déjà ancien (car depuis quelques années il s'est engagé, par un vœu sans réserve, à entrer dans la Compagnie), il a été mis à l'épreuve, pour un temps, au collège de Dillingen. Il s'est toujours montré fidèle dans son service et constant dans sa vocation. Mais il a demandé à être envoyé à Rome, pour être plus éloigné des siens, car il redoute leur persécution, et pour faire plus de progrès dans la piété... *Nous fondons sur lui de brillantes espérances*[1]. »

On comprend que, pendant son séjour à Rome, le bienheureux Canisius ait tenu à revoir le pieux adolescent qu'il avait recommandé en des termes si sages. Stanislas était au noviciat de Saint-André. Le dimanche 1er août, Canisius vint y parler aux novices. On était venu de plusieurs autres maisons pour l'entendre. Il prit texte d'une locution populaire italienne, à propos du jour même où l'on était alors. On disait en effet qu'il fallait « chômer le premier août », pour que tout le mois fût heu-

1. Braunsberger, *op. cit.*, VI, 63-64.

reux. Partant de là, l'orateur montra que tous nos mois devraient être heureux et que le meilleur moyen pour qu'ils le fussent, c'était de se représenter au commencement de chacun d'eux qu'il allait être le dernier de cette vie : « Préparons-nous, en conséquence, organisons notre manière de vivre, comme nous voudrions être surpris par la mort! »

Après ce discours, les novices, suivant l'usage, échangèrent leurs impressions. Tous remarquaient combien l'avis donné par le Père était excellent. Mais Stanislas avait été plus profondément touché qu'aucun autre. Son âme avait des résonnances plus puissantes. Il dit que le Père avait surtout parlé pour lui et que ce mois serait son dernier mois. Nul ne prit garde d'abord à cette réflexion. Mais on vit bientôt qu'elle était prophétique. En tirant au sort, d'après la coutume du noviciat, le saint du mois, Stanislas avait reçu comme patron mensuel saint Laurent. Au soir de sa fête, qui tombe le 10 août, il éprouva les premières atteintes de la maladie. C'était un mal étrange, d'apparence légère. A ceux qui le visitaient, Stanislas déclara simplement qu'il avait prié « la Bienheureuse Reine du ciel, par son patron saint Laurent, de vouloir bien l'appeler à elle au jour de l'Assomption », et qu'il espérait bien être exaucé. Sur sa demande, il fallut lui donner les derniers sacrements. L'amour de Dieu brûlait dans son corps angélique les derniers liens qui le rattachaient à ce monde. Contre toute attente, l'admirable novice, dont la santé

paraissait jusque-là si florissante, expira le 15 août, à trois heures du matin.

Saint Stanislas Kostka est le patron de la jeunesse studieuse.

*
* *

Canisius était de retour en Allemagne, lorsqu'une lettre du Général, en date du 2 avril 1569, vint le relever de ses fonctions de provincial.

On a prétendu à ce propos qu'il était tombé en disgrâce. « L'Ordre lui avait enlevé sa charge, dit le protestant Boehmer, probablement parce que l'apôtre des Allemands était trop dévoué à l'empereur allemand[1]. »

Cette insinuation ne repose sur rien et tout la réfute au contraire. Les usages de la vie religieuse ne sont pas ceux du monde. D'après la règle de la Compagnie, le provincialat ne doit durer que trois ans. En sortant de charge, le titulaire redevient un simple religieux comme les autres. Le Supérieur Général peut maintenir un provincial en fonctions, mais il n'use de ce droit qu'avec discrétion. Canisius était resté treize ans à la tête de sa province. Aucun de ses successeurs ne devait en garder aussi longtemps la direction.

Dans la lettre, où il annonce à Canisius sa décision, saint François de Borgia lui donne comme raison qu'il aura ainsi plus de temps pour tra-

1. *Les Jésuites*, trad. Monod, p. 109.

vailler à sa réfutation des Centuriateurs. Il demande d'autre part à son successeur de ne rien faire d'important sans le consulter et de le considérer comme le « père de la Compagnie en Haute Allemagne ».

Mais ce qui prouve par dessus tout que Rome ne regardait point Canisius comme « trop dévoué à l'empereur » et par conséquent « trop détaché du Saint-Siège », c'est le dessein déclaré que saint Pie V avait eu, dans le courant de 1568, de l'élever au cardinalat. Si Canisius n'avait mis tout en œuvre pour écarter cette haute dignité, et même, si le pape avait vécu quelques années de plus, il n'est pas douteux qu'il aurait revêtu la pourpre. Saint Pie V s'était laissé fléchir par les prières de l'humble Jésuite, qui voulait retourner en Allemagne comme simple religieux, mais une note trouvée après sa mort prouve qu'il gardait son idée et qu'il voulait tôt ou tard récompenser le grand apôtre en le faisant entrer au Sacré-Collège.

Ce qui prouve d'autre part le crédit de Canisius auprès du Saint-Siège, c'est que ce fut sur une suggestion de sa part que le pape établit, le 23 juillet 1568, une Commission cardinalice chargée des affaires religieuses d'Allemagne et désigna pour en faire partie les cardinaux Truchsess, que nous connaissons déjà, de la Bourdaisière, évêque d'Auxerre, Granvelle archevêque de Malines, et Commendone. Cette Congrégation des affaires d'Allemagne a rendu surtout d'immenses services sous le pontificat de Grégoire XIII.

CHAPITRE X

Le bienheureux Canisius à la diète de Ratisbonne (1576). — L'empereur Rodolphe. — Canisius et le duc Guillaume V le Pieux de Bavière (1576-1580).

Dans le courant du mois de mai 1576, le P. Canisius reçut, à Inspruck, une lettre du cardinal de Côme, datée du 25 avril, et conçue en ces termes, où s'exprimait la haute estime que l'on avait à Rome pour le pieux Jésuite :

« Sa Sainteté voulant, dans son amour paternel pour l'Empereur et pour l'Allemagne entière, envoyer le cardinal Morone, en qualité de Légat apostolique, à la diète qui va se tenir à Ratisbonne, a songé à lui donner des aides, pour une mission de si haute importance, et elle a jeté les yeux premièrement sur Votre Révérence, dont l'insigne fidélité, la piété et la science pourront lui être d'un grand secours. Sa Sainteté m'ordonne donc de vous signifier, par la présente lettre, que si l'Illustrissime légat vient à passer par Inspruck et manifeste le désir de vous emmener avec lui, vous vouliez bien l'accompagner et lui prêter votre concours. Vous serez ainsi agréable à Sa Sainteté, comme si vous lui rendiez service à elle-même. »

Effectivement, le cardinal Morone ne tarda pas à arriver dans la capitale du Tyrol. Ce prélat était très au courant des affaires d'Allemagne. Dès l'âge de vingt-sept ans, il avait été, en 1536, nommé nonce dans ce pays, et il avait pris part à plusieurs diètes d'empire. Il connaissait depuis longtemps Canisius, et l'avait vu à l'œuvre au Concile de Trente dont il était l'un des présidents. Il s'empressa donc de conférer avec le bienheureux sur les besoins de l'Église germanique. Il voulait notamment, pendant son séjour à Inspruck, voir l'archiduc Ferdinand II et l'encourager à ne point négliger l'œuvre de la Réforme dans ses États. Suivant de point en point le mémoire que le P. Canisius lui avait remis dans ce but, le cardinal attira l'attention du prince sur l'attitude frondeuse des seigneurs à l'égard de la religion catholique.

La noblesse ne voyait pas qu'en favorisant, par esprit d'indépendance, les doctrines protestantes, elle touchait aux fondements même de l'État et de la civilisation. Morone se plaignit encore de l'état misérable où végétait l'Université catholique de Fribourg, de la défection de la ville de Colmar. Il invita Ferdinand à fonder un séminaire en Alsace. L'archiduc était bien disposé, il promit au légat de prendre les mesures nécessaires pour donner satisfaction au Saint-Siège.

Morone partit de là pour la diète de Ratisbonne. Canisius l'accompagnait. Il trouva à la diète plusieurs Pères de la Compagnie. Tous ensemble, se tenant à l'écart des réunions bruyantes et des

réjouissances, dont la diète était l'occasion, ils se groupèrent en petite communauté et vécurent dans un recueillement monacal.

La diète mit aux prises, comme toutes celles qui l'avaient précédée, les deux partis qui divisaient l'empire et le réduisaient à l'impuissance. Les catholiques firent une fois de plus leurs doléances au sujet des empiètements des protestants. Ceux-ci revendiquèrent, avec leur audace habituelle, le droit de combattre la « superstition » papiste, et d'établir partout, fût-ce par des mesures ou des manœuvres illégales, ce qu'ils appelaient « le saint Évangile », c'est-à-dire l'hérésie luthérienne.

L'empereur Maximilien, faible et malade, hésitait entre les deux camps, et réclamait des uns et des autres des subsides contre l'éternel ennemi de ses États héréditaires : le Turc envahisseur.

L'esprit public avait cependant bien changé, depuis vingt ans, en Allemagne. Le parti protestant manquait de cohésion. Le Palatinat calviniste inquiétait la Saxe et le Brandebourg luthériens, aussi les Électeurs de ces deux derniers pays se montraient-ils, par haine du calvinisme, moins acharnés contre le catholicisme. D'autre part, le parti catholique montrait plus d'harmonie, de fermeté, de résolution. Canisius et ses confrères pouvaient se féliciter du résultat de leurs efforts. De l'avis universel, c'était à eux que revenait la gloire de cette transformation. « Il est hors de doute, écrivait à cette date le prédicant Guillaume Seibert, que c'est uniquement aux Jésuites qu'il faut attribuer l'état stationnaire et,

dans beaucoup de territoires, le recul de l'Évangile. Avant que cette engeance diabolique n'ait fait son nid parmi nous et ne se fût propagée, nous avions les plus sérieuses raisons d'espérer que les derniers vestiges de l'Antéchrist et de l'idolâtrie papiste seraient rapidement extirpés de notre pays par les princes, les autorités et les vrais serviteurs de la parole[1]. »

Dans le camp adverse, les constatations étaient les mêmes : « Tout catholique, dit un traité anonyme de 1575, pourvu qu'il attache quelque prix à sa foi et se félicite d'appartenir à l'Église unique et au Siège apostolique, doit une éternelle et vive reconnaissance à la Compagnie de Jésus, sans laquelle, à voir les choses de nos yeux humains, le catholicisme eût été balayé du sol du Saint-Empire. Depuis bientôt dix ans, les Jésuites ont rendu à notre cause d'incalculables services. Tout le monde peut facilement constater que partout où ils ont travaillé avec ce zèle et cette ardeur qui leur sont propres, ils ont été et sont encore à la tête des ouvriers et amis de la vraie réforme évangélique[2]. »

*
* *

Si l'activité de Canisius ne trouva en somme que peu d'occasions de s'exercer dans les délibérations officielles de la diète, en revanche le légat Morone, conseillé par lui, eut à promouvoir auprès des

1. Cité par Jaussen, *L'Allemagne et la Réforme*, IV, 393.
2. Jaussen, *ibidem*.

membres catholiques du Saint-Empire les idées de Réforme qui étaient si chères au Saint-Siège : inspection des paroisses et des couvents, rétablissement de la Confirmation et de l'Extrême-Onction négligées en beaucoup de lieux, par crainte des luthériens, soins très attentifs apportés au choix des évêques, lutte contre la propagande protestante. Canisius, d'autre part, employait ses loisirs forcés, ainsi que ses confrères, à prêcher et à confesser, dans la ville de Ratisbonne.

Cependant l'on avait atteint le mois d'octobre. Les délibérations de la diète touchaient à leur fin, lorsque l'empereur Maximilien II tomba plus gravement malade et se trouva bientôt à toute extrémité. Il mourut, le 12 octobre, comme il avait vécu, sans avoir réussi à se déclarer nettement ni pour le catholicisme, ni pour le luthéranisme. Il avait cependant consenti à recevoir un prêtre, dans la nuit qui précéda sa mort.

Depuis la malheureuse compétition au trône impérial entre Charles-Quint et François Ier, en 1519, les Habsbourg avaient toujours pris la précaution de faire élire leur successeur, de leur vivant. Maximilien II n'avait eu garde de manquer à ce principe. Son fils Rodolphe avait été proposé, l'année précédente, au choix des Électeurs d'empire, et, malgré quelques difficultés de la part des luthériens, élu roi des Romains. Le pouvoir revenait donc à Rodolphe. Ce prince avait alors vingt-quatre ans. C'était un élève des Pères Jésuites et il avait passé une partie de sa jeunesse à la cour de Philippe II

d'Espagne. Sa nomination semblait donc un triomphe pour la cause catholique. En fait, il ne devait pas réaliser les espérances que l'on fondait sur lui. Sans doute il ne manquait pas de talents. Son instruction avait été très soignée. Il possédait un savoir étendu, parlait six langues, aimait les arts, les sciences et se plaisait dans la société des savants. Mais son caractère était faible, indécis, soupçonneux, comme celui de beaucoup d'autres souverains de sa dynastie. Il avait un penchant prononcé pour le rêve, la mélancolie et il tomba très vite dans une apathie maladive. Il sera moins un empereur qu'un antiquaire et un alchimiste. Sa politique, mesquine à l'égard des protestants et lâche à l'égard des Turcs, provoquera une crise très grave dans l'empire et ne sera pas étrangère au déclenchement de l'épouvantable conflit, qui porte dans l'histoire le nom sinistre de Guerre de Trente ans.

*
* *

A la mort de l'empereur, la diète s'était dispersée. Canisius était parti, dès le mois de septembre, de Ratisbonne pour aller à Ingolstadt travailler au tome II de sa réfutation des Centuriateurs, qui devait paraître en 1577. Au début de cette année, le bienheureux fut envoyé à Landshut pour prêcher le Carême. Landshut était le lieu de résidence du prince Guillaume, fils aîné et héritier présomptif du duc de Bavière, Albert V. Plus qu'aucun autre souverain de la

famille des Vittelsbach, Guillaume devait consacrer ses forces et son autorité au triomphe du catholicisme dans ses États. Il portera en histoire le nom de Guillaume V le Pieux (1579-1597). Il aimait les Jésuites et vénérait spécialement le P. Canisius. Il lui offrit l'hospitalité dans son château, quand le bienheureux vint à Landshut pour le Carême. Canisius avait avec lui un frère lai qui lui servait de secrétaire pour la rédaction de son grand ouvrage sur la Sainte Vierge. Dès qu'il avait un moment de loisir, le Père dictait quelques pages de son livre. Un jour qu'il était occupé à ce travail, le frère lui demanda un instant de répit et sortit pendant une heure pour quelque affaire urgente. Canisius était demeuré seul et, les yeux clos, songeait à la suite de son exposé. Au bout d'un instant la porte s'ouvrit et le duc Guillaume entra sans se faire annoncer. Le bienheureux s'imagina que c'était le frère qui rentrait et, sans rouvrir les yeux, il recommença à dicter. Le prince comprit la méprise, mais il s'empressa de prendre la place du scribe absent sans interrompre les méditations du saint auteur. Une heure plus tard, en revenant à son poste, le frère fut saisi de surprise : « Ouvrez-donc les yeux, criait-il au père, et voyez qui est celui qui écrit pour vous! » En apercevant le duc, — c'était alors un homme de vingt-neuf ans, — Canisius, rougit et lui fit les excuses les plus respectueuses pour sa distraction. « Je n'ai rien à vous pardonner, répliqua Guillaume, c'est de

grand cœur que je vous sers de secrétaire, je m'estime heureux d'avoir collaboré à une telle œuvre! »

Dans les années 1578 et 1579, le bienheureux prêcha le Carême de nouveau à Landshut. Il y retrouva le duc Guillaume et sa femme Renée de Lorraine. Dans une lettre au P. Mercurian, après le Carême de 1578, Canisius dit tout le bien qu'il pense des pieux époux. Il augure bien de son influence dans le duché de Bavière. Guillaume donne à tous en effet l'exemple de la fidélité à la foi catholique, de la piété, de la charité. On le voit au chevet des malades, auprès des malheureux. Il fait d'abondantes largesses aux pauvres. La charité est la vertu catholique par excellence. Au dogme mensonger de la justification par la foi seule, l'Église oppose le dogme plus profond de la justification par la charité envers Dieu et envers le prochain. C'est la grande différence entre le luthéranisme et le catholicisme. Le duc Guillaume avait compris cela et il le montrait dans ses actes. Mais il allait avoir une tâche malaisée à remplir. L'année suivante en effet la mort de son père Albert V devait lui donner le pouvoir. C'est alors surtout qu'il se souviendra des leçons de Canisius. Et il s'en souviendra encore lorsque, en l'année même de la mort du bienheureux, il abdiquera entre les mains de son fils Maximilien, pour pouvoir, loin des soucis de la cour, se préparer à son éternité.

De la maison de Bavière, Canisius avait coutume de dire que c'était un bouquet de lis parmi des épines. Une fois au pouvoir, le duc Guillaume n'aura rien tant à cœur que d'arracher les épines autour de lui. Il recourra pour cela aux conseils de son prédicateur de Carême. Canisius lui donnera un programme très développé d'action catholique. Attentif par-dessus tout à la puissance de la presse, Canisius conseillera au prince une vigilance jalouse à l'égard des mauvais livres. Mais il ne sera jamais de ceux qui se bornent à supprimer le mal. Il prêchera la diffusion des bons livres, l'encouragement des bons auteurs. S'il est vrai qu'on ne détruit que ce que l'on remplace, il est sûr que Canisius avait raison de penser que seul le bon grain fait disparaître l'ivraie. Quant à lui, par la parole, par la plume, en public et en particulier, auprès des humbles et auprès des grands, il ne cessait de semer, avec la confiance que Dieu saurait faire croître les germes confiés ainsi au secret des cœurs.

Nous allons le suivre maintenant sur un autre théâtre d'action, celui où il passera les dernières années de sa vie si féconde et si pleine : en Suisse.

CHAPITRE XI

Le bienheureux Canisius à Fribourg, en Suisse. — La construction du collège des Jésuites. — Ministère de Canisius auprès des âmes.

La Suisse n'avait pas moins souffert que l'Allemagne de l'agitation religieuse provoquée par le protestantisme. Le mouvement de révolte contre Rome avait commencé à Zurich, sous la direction de *Zwingli,* à peu près dans le même temps que Luther commençait à soulever les esprits à Wittemberg. Les petites républiques, dont l'ensemble constituait la Confédération helvétique, montrèrent qu'elles n'étaient pas moins intransigeantes que les principautés féodales d'Allemagne, qui avaient d'abord accueilli la Réforme. Quand le Conseil zurichois eut adopté les idées de Zwingli, les usages catholiques furent proscrits, les prêtres chassés, les églises dépouillées, les couvents fermés, et spoliés, les images brûlées. De Zurich, la révolution s'étendit au reste de la Suisse allemande. Elle passa à Bâle, avec Œcolampade, à Schaffhouse avec Ritter, à Saint-Gall avec Vadian, à Appenzell, Glaris et Berne. Bientôt huit cantons sur treize se

trouvèrent envahis. Les cinq autres groupés autour de Fribourg résistèrent énergiquement et lorsque, sous l'impulsion audacieuse de Zwingli, les deux partis en vinrent aux armes, la victoire resta aux catholiques. Zwingli lui-même fut tué à la bataille de Cappel, en 1531. Le protestantisme fut arrêté pour un temps, au cours de ses triomphes. Mais il prit bientôt un nouveau développement dans la Suisse romande. Son premier propagandiste dans cette région fut un Savoisien, l'impétueux Guillaume Farel, que Berne soutenait. Bientôt la nouvelle doctrine avait fait son apparition à Genève. Dès 1535, cette ville était conquise à l'hérésie. Un peu plus tard *Calvin*, retenu presque de force par Farel, y fixait sa vie et, avec une surprenante puissance d'organisation, faisait de la République génevoise l'une des forteresses du protestantisme.

De Genève, la Réforme avait essaimé en France, en Angleterre, en Écosse, en Hongrie, en Pologne, au Palatinat. Le calvinisme était plus hardi que le luthéranisme. Ses négations étaient plus radicales, son esprit plus agressif, sa lutte contre le dogme catholique plus acharnée. Luther n'aimait pas Calvin et après la mort de Luther le conflit s'était aggravé entre ses disciples et ceux de son rival.

Au temps où le bienheureux Canisius fut appelé à travailler en Suisse à l'œuvre de la vraie Réforme, les positions respectives des partis étaient un peu stabilisées. Mais les catholiques avaient besoin d'être confirmés dans leur foi. Saint Charles Borromée avait reçu la charge de les secourir de ses

avis, de ses missionnaires au besoin, de son influence. Son diocèse de Milan était bien placé pour cela. Il s'acquittait de son devoir avec le zèle ardent et l'esprit surnaturel qu'il mettait en toutes choses.

En l'an 1579, le pape Grégoire XIII envoya l'évêque de Verceil, Jean-François Bonhomini, en qualité de nonce, pour visiter les cantons catholiques de Suisse.

C'était un homme tout dévoré de flamme apostolique. Il eut la joie de constater que Fribourg avait gardé intacte sa foi de jadis. Il eut l'idée d'appliquer dans ce pays le grand préservatif qui avait si bien réussi ailleurs et d'y provoquer la création d'un collège de Jésuites. On parlait surtout l'allemand à Fribourg. Bonhomini s'adressa donc aux Jésuites d'Allemagne. La province que le P. Canisius avait autrefois désignée possédait déjà un établissement à Lucerne, qu'on avait peine à entretenir. Juste à ce moment (mai 1580) une fondation, favorisée par les Fugger, prenait corps à Augsbourg, cette ville où Canisius avait tant travaillé.

Il était difficile, dans ces conjonctures, d'accepter l'invitation du nonce des Suisses, en allant ouvrir une institution à Fribourg, d'autant plus que le Conseil de cette ville montrait peu d'empressement à accueillir les Pères.

Mais l'évêque de Verceil tenait, avec raison, à son dessein. Il en soumit les raisons à Grégoire XIII qui fit un devoir aux Jésuites de se rendre à son appel. Certains critiques modernes ont laissé entendre que les supérieurs Jésuites avaient saisi avec

bonheur cette occasion de se débarrasser de Canisius, dont la modération, le dévouement à l'Allemagne, l'attitude respectueuse à l'égard du pouvoir épiscopal, leur déplaisaient. On l'aurait exilé dans les montagnes de la Suisse, parce qu'il était devenu gênant dans son pays.

La vérité est moins machiavélique. Il n'existe aucune trace, dans les documents, des calculs mesquins prêtés à la haute direction de la Compagnie.

Le nonce avait donné rendez-vous au P. Hoffée lui-même, à Fribourg, vers la fin de 1580. Le provincial, arrêté par son état de santé, délégua à sa place le P. Gaspard Haywood. Celui-ci, contre toute attente, se trouva retenu à Munich. C'est alors seulement que l'on songea à Canisius.

Le bienheureux se trouvait à cette époque à Dillingen où il préparait une nouvelle édition de ses deux volumes contre les Centuriateurs. Il reçut, vers la mi-novembre, l'ordre de partir pour Fribourg. Dès le 21, il quittait sa résidence pour obéir à son supérieur.

A Lucerne, Canisius rencontra le nonce Bonhomini. Il y trouva également le jeune Père qui devait être son collaborateur à Fribourg, un Anglais nommé Robert Ardren.

L'évêque de Verceil et ses deux compagnons partirent le 10 décembre 1580. Leur voyage fut troublé par un incident qui montre à quel degré sévissait le fanatisme protestant, dans certaines régions de Suisse. En passant à Berne, Bonhomini fut reconnu et arrêté par ordre de la ville. Le consei

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

lui permit de continuer sa route, mais en lui intimant la défense de jamais remettre le pied en territoirre bernois. En vain le nonce invoqua-t-il le droit des gens et sa qualité d'envoyé d'une puissance étrangère. Il ne put rien obtenir. Il semble bien que les Bernois aient vu d'un mauvais œil le projet de création d'un collège à Fribourg, à proximité de chez eux. Qu'auraient-ils dit, s'ils avaient su que les deux compagnons de route du nonce étaient des Jésuites?

Cependant le bruit s'était répandu dans la ville que le nonce du Pape était là. Quand la petite troupe reprit sa marche, elle fut assaillie par les injures de la populace. On leur lançait des boules de neige, de la boue, des immondices. On les menaçait de mort. Le Conseil, honteux de ces excès de la foule, fit plus tard des excuses à Bonhomini.

*
* *

A leur arrivée à Fribourg, le nonce et les Pères furent salués par une harangue latine, que leur débita un jeune garçon, à la mine éveillée, nommé Pancrace Python, au nom des enfants de l'école de la ville. Ce Python devint plus tard un homme distingué. Un de ses petits-neveux se fit Jésuite et c'est lui qui nous a conservé ce trait[1]. Le Conseil de

1. Le Jésuite Pierre Python donna en 1710, à Munich, une traduction latine de la *Vie de Canisius*, publiée en français, en 1707, par le P. Dorigny, à Paris, — en y joignant quelques additions (voir notre Avant-propos).

la cité fut ravi d'apprendre, de la bouche du nonce, quel homme était le Jésuite qui venait d'entrer dans les murs de la ville, et il décréta sans retard des adresses de remerciements au pape d'une part, au provincial de Haute-Allemagne, d'autre part.

Mais tout le monde brûlait d'entendre le célèbre orateur dont la réputation était connue dans toute la chrétienté. Dès le 18 décembre, Canisius fut invité à prêcher à l'église Saint-Nicolas, la plus belle de Fribourg. Son succès fut très grand. Le Conseil surtout se déclara très satisfait. Le nonce en informa aussitôt le Saint-Père. La cause des Jésuites était gagnée à Fribourg, en dépit des attaques plus ou moins sournoises que ne leur ménageaient point les milieux protestants. Pour donner au futur collège les ressources nécessaires, le Souverain Pontife transféra à la Compagnie les possessions des Prémontrés de Marsen dont la communauté était, comme tant d'autres, en voie de dissolution. Enfin, toutes les dispositions étant prises pour assurer l'avenir de son œuvre, Bonhomini quitta Fribourg en recommandant Canisius au Sénat de la ville, dans les termes les plus chaleureux.

L'excellent Père éprouvait une joyeuse émotion à voir les dispositions heureuses des Fribourgeois envers la Société. Dès le 5 janvier 1581, vingt-cinq jours après son arrivée, il pouvait communiquer les meilleures nouvelles à son provincial : « Bien qu'entourée de toutes parts par des hérétiques forcenés, écrivait-il, cette cité se maintient dans la piété et la foi de ses pères; c'est un vrai miracle. Le clergé

et la population sont unanimes pour la défense des droits de l'Église. Le clergé nous est très dévoué à nous, Jésuites. Ce pays mérite véritablement la grande bienveillance, que le pape lui témoigne. Il est juste et équitable que nous, Jésuites, nous employions toutes nos forces au service de Fribourg. »

C'étaient les jours ensoleillés qui passaient pour Canisius et ses confrères. Il en viendrait de moins lumineux et de moins agréables.

Il y eut une passe dangereuse à franchir, lorsqu'il fallut passer à la construction du futur collège. Un courant se dessinait contre les Pères. On était en juin 1581. Le P. Olivier Manareus était venu de Rome pour régler avec la ville cette grave question. Les émissaires de Berne et de Genève répandaient le bruit que les Jésuites exigeaient d'énormes quantités d'argent, que la cité de Fribourg serait ruinée par eux, que le projet de collège était insensé. Outre la passion religieuse, un intérêt facile à saisir dictait ces perfides insinuations. N'ayant pas d'établissement d'instruction supérieure aux écoles primaires, les Fribourgeois envoyaient leurs enfants dans les cités voisines, à Lausanne ou à Berne, au grand péril de leur foi. Toutes ces manœuvres échouèrent cependant. La construction fut résolue, Le collège devait s'élever dans un site superbe, dominant toute la ville, sur la place Belsex.

Mais devait-on attendre l'achèvement de la maison pour ouvrir un centre d'enseignement à Fribourg? Le Conseil, inspiré par Canisius, ne le

pensa pas. Dès 1582, il achetait deux maisons contiguës en ville, pour une installation provisoire. Le 18 octobre, les classes s'ouvrirent. Canisius avait supplié qu'on ne le nommât point recteur. Il se consacrait aux œuvres d'apostolat, dont nous parlerons plus loin. Le P. Pierre Michael fut désigné comme supérieur. On eut bientôt une centaine d'enfants, et le P. Canisius pouvait écrire en février 1584, au nonce Bonhomini : « Nous avons déjà ici plus d'élèves que nos confrères à Lucerne et à Augsbourg. » Il fallut s'agrandir. La réputation du collège de Fribourg s'accrut encore lorsque le brillant helléniste Jacques Gretser, l'un des meilleurs écrivains de la Compagnie de Jésus en pays allemand, vint y enseigner les humanités, bientôt remplacé par un de ses frères en religion, non moins remarquable et non moins illustre, le P. Jacques Keller.

Pendant ce temps la construction de la place Belsex n'avançait qu'avec lenteur. Les souscriptions attendues étaient insuffisantes. Les revenus de Marsen étaient absorbés par l'entretien des Pères. Il fallut que le Sénat prît en main l'œuvre du collège. Ce ne fut qu'en 1585 que les premiers travaux commencèrent.

Canisius était l'âme de tout le mouvement. Il était devenu si cher aux Fribourgeois qu'ils étaient résolus à ne plus se séparer de lui. A plusieurs reprises, il fut question de son départ. Chaque fois l'attachement du clergé, du sénat et du peuple s'affirma en termes si expressifs qu'il fallut le laisser.

Une lettre de Fribourg traduit le sentiment général de vénération dont Canisius était alors l'objet : « Nous n'avons pas dans nos églises, disait-elle, la dépouille mortelle d'une seul saint. Nous en aurons au moins une si ce saint homme vient à mourir dans nos murs ! »

Canisius était regardé comme une relique, de son vivant, le trésor et l'honneur de la cité. Son prestige, au surplus, était nécessaire pour combattre les oppositions, qui n'avaient point désarmé, contre le collège qui peu à peu sortait de terre. Des pamphlets d'origine protestante étaient répandus dans le peuple. Les Jésuites, disait-on, recueillaient l'argent des Suisses pour l'expédier en Allemagne. Leur collège pourrait servir de forteresse pour s'emparer de la ville. Il serait aisé d'y introduire des mercenaires étrangers. On assurait que déjà des quantités de poudre étaient accumulées dans les substructions. En dépit de ces fables absurdes, la construction s'élevait toujours.

*
* *

Si le bienheureux Canisius avait demandé à ses supérieurs de ne point charger ses épaules de la direction du Collège provisoire, à Fribourg, ce n'était pas pour se plonger dans un repos, qui lui aurait été cependant bien utile et même bien nécessaire.

Depuis son arrivée dans la ville, il n'avait point cessé de s'adonner au ministère de la prédication

et de la direction spirituelle. Il trouvait à Fribourg un terrain admirablement préparé. La foi était demeurée vive dans toute la population. Comme ailleurs cependant il y avait des négligences, de la routine, de la superstition même dans la pratique religieuse, du laisser-aller dans les habitudes et les mœurs. Il fallait instruire ce peuple, le reprendre en main, lui rendre le goût d'une forte discipline chrétienne. Beaucoup de fidèles désertaient le sermon, demeuraient sur la place publique ou même à la taverne, pendant que l'on prêchait à l'église. A peine un quart de la population, nous apprend Canisius, assistait, au début de son séjour à Fribourg, aux prédications. Il n'y avait eu que cinq ou six communions pour les fêtes de Noël. On se contentait d'accomplir le devoir pascal. Les pratiques de dévotion pure étaient peu répandues.

L'alcoolisme faisait de grands ravages, non seulement dans le bas peuple, mais parmi tous les rangs de la société. On aurait cru manquer aux devoirs d'une bonne hospitalité, en n'offrant pas à ses amis ou visiteurs quelque boisson spiritueuse, et l'on ne croyait pas avoir fait de mal tant que l'on n'avait pas été incommodé par l'excès des libations.

Le bienheureux avait trop d'expérience pour ne pas voir que ce penchant à l'égard des liqueurs enivrantes était la racine de vices beaucoup plus graves. Il n'hésita pas à s'élever avec force contre l'abus de la boisson et la fréquentation des cabarets. Dans les sermons qu'il publia à Fribourg on trouve

les condamnations les plus véhémentes de ce désordre : « Malheur au monde, s'écriait-il, à cause des scandales de ces hôteliers, qui font de leurs maisons des écoles du diable, des fabriques de péchés et des repaires ouverts à presque tous les vices. Nulle part davantage que chez eux, l'on n'excite les passions de la gourmandise, de l'intempérance, du luxe, de l'ivrognerie et de l'impudicité. Nulle part l'on ne s'abandonne avec autant de licence à la volupté, mère de toutes les souillures. Nulle part, l'on ne profère plus effrontément toutes sortes de paroles obscènes. Là, on ne tient aucun compte de cet avertissement de l'Apôtre : *Que la fornication et l'impureté sous toutes ses formes ne soient même pas nommées au milieu de vous, ainsi qu'il convient à des saints*, c'est-à-dire à des chrétiens; *que l'on n'entende ni paroles déshonnêtes, ni bouffonneries, ni plaisanteries grossières, qui sont toutes choses inconvenantes.* »

La parole de Canisius retentissait sans relâche, et elle flagellait l'immoralité sans ménagement. Il nous reste de lui trente-sept sermons pour la seule période du 12 mars au 28 mai 1581. Au cours du Carême, il prêchait trois fois par semaine. Pendant sept ans encore il continua ce ministère. Ce n'est que vers le milieu de 1588, — il avait alors soixante-sept ans, — que les infirmités d'une vieillesse prématurée l'obligèrent à renoncer à la chaire presque complètement. A partir de 1591 il déclare lui-même qu'il ne peut plus prêcher.

Mais il ne renonce pas pour cela à l'enseigne-

ment religieux, il continue à faire le catéchisme. Toutes les écoles du canton possédaient depuis 1577 son manuel, si universellement estimé. Il explique lui-même son texte aux enfants et aux grandes personnes, à Fribourg et dans les villages d'alentour. Il s'occupe avec prédilection des protestants qui demandent à s'instruire de la religion catholique. Ce sont tantôt des ouvriers, venus pour leur travail, de région calvinistes, zwingliennes ou luthériennes, tantôt des hommes cultivés que sa réputation attira à Fribourg et qui veulent apprendre de lui à mieux connaître l'Église romaine, tant calomniée dans les milieux protestants.

Grâce à son influence et à l'intervention de quelques hauts magistrats, des mesures salutaires furent prises contre l'immoralité et l'irréligion. Sans atteindre au rigorisme puritain que l'intransigeance de Calvin avait imposé à Genève, il était nécessaire qu'une forte discipline chrétienne régnât dans le canton de Fribourg, si l'on ne voulait pas que le catholicisme se trouvât en état d'infériorité vis-à-vis du calvinisme.

A l'instigation de Canisius, des décrets de l'autorité civile et de l'autorité ecclésiastique, marchant ensemble sur ce point, interdirent aux aubergistes de donner à boire, aux heures de ces mêmes offices.

L'opinion fut vivement frappée d'une sorte de jugement de Dieu qui vint presque aussitôt confirmer ces décrets. Ils avaient été portés le 23 février 1589. Malgré cela, quelques audacieux voulurent danser, le dimanche de *Laetare*. Mais ils furent

punis d'une façon si étrange que la population en garda une impression durable : « Les principaux coryphées de ces danses, disent les Annales de la ville, périrent misérablement trois ou quatre mois plus tard : le premier se blessa avec son mousquet et en mourut ; le second se noya, en présence d'une grande foule et personne ne vint à son secours ; le troisième mourut, gorgé de vin, au milieu de la nuit, sans sacrements. »

Mais il ne suffisait pas de défendre la danse, pendant le temps de la messe et du sermon, il fallait éveiller chez les pères de famille le sens de la responsabilité. C'est le père de famille qui doit tenir la main à ce que la religion soit respectée chez lui et ses prescriptions observées. Il fut établi à Fribourg que tout chef de maison devrait assister en personne à la grand'messe, les dimanches et jours de fête, et déposer son offrande à l'autel au moment du *Kyrie*. L'assistance aux sermons pendant l'Avent et le Carême devint obligatoire. Des amendes frappèrent les délinquants. L'ivrognerie fut réprimée, l'usure prohibée, les jurements inutiles défendus, les femmes de mœurs légères mises en prison ou bannies, les bibliothèques expurgées de mauvais livres.

Une coutume antique voulait qu'au début du Carême tous les citoyens et habitants de Fribourg prêtassent serment en présence des magistrats civils de rester fidèles à la religion catholique. Cette coutume était tombée en désuétude. A la demande de Canisius, elle fut remise en vigueur, au Carême

de 1584, après vingt-quatre ans d'interruption, et elle fut appliquée dans toutes les paroisses du canton. On reprit également l'édifiante pratique d'accompagner le Saint-Sacrement, lorsqu'il était porté par le prêtre au domicile des malades.

CHAPITRE XII

Dernières maladies. — Derniers travaux. — Mort du bienheureux Canisius (1597).

Ses immenses travaux, ses voyages, les fatigues de toute nature, avaient usé Canisius avant l'âge. Au début de 1587, le recteur du collège de Fribourg, donnant au Général Aquaviva des nouvelles de ses subordonnés, disait du bienheureux : « Il est écrasé par les ans et par le travail. »

Au mois d'août de la même année, Canisius fut convoqué à la Congrégation provinciale qui devait se tenir à Augsbourg. Il se mit en marche, mais il lui fut impossible d'achever la route. Il rebroussa chemin en disant, avec un sourire : « Je vois bien que saint Nicolas, le patron de Fribourg, ne veut pas me laisser partir. Il faut que je finisse mes jours dans cette ville. »

L'année suivante, on l'a dit déjà, il dut renoncer à monter en chaire. On a cependant encore un discours qu'il prononça le jour de Pâques de l'an 1589, mais ce devait être l'un des derniers sermons du grand prédicateur.

Deux ans après, il fut frappé d'apoplexie et l'on craignit de le perdre. La population tout entière de Fribourg montra, en cette circonstance, l'attachement qu'elle lui portait.. On venait s'informer de sa santé, on priait pour lui dans les églises, devant le Saint-Sacrement exposé, on allait demander sa guérison en pèlerinage à Notre-Dame de Bourgillon et dans les autres sanctuaires du canton. Sa maladie prenait les proportions d'un malheur national. Ce fut une grande joie pour tous d'apprendre qu'une amélioration s'était produite dans son état, que l'espoir était permis. On avait pu redouter d'abord que ses facultés ne demeurassent très affaiblies. Son esprit, autrefois si lucide et si ferme, semblait atteint par le mal. Mais quand il fut revenu à la santé, Canisius retrouva toute sa force intellectuelle. Son corps seul demeura voûté et brisé. Il dut marcher désormais appuyé sur une canne.

Le Seigneur lui avait donné un avertissement. Il le retirait en quelque sorte du ministère extérieur, en lui laissant le temps d'achever la parure glorieuse de son âme, avant de paraître devant son Juge.

Canisius vécut encore six ans, six ans de recueillement, de prière, de détachement progressif, de pénitence et de douleur, six ans de sanctification en quelque sorte intensive.

Nous avons sur ces dernières années les témoignages les plus assurés : un récit de son ami Sébastien Werro, curé puis prévôt de Saint-Nicolas,

la déposition du frère Sébastien Strang, qu'on lui avait donné comme infirmier, enfin ses propres lettres.

Sa vie n'appartenait plus qu'à Dieu. L'horizon se fermait devant lui et le monde s'évanouissait peu à peu, comme la brume du matin disparaît au lever du soleil. Il n'avait plus de regards que pour son crucifix et il se réfugiait avec amour dans les plaies adorables du Sauveur.

Sa messe, chaque matin, était pour lui une source de consolation infinie. Il ne se lassait point d'en remercier le Seigneur. Ses actions de grâces étaient si prolongées que plus d'une fois, il fallut l'arracher à son prie-Dieu. Chaque jour, nous assure Werro, il consacrait sept heures à la prière. Il vivait d'oraison. La pensée des souffrances du divin Maître touchait son esprit au delà de toute expression. Cette chose prodigieuse, que l'histoire n'admire pas assez, l'émouvant amour de Jésus au cœur de ses saints, brûlait dans l'âme de Canisius et bien souvent lui arrachait des torrents de larmes ou de profonds soupirs. A mesure que le corps s'affaiblissait, l'esprit devenait plus « prompt », suivant le mot de l'Évangile. Non content de supporter avec patience ses infirmités croissantes, le bienheureux y ajoutait encore les pratiques de la pénitence la plus rude. Il châtiait par d'impitoyables flagellations sa chair émaciée et exténuée. « Une fois, raconte Strang, je voulus lui enlever sa discipline. Mais il s'en aperçut aussitôt et je fus obligé de la remettre à son ancienne place. »

*
* *

Le bienheureux parcourait les suprêmes étapes de son existence. Chacune d'elles était marquée par un renoncement nouveau. En 1594, il écrivait : « Je nepuis plus sortir de la maison. » Deux ans plus tard, le cercle s'était encore rétréci : « J'ai commencé à manger dans ma chambre et à dire la sainte messe dans une chapelle particulière. » Il crut le moment venu de faire ses adieux à son supérieur général et le 1er août 1596, il dictait pour le P. Aquaviva, la touchante lettre que voici :

« Parmi les consolations de mon extrême vieillesse, la plus grande assurément est de me sentir dans une parfaite communion de sentiments et de pensées avec les supérieurs que Dieu m'a donnés, pour le représenter dans la Compagnie. Il y a bien longtemps, — en 1549, — j'ai fait, à Rome, ma profession, entre les mains de notre Père Ignace, de sainte mémoire. Aujourd'hui, parvenu à l'âge de soixante-quinze ans, et, pour ainsi dire, incapable d'aucune bonne œuvre, je veux par cette lettre resserrer et fortifier les doux liens d'entière dépendance, qui doivent m'unir à Votre Paternité, en sa qualité de Supérieur général de la Compagnie.

« Et d'abord, prosterné devant vous, en esprit et en vérité, je demande bien humblement pardon de toutes les fautes, publiques ou secrètes, que j'ai commises contre le Dieu très grand et très bon, et contre le Vicaire de Notre-Seigneur sur la terre,

dans l'accomplissement des devoirs de notre sublime vocation. Ces offenses, hélas! sont graves et nombreuses. Les charges qui m'ont été confiées, dans les années de jadis, je les ai mal remplies; j'ai particulièrement beaucoup de reproches à me faire dans mes fonctions de provincial, de prédicateur et d'écrivain. »

Après ces actes de sincère et profonde humilité, le veillard demandait pardon d'être devenu un fardeau pour la Compagnie.

« Me voici, disait-il, désormais oisif, paresseux, inutile, semblable à l'arbre infécond qui va tomber. Je suis indigne du pain que je mange et des soins que la charité fraternelle prodigue à un ingrat... Une chose surtout m'afflige, ô Père vénéré, et m'engage à implorer votre pardon, c'est de voir que je profite si peu de tant de prévenances, pour glorifier Dieu, travailler à mon salut et exciter en moi tous les sentiments de la reconnaissance. Je devrais en user pour mieux me préparer au voyage suprême, m'appliquer à une méditation assidue des fins dernières, moi qui suis déjà mort au monde, et me mettre en état, comme le serviteur vigilant et fidèle, de répondre à l'appel du Seigneur.

« Je vous supplie donc instamment de vouloir bien dans votre immense charité, recommander parfois à l'autel du Dieu vivant, ce cep inutile, ce fils indigne, et lui faire part, bien qu'il ne le mérite pas, de toutes les grâces et faveurs spirituelles que Votre Paternité a reçues du Saint-Siège, pour la consolation de ses inférieurs. Enfin, daignez

m'imposer quelques pénitences pour toutes mes misères, afin que je reçoive avec plus d'abondance votre bénédiction paternelle : je vous prie de me l'envoyer par tel intermédiaire qu'il vous plaira. »

Qui ne serait ému devant tant de soumission, de simplicité, d'esprit surnaturel?

A ceux qui voudraient savoir si, en cette heure suprême, Canisius regrettait d'avoir donné sa vie à Dieu, dans la Compagnie de Jésus, cette lettre est déjà une réponse suffisamment explicite.

Mais vers la même époque, il voulut faire son *Testament spirituel*, qu'il dicta au P. Sigismond Ilsung.

Après avoir donné sur son enfance et sa jeunesse de précieux détails, que nous avons utilisés dans les premiers chapitres de cette histoire, le bienheureux s'exprime en ces termes sur le point qui nous occupe :

« La quatrième partie de mon testament comprend les dons éclatants de la grâce divine à mon égard. ces dons, nulle intelligence, nul esprit ne pourra assez les apprécier, encore bien moins les louer comme ils le méritent : je veux parler de ceux que j'ai reçus par la Société et dans la Société, bien que j'en sois indigne, depuis cinquante ans. Ne serais-je pas un insensé, un ingrat, si je ne bénissais pas la source éternelle des biens qui « a fait éclater sa miséricorde dans la cité fortifiée » (ps. xxx, 22), je veux dire dans notre Compagnie et qui l'a affermie par les lois admirables de notre fondateur et premier Père, Ignace, dont la mémoire est en bénédic-

tion? Au surplus, le jugement public de l'Église catholique et du Siège apostolique, et l'irréfutable autorité du saint Concile de Trente, ont manifestement approuvé cet Institut. Ce ne peut pas être un mauvais arbre, celui qui abonde ainsi en fruits excellents, que tant de personnes ont recueillis et recueillent encore non sans une incroyable utilité et une joie solide... En ce qui me concerne, je plie les genoux en présence du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de tout mon cœur je lui rends grâces et je désire que tous les saints m'aident à le remercier, pour m'avoir appelé, moi indigne Allemand ou Belge, et m'avoir reçu dans cette Société de son fils, du vivant, je l'ai dit, de son premier supérieur[1]. »

Non, Canisius ne regrettait pas d'être Jésuite. En repassant sa vie, au moment de paraître devant Dieu, il regardait au contraire son entrée dans la Compagnie, tant décriée alors, autant et plus peut-être que de nos jours, comme la plus grande grâce que Dieu lui eût faite.

*
* *

Il eut avant de mourir une suprême consolation. Au commencement de 1596, la construction du collège à la place Belsex se trouva suffisamment avancée pour que les Pères pussent en prendre possession. La bénédiction liturgique fut donnée aux deux ailes de l'édifice, qui étaient achevées. Il restait encore à

1. Voir le *Testament*, dans son texte latin original, *in extenso*, Braunsberger, *Epistulæ et Acta*, I, 42.

édifier la chapelle et l'aile qui rattache cette chapelle au reste de la maison. Le 5 août 1596, en la fête de Notre-Dame-des-Neiges, les Jésuites au nombre de 19, entrèrent dans le nouvel établissement. On avait dressé pour la circonstance une chapelle provisoire. Le prévôt de Saint-Nicolas, Sébastien Werro, présidait la cérémonie. Les personnages les plus importants de la cité y assistaient.

Quand le moment du sermon fut arrivé, on vit apparaître la forme amaigrie et courbée du P. Canisius qui ne sortait plus depuis longtemps. Péniblement il se traîna jusqu'à la chaire. Il parla d'une voix affaiblie, qu'on avait peine à entendre. Ce fut son discours d'adieu à Fribourg et à ses frères. Une dernière fois il voulut dire quelle grande chose était l'instruction de la jeunesse. Comme s'il avait le pressentiment que l'avenir était à la science et à ceux qui sauraient la donner aux autres, il fit l'éloge de la vocation dévolue à son Ordre, la vocation de l'enseignement chrétien. Puis, il remercia le Sénat de la ville, tous les amis des Pères, des sacrifices qu'ils s'étaient imposés pour élever le collège. Il exhorta ses auditeurs à demeurer fidèles à la foi catholique et aux pratiques de la piété en leur promettant, de la part de ses confrères, un dévouement constant, un travail sans répit.

A partir de ce temps, ses forces déclinèrent de jour en jour. La mort de son ami le vicaire général Schnewlin emporté par la peste, en juillet 1597, fut pour lui un coup terrible. Il exprima sa douleur dans une lettre à Jean-Jacques von Staal, qui est un

véritable panégyrique du défunt. Il l'appelle un « homme incomparable, » le bienfaiteur de la jeunesse studieuse, le réformateur du clergé fribourgeois, le second fondateur, après Bonhomini, du collège de Fribourg.

Quelques jours plus tard, son état empira brusquement. Les jambes enflèrent, une hydropisie se déclara, l'estomac refusa toute nourriture, une grave inflammation de la membrane pituitaire vint lui occasionner de continuelles souffrances, la respiration devint difficile, des ulcérations très douloureuses se produisirent dans la bouche.

Le recteur lui défendit de dire son Bréviaire. Il dut renoncer à célébrer la sainte Messe. Il se consola en récitant de nombreux chapelets.

Presque tout le jour, il demeurait fixé à son fauteuil. Ce qu'il regrettait par-dessus tout, c'était de ne plus pouvoir travailler et, comme il disait, de se sentir « inutile ». Cependant il bénissait la douleur que Dieu lui envoyait. Elle était pour lui la bienvenue, parce qu'il en savait le prix. Bien loin d'y voir une marque de l'indifférence divine à l'égard de ses créatures, il l'estimait comme un bienfait céleste. N'est-ce point la douleur qui purifie, qui expie, qui rachète, quand elle est acceptée en esprit d'humilité et d'obéissance, en union avec Jésus au Calvaire? N'est-elle point le meilleur correctif de l'orgueil, ce grand mal, cette lèpre de l'âme humaine! Ne nous fait-elle pas sentir notre impuissance et connaître nos limites?

Un jour, l'infirmier qui assistait Canisius s'écria

en l'entendant bénir le Seigneur : « Mais dites-lui donc aussi, de temps en temps, votre souffrance ! — Non, frère, répliqua le bienheureux, je me suis fait une habitude de louer Dieu même dans les adversités. »

Son corps n'était plus qu'une plaie, il ne savait plus quelle position lui donner, tant ses douleurs étaient vives : « Ne pourriez-vous pas me trouver un coussin moins dur ? » dit-il une fois à Strang, puis se reprenant aussitôt : « Non, non, ajouta-t-il, laissez celui-ci ! On ne doit pas être si délicat pour son corps ? »

Ses dernières lettres reflètent les sentiments d'énergie, de patience, d'humilité qui remplissaient sa grande âme. Le 30 septembre 1597, il écrivait au recteur d'Augsbourg : « Béni soit Dieu, le Père de toute miséricorde, de ce qu'il visite, à nouveau, son pauvre vieillard, pour lui apprendre à prier. C'est un bien pour moi que d'être humilié. Une douloureuse hydropisie m'empêche de monter à l'autel et me condamne à la chambre, en me réduisant à me faire servir par les frères. Me voilà impotent et inutile, dans une maison où vivent et travaillent pour Dieu des religieux si nombreux et si méritants. »

Un peu plus tard, le 20 octobre, il disait encore à Jean-Jacques von Staal : « Je reconnais les grâces singulières du Dieu immortel, qui daigne regarder avec bienveillance cette bête de somme inutile que je suis dans sa maison, *inutile domus suae sacrae jumentum*, qui me visite paternellement et qui peut-être me prépare à jouer la dernière scène ici-bas. »

Dieu permettait parfois de dures épreuves pour son serviteur. Comme sa maladie se prolongeait, il arrivait que son entourage se montrât moins attentif. On le laissait seul et sans gardien. Un jour, il tomba de son siège et, ne pouvant se relever, il resta étendu à terre jusqu'au retour de l'infirmier. Celui-ci s'excusa tout confus, mais Canisius lui répondit en souriant : « Soyez sans inquiétude, il n'y a pas de votre faute. Dieu a permis cela, il a voulu me faire cette caresse ! »

Au mois de novembre, il reçut la visite de son frère Thierry Canisius, qui se trouvait au collège de Lucerne. Le P. Thierry aurait bien voulu rester auprès du moribond. Ses supérieurs cependant ne lui avaient donné que deux jours. Il pria son frère de le garder plus longtemps.

Mais Canisius avait une trop haute idée de l'obéissance religieuse pour accéder à ce désir : « Dieu sait, répondit-il, combien je serais heureux de vous avoir à mes côtés, mais jamais je ne consentirai à ce que, par égard pour moi, vous transgressiez les ordres de l'obéissance. » Au moment de lui faire ses adieux, le bienheureux dit encore à son frère : « Vous voyez qu'il me reste peu de temps à vivre. Quand vous recevrez la nouvelle de ma mort, il vous arrivera quelque chose de très grave. Retenez bien ce que je vous dis et sachez en faire votre profit. » Très frappé de cette prophétie, le P. Thierry retourna à Lucerne et fit part à ses confrères de ce qu'on venait de lui dire.

Pendant un mois il se prépara au coup qui devait

l'atteindre. Effectivement, à la nouvelle de la mort de son frère, il fut terrassé par une attaque d'apoplexie. Il n'avait que soixante-deux ans. Il vécut encore neuf ans, privé de toute mémoire, ayant oublié jusqu'à son nom, ne sachant plus que faire des actes d'amour de Dieu et redire les noms de Jésus et Marie. Il mourut à Ingolstadt où on l'avait ramené et où il avait été longtemps recteur, le 27 septembre 1606.

Cependant, après le départ du P. Thierry, le bienheureux Canisius avait d'abord connu quelques jours de mieux. On recommençait à espérer autour de lui, quand il fit appeler le P. Recteur et lui dit : « Mon cher Père, le temps est court, l'heure de ma transformation approche. Je prie donc votre Révérence de m'assister, de me recommander à Dieu pour qu'il m'accorde la grâce de bien faire le pas décisif. » Il sentait venir la mort. Au matin du 20 décembre, il se leva encore, demeura toute la journée dans son fauteuil, occupé à prier ou à parler de choses pieuses. Le soir il se sentit assailli de scrupules et de craintes, il voulut parler à son confesseur et demanda aux Pères qui l'entouraient de dire les psaumes de la pénitence, les litanies des saints et les prières des agonisants. Il retrouva alors son calme. Le P. Recteur offrit de lui administrer l'Extrême-Onction : « Ce n'est pas encore le moment, répondit-il, mais je désire me confesser vers huit ou neuf heures. » Après l'avoir fait, il passa la nuit dans de doux entretiens avec son Dieu.

Le lendemain était la fête de l'Apôtre saint Tho-

mas. Le P. Recteur vit que le malade baissait : « Père Pierre, lui dit-il, le temps est court, et le Rédempteur Jésus vient à vous, pour recevoir votre âme.» « *Me voici!* » répliqua le bienheureux, avec une expression de joie toute céleste. Il demanda le saint viatique, et communia avec une dévotion admirable, puis, en présence de tous ses frères assemblés autour de son lit de souffrances, il fut oint de l'huile des mourants. Le bienheureux répondait aux prières liturgiques, et à tous ceux qui venaient le voir il murmurait, avec un joyeux sourire : « Nous nous en allons! »

Le prévôt de Saint-Nicolas, Sébastien Werro, était du nombre de ses visiteurs. Canisius lui recommanda de veiller sur l'Église de Fribourg et de la défendre contre l'hérésie, puis il le bénit.

Il avait en main un petit carnet manuscrit où il avait recueilli des prières pour lui-même, il récita une prière pour demander une bonne mort, puis d'autres formules pieuses du carnet, enfin son chapelet.

Parfois des visions heureuses hantaient ses regards, comme si Marie elle-même entr'ouvrait les cieux pour l'accueillir : *Voyez-vous, voyez-vous?* s'écriait-il. Les frères regardaient, mais ils ne voyaient rien. Il fallait des yeux presque affranchis de la terre pour apercevoir ce qui déjà béatifiait le moribond.

Aussitôt après l'agonie commença. On lui présenta le Crucifix que ses lèvres baisèrent, puis il reçut l'indulgence *in articulo mortis*. Les assistants se mirent à réciter les psaumes de la pénitence.

Pendant que le murmure de la psalmodie se poursuivait, le vénérable Père expira doucement, un peu après trois heures du soir.

*
* *

La mort donne d'ordinaire une grande majesté au visage humain. Il semble qu'en immobilisant les traits, elle confère à ces perpétuels agités que nous sommes un peu de cette gravité qui convient à des êtres immortels. Mais bien vite la dissolution accomplit son œuvre et l'horreur du péché apparaît dans l'horreur des ravages qu'il cause à la chair périssable et corruptible.

Pour le P. Canisius, le prévôt Sébastien Werro et le frère Strang attestent l'un et l'autre que les injures communes furent épargnées à sa dépouille, par la nature. Son visage demeurait rose et frais, empreint d'une étonnante beauté. Son corps fut exposé aux regards de la foule respectueuse, qui voulait le contempler une dernière fois. Beaucoup faisaient toucher des chapelets ou d'autres objets de piété à ses mains, à ses vêtements. La plupart éclataient en sanglots à son aspect. On se pressait autour du catafalque. Il fut décidé qu'on l'enterrerait à Saint-Nicolas, au pied du grand autel.

Les funérailles eurent lieu le 23 décembre, au milieu d'un concours immense. Les témoins au procès de béatification ont attesté qu'un parfum suave s'exhalait des restes du bienheureux et embaumait, au passage, les rues de la ville. Tout le monde

avait l'impression d'un phénomène miraculeux.

Le prévôt Sébastien Werro prononça l'oraison funèbre et rappela les immenses travaux de Canisius pour la Réforme catholique en pays allemand et spécialement à Fribourg.

Il fallut, pour satisfaire la piété des assistants, attendre que la nuit fût tombée pour l'ensevelir. Sur sa tombe fut placée, par les soins de la noble famille de Diesbach, une plaque de marbre portant, en latin, cette simple inscription : « Monument élevé à notre Vénérable Père Canisius, théologien de la Société de Jésus, par les nobles frères Nicolas, Roch, Georges et Pierre de Diesbach, 1597. »

Canisius avait soixante-seize ans sept mois et treize jours.

Il était de taille un peu au-dessus de la moyenne, plutôt élancée, son visage était plein d'expression, ses yeux vifs avec des reflets de bonté et de sympathie, les traits fins, le front élevé couronné d'une épaisse chevelure noire, la bouche à demi cachée derrière une barbe courte et épaisse, où se jouaient des lueurs rousses, le nez droit et bien marqué. Sa tête semblait toujours un peu penchée en avant, comme dans un geste de bienveillance et d'accueil. Toute son allure était digne, noble, distinguée, sa parole lente et agréable, sauf quand l'indignation contre l'erreur et le vice la rendaient âpre et tranchante.

C'était une belle et attachante physionomie, une âme pure et élevée, pleine de foi et d'idéal, une de ces âmes qui font honneur à l'humanité.

CONCLUSION

L'OEUVRE ET LA SAINTETÉ DE CANISIUS.

Pour apprécier à sa juste valeur l'œuvre de Canisius, il suffit de considérer l'état religieux de l'Allemagne, à sa mort, et de le comparer à ce qu'il était cinquante ans auparavant.

En 1597, la partie est gagnée, il est entendu que l'Allemagne ne sera pas conquise tout entière par le protestantisme et que l'Église catholique n'en sera point chassée. Maximilien de Bavière et Ferdinand de Styrie vont monter sur le trône. A l'intransigeance des princes luthériens, ils opposeront une intransigeance égale. Dans les principautés ecclésiastiques, on reprendra courage. Le clergé redeviendra ce qu'il aurait dû toujours être : instruit, pieux, édifiant. Les fidèles se ressaisiront, l'hérésie sera vaincue.

Sans doute il serait inexact d'attribuer à Canisius tout seul le mérite de cette transformation. Mais de même qu'on attache le nom d'une victoire au nom d'un général, sans oublier pour cela que ce général avait des lieutenants et des troupes, de même il convient de dresser en face de Luther

celui qui arrêta net les progrès de sa doctrine, en Allemagne : *Pierre Canisius*.

A la mort de Luther, en 1546, il semblait bien que la victoire fût acquise à son parti, contre ces « romanistes » que tant de fois il avait raillés ou injuriés. Il est probable que les neuf dixièmes des Allemands étaient déjà virtuellement gagnés à ses idées. La conquête des autres ne faisait, pour ainsi dire, aucun doute. Ce n'était qu'une question de temps. Le luthéranisme grandit en nombre jusqu'à la mort de Maximilien II, en 1579.

Canisius arrivait donc dans une bataille plus d'au trois quarts perdue, quand il revint d'Italie en Allemagne, pour engager la lutte contre le protestantisme, en 1549. Son premier mérite fut de ne point se décourager. Il avait derrière lui une organisation d'une force prodigieuse : *la Compagnie de Jésus*. Il n'était pas seul. Avec tous ses talents et toutes ses énergies, il eût été impuissant devant l'immensité du mal.

Mais il était guidé, encouragé, encadré, appuyé. Il n'avait qu'à demander, on lui envoyait les renforts nécessaires. Ce n'était pas toujours exactement ce qu'il voulait. Saint Ignace et ses successeurs devaient compter, eux aussi, avec les limites de la condition humaine : « Vous devez accepter qu'on vous donne parfois des os avec la viande », écrivait un jour saint Ignace à Canisius, qui se plaignait de l'insuffisance de quelques-uns de ses collaborateurs.

Malgré tout, l'indispensable était fait. Canisius

avait un chef d'état-major dont il connaissait à fond la tactique et dont il appliquait scrupuleusement les méthodes de guerre.

Le protestantisme avait vaincu en flattant l'individualisme, en prenant des air scientifiques, en s'adressant aux princes et en les gagnant à sa cause.

Canisius et ses confrères furent suscités par la Providence, à l'heure la plus critique, pour opposer à ces armes de l'erreur les armes de la vérité.

A l'individualisme, il opposa l'*obéissance*, à la science apparente des Écritures et des Pères la *science approfondie de l'Écriture et des Pères*, aux ambitions des princes luthériens, les légitimes résistances des princes catholiques.

De cette stratégie, certaines formes ont assurément vieilli. Le temps laisse partout son empreinte. L'influence princière est sûrement moins grande aujourd'hui qu'elle n'était alors, les objets de controverse ont changé, les discussions n'ont plus le même caractère.

Mais il est des choses qui demeurent aussi vraies de nos jours qu'au temps de Canisius : c'est que l'*individualisme* tend à la dissolution des sociétés humaines, tandis que l'esprit de *discipline* et d'*obéissance*, fait d'humilité chrétienne, de respect de l'ordre divin, d'intelligence sociale et de maîtrise de soi, est nécessaire à la paix des familles, à la prospérité des nations, à la tranquillité du monde, au progrès de la civilisation, c'est encore que l'instruction n'est rien sans l'éducation et que l'édu-

cation manque de fondement sans la religion, et enfin que la religion catholique seule présente, dans l'univers, les caractères d'une continuité vivante, d'une solidité inébranlable et par suite d'une origine divine.

C'est en opposant hardiment la vraie science à la fausse science, la discipline catholique à l'anarchie protestante, la dignité et la sainteté morales au relâchement universel, la passion de l'obéissance à la rage de la révolte, que Canisius réussit à endiguer d'abord le luthéranisme, à le refouler ensuite.

A sa voix, des collèges catholiques surgissent dans les principales villes : à Ingolstadt et Prague en 1556, Munich et Augsbourg en 1559, Trèves en 1560, Mayence et Inspruck en 1561, Dillingen en 1563, Braunsberg en 1564, Spire en 1566, Wurzbourg en 1567, Hall en 1569, Fulda en 1571, Graz en 1573, Lucerne en 1574, Heiligenstadt en 1575, Molsheim, Coblenz, Paderborn, en 1580, Fribourg en Suisse, en 1582. Bientôt ce sera le tour de Munster (1588), Ratisbonne (1589), Emmerich et Constance (1592), etc.

Que fait-on dans ces collèges? On forme des prêtres, on forme une élite catholique, les deux choses les plus nécessaires et les plus urgentes. C'était par les mauvais prêtres et les mauvais nobles que le luthéranisme avait été propagé; ce serait aux bons prêtres, à une saine aristocratie que le catholicisme devrait son salut. Le peuple suivrait ses chefs. Ce n'était pas que Canisius, comme on n'a pas craint de le dire, méprisât le peuple. Il ne

méprisait personne. C'était au peuple qu'il avait consacré le plus clair de ses forces, de son talent d'orateur et d'écrivain. Son *Catéchisme*, ses livres de prières, ses sermons innombrables, tout cela s'adressait surtout au peuple. Les enfants qui couraient au devant de lui, dans la rue, qui lui prenaient les mains, qui imploraient sa bénédiction, savaient bien qu'il était l'ami des humbles et des pauvres. Mais Canisius ne fermait pas pour cela les yeux sur les réalités de son temps. L'instruction, surtout la haute instruction, ne s'adressait, alors comme aujourd'hui, qu'à une élite, et cette élite entraînait la foule. Canisius n'avait pas à discuter cette loi de sociologie, mais à s'y soumettre, à en tenir compte.

Les collèges de Jésuites s'adressaient donc à une élite, lui donnaient une solide formation et déversaient chaque année dans le siècle un contingent de jeunes hommes résolus et convaincus. Le clergé se renouvelait. Les seigneurs et les bourgeois catholiques appuyaient la Réforme opérée au Concile de Trente. L'Église revivait. C'était un mouvement général, le mouvement de la sève qui monte au printemps au cœur de l'arbre et que rien ne peut arrêter.

L'Église de nouveau produisait des fruits, elle enfantait des saints. Après Ignace de Loyola et Gaëtan de Tienne, après Angèle Merici et Jérôme Émilien, elle possédait à la fois Philippe de Néri, François de Borgia, Pie V, Charles Borromée, Stanislas Kostka, Thérèse d'Avila et tant d'autres.

*
* *

Canisius n'était pas indigne de cette admirable phalange. Si l'Église l'a mis au rang des bienheureux, — en 1864, — si elle s'apprête à le placer au rang des saints, ce n'est pas seulement par ce qu'il a remporté de grandes victoires, c'est aussi, c'est surtout parce qu'il a pratiqué de hautes vertus.

Il faudrait que ce livre ait été bien mal rédigé pour que le lecteur ne s'en soit pas aperçu. Les vertus de Canisius, elles frappaient d'admiration tous ceux qui le connaissaient, principalement dans les dernières années de sa vie.

Nous avons déjà parlé de son obéissance. Elle n'était qu'une forme de sa foi, de son amour de Dieu, de son esprit de religion.

Il faut en dire autant de son amour du travail.

Il n'a été arrêté que par la maladie et la mort. Nous l'avons entendu gémir sur son *inutilité*. C'est qu'il avait fait sienne la splendide devise du Sauveur : *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir!*

Servir! noble parole, éminemment catholique, parce qu'elle implique un ordre, une hiérarchie, où chacun est à son poste, à son rang, à la tâche que Dieu lui assigne, par la voix des autorités légitimes ou des inspirations personnelles, qu'il ne faut jamais exclure, mais seulement contrôler et éprouver.

Servir! ce fut la grande passion de Canisius, une passion de saint, qui prend toute la vie, tout le cœur, toutes les forces.

Mais ni l'obéissance, ni l'amour du travail, ni la passion de servir n'auraient fait de Canisius un saint, s'il n'avait eu l'ardente charité, la divine vertu de l'amour, qui seule sanctifie et par ses degrés constitue l'échelle de toute perfection. Or l'amour de Canisius se traduisait par une *prière continuelle.* Aimer, c'est vouloir être présent à celui qu'on aime, c'est verser son cœur dans le sien, n'avoir point de secret pour lui, chercher en lui la lumière, la force, la joie. L'amour de Jésus était pour Canisius la source de tout bonheur. Il ne cessait de s'entretenir avec son Dieu. L'oraison était son repos. Il trouvait dans ses conversations intimes avec Jésus toutes les inspirations de sa vie, l'aliment de son courage, la flamme de son apostolat.

Cette prière continuelle, nous la saisissons par échappées dans sa vie, nous en avons vu les élans, au cours de sa jeunesse, à la veille de sa profession religieuse, dans les années de Fribourg. Nous aurions pu la signaler en maintes occasions de son existence, en recueillir l'expression dans ses livres, notamment dans son grand ouvrage sur la Sainte Vierge. L'obligation d'être court nous a contraint d'y renoncer. Mais ses *Confessions,* son *Testament spirituel,* que sont-ils autre chose qu'une prière continuelle, une prière toute pénétrée de l'Écriture, tissée en quelque sorte

avec les paroles de Dieu, une prière enthousiaste, reconnaissante, vibrante d'adoration et de soumission, une prière filiale.

C'est dans cette prière que le bienheureux Canisius a nourri son zèle pour la maison de Dieu, pour la conversion des âmes, pour l'avancement du royaume céleste, pour la glorification de la sainte Église.

C'est par elle, par son respect envers le Saint-Siège, par son amour de l'Allemagne, par ses vertus et ses triomphes, qu'il mérite d'être appelé le second Boniface, l'apôtre des pays germaniques.

C'est grâce à elle enfin qu'il s'est élevé au rang de ces Confesseurs que l'Église honore et dont elle renferme l'éloge en cette phrase simple et profonde : cet homme a accompli tout ce que Dieu lui a commandé, *iste homo perfecit omnia quae locutus est ei Deus,* et Dieu lui a dit : entre dans mon repos : *et dixit ad eum : Ingredere in requiem meam* (Répons du 2e nocturne, office des Confesseurs non pontifes).

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos bibliographique. 5

Chapitre premier. — Naissance et premières années de Pierre Canisius. — De Nimègue à Cologne et à Mayence (1521-1543). 11

Chapitre II. — Entrée de Canisius dans la Compagnie de Jésus. — Ses premières œuvres à Cologne. — Son séjour en Italie. — Son retour en Allemagne, après sa profession solennelle à Rome (1543-1549). 27

Chapitre III. — Les travaux de Canisius à Ingolstadt et à Vienne (1549-1556). — Voyages divers (1555-1556). Fondations de collèges. — Canisius nommé provincial (1556). 47

Chapitre IV. — L'œuvre catéchistique de Canisius. . 64

Chapitre V. — Canisius au Colloque de Worms (1557). 74

Chapitre VI. — Le bienheureux Canisius en Alsace, à Dillingen, — à Rome, — en Pologne, à la diète d'Augsbourg (1557-1559). 83

Chapitre VII. — Le bienheureux Canisius, comme prédicateur. — Ses succès à Augsbourg (1559-1566). 93

Chapitre VIII. — Le bienheureux Canisius et le Concile de Trente. — Diverses fondations (1562-1565). — La mission secrète de Canisius en Allemagne. — La diète d'Augsbourg, en 1566. 105

Pages.

CHAPITRE IX. — Travaux du B. Canisius pour la Réforme catholique en Allemagne. — Sa réfutation des Centuriateurs de Magdebourg. — Voyage à Rome (1568). 126

CHAPITRE X. — Le B. Canisius à la diète de Ratisbonne (1576). — L'empereur Rodolphe. — Canisius et le duc Guillaume V le Pieux de Bavière (1576-1580). 141

CHAPITRE XI. — Le B. Canisius à Fribourg, en Suisse. — La construction du collège des Jésuites. — Le ministère du B. Canisius auprès des âmes, à Fribourg. 150

CHAPITRE XII. — Dernières maladies. — Derniers travaux. — Mort du B. Canisius (1591). 164

CONCLUSION : L'œuvre et la sainteté de Canisius. 179

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS.

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
90, RUE BONAPARTE, PARIS, VI^e^
R. C. Seine n° 90.287.

Ce prospectus (1er Juin 1924) annule tous les précédents

" *Les Saints* "

Collection publiée sous la direction de M. Henri JOLY
MEMBRE DE L'INSTITUT
ANCIEN PROFESSEUR A LA SORBONNE ET AU COLLÈGE DE FRANCE

La Collection **Les Saints** *forme le fonds de toute bonn bibliothèque. De l'avis des personnes compétentes, jamais la conciliation de la vérité historique et des croyances catholiques n'a été plus heureusement réalisée.*

Extrait de la Lettre de S. E. le Cardinal GASPARRI, Secrétaire d'État de Sa Sainteté PIE XI, à M. Joly :

« Le Saint Père, appréciant tout le bien que votre œuvre a déjà fait dans l'Église, fait des vœux pour qu'elle continue à répandre de plus en plus dans le monde, le culte, l'amour, l'imitation des Saints, et, comme gage des faveurs divines, vous envoie de cœur, à vous et à vos collaborateurs, Sa paternelle Bénédiction Apostolique. »

VIENNENT DE PARAITRE :

[103] **La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus,** par le Baron J. ANGOT DES ROTOURS.

[102] **Saint Pierre Claver,** par GABRIEL LEDOS. *2^e^ mille.*

[101] **Le B^x^ Robert Bellarmin,** par JOSEPH THERMES, S. J. *2^e^ mille.*

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

[100] **Saint Jean,** par l'abbé LOUIS PIROT. *3^e^ mille.*
[99] **Saint Albert de Louvain,** par DOM B. DEL MARMOL. *2^e^ mille.*
[98] **Saint Norbert,** par l'abbé ÉLIE MAIRE. *2^e^ mille.*
[97] **Saint Bonaventure,** par le R. P. EUSÈBE CLOP. *2^e^ mille.*
[96] **Saint Paul,** par F. PRAT, S. J. *9^e^ mille.*
[95] **Saint Jean Berchmans,** par H. DELEHAYE, S. J. *6^e^ mille.*
[94] **Saint Grégoire VII,** par AUGUSTIN FLICHE. *3^e^ mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.
[93] **Les Bienheureuses Ursulines de Valenciennes,** par le chanoine J. LORIDAN. *3^e^ mille.*
[92] **Saint Sigisbert,** par l'abbé GUISE. *2^e^ mille.*

[91] **Les Martyrs de Septembre**, par Henri Welschinger. *2e mille.*

[90] **Sainte Radegonde**, par l'abbé René Aigrain. *3e mille.*

[89] **Sainte Paule**, par le R. P. Génier. *3e mille.*

[88] **La Bienheureuse Marie-Madeleine Postel**, par S. G. Mgr Georges Grente. *3e mille.*

[87] **Saint Nicolas de Myre**, par l'abbé Marin. *2e mille.*

[86] **Sainte Claire d'Assise**, par M. Beaufreton. *3e mille.*

[85] **Saint Jean de la Croix**, par Mgr Demimuid. *4e mille.*

[84] **Saint Pie V**, par S. G. Mgr Georges Grente. *3e mille.*

[83] **Les Bienheureuses Filles de la Charité d'Arras**, par Lucien Misermont. *4e mille.*

[82] **Saint Justin**, par le R. P. Lagrange. *2e mille.*

[81] **Saint François Régis**, par Joseph Vianey. *5e mille.*

[80] **Saint Athanase**, par l'abbé G. Bardy. *2e mille.*

[79] **Saint Cyprien**, par Paul Monceaux. *2e mille.*

[78] **Saint Césaire**, par l'abbé Chaillan. *2e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[77] **La Vénérable Emilie de Rodat**, par S. G. Mgr Ricard. *3e mille.*

[76] **Sainte Marguerite-Marie**, par Mgr Demimuid. *7e mille.*

[75] **Saint Charles Borromée**, par Léonce Celier. *5e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[74] **Le Bx Urbain V**, par l'abbé Chaillan. *2e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[73] **La Bienheureuse Louise de Marillac, Mlle Le Gras**, par le prince Emmanuel de Broglie. *6e mille.*

[72] **Saint Patrice**, par l'abbé Riguet. *2e mille.*

[71] **La Vénérable Catherine Labouré**, par Edmond Crapez. *9e mille.*

[70] **Saint Léon le Grand**, par Adolphe Regnier. *2e mille.*

[69] **Saint Léger**, par le R. P. Camerlinck. *2e mille.*

[68] **Saint Ferdinand III**, par Joseph Laurentie. *2e mille.*

[67] **Saint Sidoine Apollinaire**, par Paul Allard. *2e mille.*

[66] **La Bne Mère Barat**, par Geoffroy de Grandmaison. *8e mille.*

[65] **La Vénérable Anne-Marie Javouhey**, par l'abbé V. Caillard. *3e mille.*

[64] **Saint Thomas Becket**, par Mgr Demimuid. *2e mille.*

63] **Saint Benoît-Joseph Labre**, par Mantenay. *5e mille.*

[62] **Saint Séverin**, par André Baudrillart. *2e mille.*

[61] **Sainte Mélanie**, par Georges Goyau. *9e mille.*

[60] **Saint Pierre Damien**, par Dom Biron. *2e mille.*

[59] **Les Martyrs de Gorcum**, par Hubert Meuffels. *3e mille.*

[58] **Sainte Hélène**, par le R. P. Rouillon. *4e mille.*

[57] **Saint Martin,** par Adolphe Regnier. *5e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[56] **Saint Eloi,** par Paul Parsy. *3e mille.*

[55] **Le Bienheureux Père Eudes,** par Henri Joly. *4e mille.*

[54] **Madame Louise de France, la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin,** par Geoffroy de Grandmaison. *8e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[53] **Sainte Colette,** par André Pidoux. *4e mille.*

[52] **Le Bienheureux Fra Giovanni Angelico de Fiesole,** par Henry Cochin. *7e mille.*

[51] **Saint Théodore,** par l'abbé Marin. *2e mille.*

[50] **Saint Pierre,** par L.-Cl. Fillion. *4e mille.*

[49] **Saint François de Borgia,** par Pierre Suau. *4e mille.*

[48] **Saint Colomban,** par l'abbé Eug. Martin. *3e mille.*

[47] **Saint Odon,** par Dom du Bourg. *2e mille.*

[46] **Le Bienheureux Curé d'Ars,** par Joseph Vianney. *36e mille.*

[45] **La Sainte Vierge,** par R.-M. de la Broise. *12e mille.*

[44] **Les Bienheureuses Carmélites de Compiègne,** par Victor Pierre. *7e mille.*

[43] **Saint Paulin de Nole,** par André Baudrillart. *3e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[42] **Saint Irénée,** par Albert Dufourcq. *3e mille.*

[41] **La Be Jeanne de Lestonnac,** par l'abbé R. Couzard. *2e mille.*

[40] **Saint Léon IX,** par l'abbé Eug. Martin. *2e mille.*

[39] **Saint Wandrille,** par Dom Besse. *2e mille.*

[38] **Le Bx Thomas More,** par Henri Bremond. *4e mille.*

[37] **Sainte Germaine Cousin,** par Louis Veuillot, complétée par François Veuillot. *8e mille.*

[36] **La Be Marie de l'Incarnation, Madame Acarie,** par le prince Emmanuel de Broglie. *5e mille.*

[35] **Sainte Hildegarde,** par l'abbé Paul Franche. *3e mille.*

[34] **Saint Victrice,** par l'abbé E. Vacandard. *2e mille.*

[33] **Saint Alphonse de Liguori,** par le Baron J. Angot des Rotours. *5e mille.*

[32] **Le Bx Grignion de Montfort,** par E. Jac. *4e mille.*

[31] **Saint Hilaire,** par le R. P. Largent. *4e mille.*

[30] **Saint Boniface,** par G. Kurth. *4e mille.*

[29] **Saint Gaëtan,** par R. de Maulde La Clavière. *3e mille.*

[28] **Sainte Thérèse,** par Henri Joly. *16e mille.*

[27] **Saint Yves,** par Ch. de la Roncière. *4e mille.*

[26] **Sainte Odile,** patronne de l'Alsace, par Henri Welsger. *8e mille.*

[25] **Saint Antoine de Padoue,** par l'abbé A. Lepitre. *8e mille.*

[24] **Sainte Gertrude,** par Gabriel Ledos. *7e mille.*

[23] **Saint Jean-Baptiste de la Salle,** par Alexis Delaire. *7e mille.*

[22] **Sainte Jeanne d'Arc,** par L. Petit de Julleville. *17e mille.*

[21] **Saint Jean Chrysostome,** par Aimé Puech. *6e mille.*

[20] **Le Bx Raymond Lulle,** par Marius André. *3e mille.*

[19] **Sainte Geneviève,** par l'abbé Henri Lesêtre. *11e mille.*

[18] **Saint Nicolas Ier,** par Jules Roy. *3e mille.*

[17] **Saint François de Sales,** par Amédée de Margerie. *13e mille.*

[16] **Saint Ambroise,** par le duc de Broglie. *8e mille.*

[15] **Saint Basile,** par Paul Allard. *6e mille.*

[14] **Sainte Mathilde,** par E. Hallberg. *6e mille.*

[13] **Saint Dominique,** par Jean Guiraud. *9e mille.*

Ouvrage couronné par l'Académie française.

[12] **Saint Henri,** par l'abbé Henri Lesêtre. *6e mille.*

[11] **Saint Ignace de Loyola,** par Henri Joly. *10e mille.*

[10] **Saint Etienne,** roi de Hongrie, par E. Horn. *3e mille.*

[9] **Saint Louis,** par Marius Sepet. *10e mille.*

[8] **Saint Jérôme,** par le R. P. Largent. *8e mille.*

[7] **Saint Pierre Fourier,** par Léonce Pingaud. *5e mille.*

[6] **Saint Vincent de Paul,** par le prince Emmanuel de Broglie *19e mille.*

[5] **La Psychologie des Saints,** par Henri Joly. *19e mille.*

Ouvrage couronné par l'Académie française.

[4] **Saint Augustin de Cantorbéry** et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J. *5e mille.*

[3] **Le Bx Bernardin de Feltre,** par E. Flornoy. *4e mille.*

[2] **Sainte Clotilde,** par G. Kurth. *12e mille.*

[1] **Saint Augustin,** par Ad. Hatzfeld. *12e mille.*

Chaque volume in-12 se vend séparément
Broché : 4 fr.; *franco par la poste*, **4 fr. 50.**
Avec reliure spéciale, tr. jaspée : 8 fr.; *franco*, **9 fr.**
(*majoration comprise*).

Ce prospectus (1er Juin 1924) annule tous les précédents

13,308 922.243
C15

13,308 922.243
C15

Cristiani, L'Abbe, L.

AUTHOR

Le Bienheureux Peirre Canisius.

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

MÊME LIBRAIRIE

Bibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique

Volumes parus :

Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose, par M. Paul Allard. *Huitième édition.* 1 volume in-12..... **10** fr. »

Histoire des Dogmes, par M. J. Tixeront, doyen de la Faculté catholique de théologie de Lyon. 3 volumes.

— **I. La Théologie anténicéenne.** *Neuvième édition.* 1 vol. in-12..... **10** fr. »

— **II. De saint Athanase à saint Augustin** (318-430). *Septième édition.* 1 vol. in-12..... **10** fr. »

— **III. La fin de l'âge patristique** (430-800). *Cinquième édition.* 1 vol. in-12..... **10** fr. »

Anciennes Littératures chrétiennes : I. La Littérature grecque, par Mgr Pierre Batiffol. *Quatrième édition. Épuisé.*

Anciennes Littératures chrétiennes : II. La littérature syriaque, par M. Rubens Duval. *Troisième édition.* 1 vol. in-12..... **10** fr. »

L'Afrique chrétienne, par Dom H. Leclercq, Bénédictin de Farnborough. *Deuxième édition. Épuisé.*

L'Espagne chrétienne, par Dom H. Leclercq, Bénédictin de Farnborough. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12..... **10** fr. »

L'Angleterre chrétienne avant les Normands, par Dom Fernand Cabrol, abbé de Farnborough. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12..... **10** fr. »

Les Chrétientés celtiques, par Dom Gougaud, Bénédictin de Farnborough. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12.. **10** fr. »

Le Christianisme dans l'Empire perse, sous la dynastie Sassanide (224-632), par M. J. Labourt, docteur en théologie et docteur ès lettres. *Deuxième édition.* 1 volume in-12..... **10** fr. »

L'Église byzantine de 527 à 847, par le R. Père Pargoire, des Augustins de l'Assomption. *Troisième édition.* 1 volume in-12..... **10** fr. »

L'Église et l'Orient au moyen âge : les Croisades, par M. Louis Bréhier, professeur d'histoire à l'Université de Clermont-Ferrand. *Quatrième édition.* 1 vol. in-12..... **10** fr. »

Les Papes d'Avignon (1305-1378), par G. Mollat, professeur à l'Université de Strasbourg. *Quatrième édition.* 1 volume in-12..... **10** fr. »

Le Grand Schisme d'Occident, par M. L. Salembier. *Cinquième édition.* 1 vol. in-12..... **10** fr. »

L'Église romaine et les Origines de la Renaissance, par M. Jean Guiraud. *Cinquième édition.* 1 vol. in-12. **10** fr. »

Les Origines du Schisme anglican (1509-1571), par M. J. Trésal. *Troisième édition.* 1 vol. in-12..... **10** fr. »

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).